Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 77 (1969)

Artikel: Orchestres vaudois au XIXe siècle
Autor: Burdet, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-58462

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Orchestres vaudois au XIXe siècle

JACQUES BURDET

Tandis que les pays voisins connaissaient depuis longtemps les avantages et les beautés de l'orchestre, alors que les principaux centres de la Suisse alémanique possédaient des *Collegia musica* renommés [1], le canton de Vaud était fort en retard dans le domaine de la musique instrumentale d'ensemble, si l'on excepte les rares bandes militaires qui firent de modestes apparitions vers la fin de l'Ancien Régime, ainsi que les orchestres de fortune qui jouaient dans les concerts de souscription organisés par l'aristocratie [2]. A l'aube du XIXe siècle, l'orchestre à cordes et, *a fortiori*, l'orchestre symphonique étaient inconnus chez nous. Les musiques d'harmonie n'existaient pas non plus. Il s'ensuit que les symphonies de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de tant d'autres musiciens illustres étaient totalement ignorées du public. Seule l'élite de la société, qui avait parfois le privilège de séjourner hors de nos frontières, avait pu se familiariser avec les œuvres des maîtres.

L'on imagine donc sans peine le chemin à parcourir et les obstacles à surmonter pour aboutir à la formation d'institutions stables et de valeur artistique indiscutable. Au cours de cette longue marche vers le progrès, nous verrons à l'ouvrage des hommes avisés et pleins d'enthousiasme ; ils seront souvent en butte à des difficultés énormes et nous aurons à constater de nombreux échecs. Mais nous aurons aussi la joie de découvrir que, malgré les embûches de toute sorte, il se trouvera toujours quelqu'un pour reprendre le flambeau.

A l'heure actuelle, personne n'ignore qu'un orchestre donnant toute satisfaction ne peut être composé que de professionnels. Or

---

N. B. — Ce texte constitue l'un des chapitres de l'ouvrage en préparation sur *La musique dans le canton de Vaud au XIXe siècle*. Droits de reproduction réservés.

[1] BECKER, *La Musique en Suisse*, Genève 1923, p. 54-57.

[2] Archives cantonales vaudoises (abrégé : ACV), journal d'Angletine de Sévery, premiers mois de 1801, 1802 et 1804. — Il convient d'excepter aussi deux ou trois concerts rarissimes où l'on joua des « symphonies », voir : BURDET, *La musique dans le pays de Vaud sous le régime bernois*, Lausanne 1963, p. 471-472. (*Bibliothèque historique vaudoise*, XXXIV.)

on peut affirmer que si de tels ensembles ont vu le jour dans nos régions, ils le doivent aux nombreuses générations d'amateurs qui les ont précédés, à tous ces musiciens obscurs, mais cultivés et idéalistes, qui ont préparé les voies petit à petit tout au long du XIXe siècle. C'est pourquoi nous nous proposons de mettre en lumière non seulement le travail des musiciens de carrière, mais aussi celui des dilettantes, sans l'aide desquels les professionnels, trop peu nombreux et trop éloignés du public, n'auraient pu œuvrer avec succès.

Fêtes du 14 avril

Pour célébrer l'anniversaire de sa première réunion, le Grand Conseil vota une loi [1] ordonnant à toutes les communes vaudoises d'organiser chaque année une fête commémorative appelée « Fête du 14 avril ». Ouverte par des salves d'artillerie et des sonneries de cloches, cette manifestation, au caractère « simple, mâle et national », devait consister en un culte « analogue à la circonstance » et en diverses réjouissances populaires. La « Fîta dâo quatorze », ainsi qu'on disait en patois, fut célébrée régulièrement de 1804 à 1813. Après quoi, sous l'effet des événements qui suivirent la chute de Napoléon [2], elle tomba d'elle-même dans l'oubli [3].

La première fête, celle de 1804, brilla d'un vif éclat, à Lausanne en particulier. Le Petit Conseil avait réglé minutieusement tout ce qui concernait la cérémonie religieuse qui devait se dérouler dans « la grande église » [4]. Il fit dresser un échafaudage sur le jubé à l'intention des chanteurs et des instrumentistes. En effet, il avait chargé le violoniste Ignace Le Comte [5] de préparer, pour la circonstance, quelques morceaux de musique. Et c'est ainsi que l'on entendit, pour la première fois en pays vaudois, un chœur d'adultes accompagné par un orchestre digne de ce nom.

Les documents de l'époque n'indiquent malheureusement pas les titres des œuvres exécutées, à l'exception d'un cantique composé par le doyen Bridel sur la musique du Psaume CIII [6]. En revanche, le

---

[1] Loi du 1.2.1804.

[2] Rappelons que notre canton, entre autres, fut envahi par les Autrichiens.

[3] Dans sa séance du 22.3.1814, « vu les circonstances », le Petit Conseil décida que la fête n'aurait pas lieu.

[4] Arrêté du 26.3.1804.

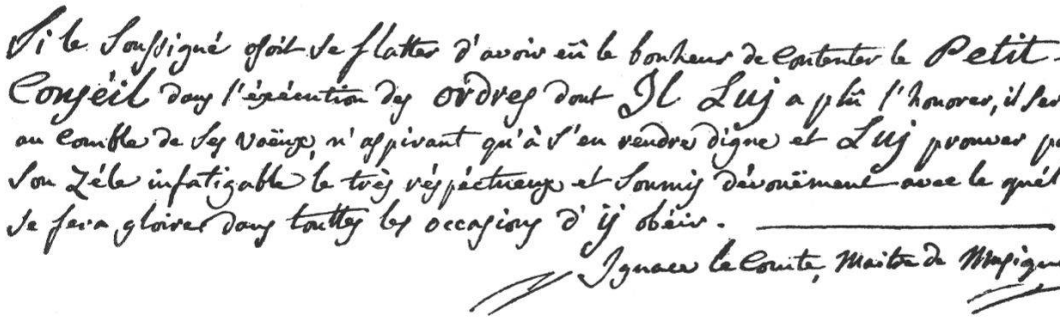
[5] Burdet, *La musique dans le pays de Vaud...*, index.

[6] *Etrennes helvétiennes*, 1805, p. 19. — *Conteur vaudois*, 16.4.1910. — ACV, K XIII 241, procès-verbal de la fête célébrée à Château-d'Œx.

compte des dépenses présenté par Le Comte au Petit Conseil laisse entrevoir quelques détails [1]. Nous apprenons ainsi que l'orchestre était formé de quatorze professionnels auxquels s'étaient joints un certain nombre d'amateurs [2]. Parmi les premiers, dont Le Comte établit une liste nominative — car il fallait les payer [3] — nous trouvons trois représentants de la famille Hoffmann [4], les musiciens Bujard [5] et Donny [6], le claveciniste Heusser [7], le violoniste Stade [8] et le violoncelliste Cagnassotti [9].

On n'est guère mieux renseigné sur la composition de cet orchestre. Il comprenait des cordes, sans doute ; nous venons d'en avoir la preuve. Jacob ou Georges Hoffmann devait y tenir une partie de cor, tandis que François, le futur chef d'orchestre, jouait de la clarinette ou de la flûte. L'un des musiciens avait à sa disposition des timbales, ainsi que nous l'apprend le prix de location porté en compte. Telles sont les seules précisions qui nous soient parvenues.

Tout en réclamant pour lui-même une indemnité de 45 fr. pour les cinq journées consacrées à la préparation du programme [10], Le Comte terminait sa note par une *captatio benevolentiae* qu'on n'aurait pas désavouée au siècle précédent :


Si le soussigné osoit se flatter d'avoir eû le bonheur de contenter le Petit-Conseil dans l'exécution des ordres dont Il Luy a plû l'honorer, il seroit au comble de ses vœux, n'aspirant qu'à s'en rendre digne et Luy prouver par son zèle infatigable le très respectueux et soumis dévouement avec lequel il se fera gloire dans toutes les occasions d'y obéir.

Ignace Le Comte, Maître de Musique

Autographe de Le Comte
(Photo Muller, Lausanne)

---

[1] ACV, K XIII 241, compte du 14.4.1804 (autographe de Le Comte).

[2] Le Comte ayant indiqué les noms des amateurs à l'occasion des fêtes suivantes, il est permis de supposer qu'en 1804 aussi, il avait eu recours à leurs services.

[3] Chacun reçut 6 fr.

[4] Les frères Jacob et Georges, puis François, fils de ce dernier, cf. BURDET, *La musique dans le pays de Vaud...*, p. 593.

[5] Jean-Paul Bujard, cf. BURDET, *op. cit.*, index.

[6] Sur Donny, voir BURDET, *op. cit.*, p. 378.

[7] *Ibid.*, p. 411.

[8] *Ibid.*, p. 478.

[9] La présence du musicien Joachim Cagnassotti est signalée à Lausanne entre 1801 et 1805, cf. *Feuille d'Avis de Lausanne* (abrégé : *FAL*), 10 et 17.3.1801 ; 7.4.1801. — Archives de la ville de Lausanne (abrégé : AVL), Reg. de la Municipalité, 8.1.1802 ; 1.4.1805.

[10] Le Petit Conseil lui alloua 60 fr. Voir : ACV, K XIII 241, compte 14.4.1804.

La fête du 14 avril 1806 revêtit une certaine ampleur. Car le Petit Conseil tenait non seulement à commémorer l'anniversaire vaudois, mais aussi à célébrer « l'année de la Paix », par quoi il faut entendre la période qui suivit le traité de Presbourg, aux termes duquel Napoléon avait fait reconnaître l'indépendance de la Confédération suisse. A cette occasion Le Comte écrivit un *Hymne à la Paix* pour chœur mixte et orchestre. Cette œuvre n'a pas été retrouvée. On sait simplement que le compositeur reçut 30 fr. pour son travail.

A l'approche de chacune des fêtes suivantes, nous retrouvons Le Comte rassemblant un chœur occasionnel et s'ingéniant à grouper des musiciens pour reconstituer l'orchestre. Le mystère le plus complet continue à régner sur les œuvres exécutées, ainsi que sur la composition de l'ensemble instrumental. Cependant il nous reste au moins les noms des exécutants, tant amateurs que professionnels.

Quelques-uns des musiciens de carrière rencontrés en 1804 restèrent fidèles au poste d'année en année. Ainsi en fut-il des organistes Donny et Bujard, du claveciniste Heusser et du corniste Georges Hoffmann. D'autres ne collaborèrent qu'une ou deux fois. C'était le cas du violoniste Bernard [1], de l'altiste Geitner [2], du violoncelliste Bideau [3], et des musiciens Camus [4], Etlin [5], Maus [6] et Solié [7]. Le maître de danse Desjardins [8] prêta son concours à plusieurs reprises, ainsi qu'Isaac Hoffmann [9], frère cadet de François. Le violoniste Saint-Alme [10], venant de Vevey, bénéficiait d'un cachet plus élevé que ses collègues à cause du voyage d'abord, et aussi parce que Le Comte

---

[1] Jean-Baptiste Bernard, de Rouen, séjourna à Lausanne de 1813 à 1820.

[2] Le violoniste et claveciniste Geitner, de la chapelle du roi de Bavière, habita Lausanne à partir de 1807. Il fit partie de l'orchestre en 1807 et en 1809.

[3] Edouard-Auguste Bideau, né à Genève le 5.10.1789, s'installa à Lausanne en 1810. Il joua dans l'orchestre de Le Comte jusqu'en 1813.

[4] Jean-Baptiste-Pierre Camus, de Dijon, né en 1778, habita Lausanne de 1806 à 1810.

[5] Gaspard-Joseph-Aloïs Etlin, né en 1764, de Sarnen, habita Lausanne de 1805 à 1823. Dès lors, il vécut à Orbe puis à Yverdon où il mourut le 22.7.1839.

[6] Jean-Etienne Maus, de Colmar, se fixa à Lausanne en 1805. Il joua dans l'orchestre le 14.4.1807.

[7] L'« artiste musicien » Solié joua dans l'orchestre le 14.4.1811. Faut-il l'identifier avec Jean Solier, musicien, bourgeois et habitant de Vevey en 1798 ? (ACV, Ea 14, 348.) On sait d'autre part qu'un nommé Solier, de Vevey, joua de la clarinette le 28.2.1806 dans un bal organisé par Casenove.

[8] Le maître de danse Desjardins joua dans l'orchestre du 14 avril chaque année de 1807 à 1812. On pourrait l'identifier avec François Desjardins qui enseigna la danse à Vevey au cours des hivers 1810-11, 1812-13 et 1815-16.

[9] Isaac Hoffmann, 1788-1843, cf. BURDET, *La musique dans le pays de Vaud...*, p. 593.

[10] BURDET, *op. cit.*, p. 480.

jugeait sa collaboration indispensable. Enfin quelques musiciens inconnus, Dentan, Guichard, Jarige, Prévost, Reck, Rémy, Sulzer et Viallon [1] complétaient les rôles de cet ensemble instrumental.

L'état nominatif des non-professionnels admis dans l'orchestre permet de faire diverses observations intéressantes. Ce qui frappe en premier lieu, c'est le nombre relativement élevé des personnes qui offrirent leur collaboration. En effet, sur les cinq listes que nous possédons, nous comptons en moyenne quinze musiciens amateurs par année et, au total, trente-cinq personnes différentes qui firent partie de l'orchestre entre 1809 et 1813. Etant donné le niveau artistique peu élevé de l'époque et compte tenu du nombre des habitants, nous n'hésitons pas à qualifier de bonne la participation active des dilettantes à la fête du 14 avril.

En second lieu, il faut souligner que sur l'effectif total des amateurs on remarquait environ un tiers d'étudiants. C'étaient des théologiens pour la plupart. Leur participation nombreuse peut s'expliquer par l'orientation qu'ils avaient reçue au cours de leurs études, mais surtout par l'enthousiasme de la jeunesse pour une manifestation exaltant le zèle et les vertus civiques.

Enfin, parmi les musiciens bénévoles, nous dénombrons une dizaine de personnes qui, par la suite, devinrent membres de la Société helvétique de musique ; ainsi le pharmacien Noeller, le futur chancelier d'Etat Gay, les étudiants en théologie Charles et Frédéric Gindroz [2], l'agent de change Louis Weibel [3]. Notons aussi la collaboration, en 1809 et en 1810, du Dr Dapples-Gaulis, dont deux des fils et un petit-fils firent partie, plus tard, de l'association suisse [4].

Ces quelques renseignements laissent entrevoir dans quel climat devaient se dérouler les répétitions de l'orchestre. Chacun se trouvait là en bonne compagnie et il est certain que la culture de ces amateurs, encadrés par des gens du métier, devait suppléer pour une bonne

---

[1] Dentan joua le 14.4.1812 ; Guichard, Jarige, Rémy et Viallon, en 1804 ; Reck, de 1804 à 1809 ; Prévost, de 1810 à 1813 ; Sulzer enfin, de 1807 à 1813.

[2] Burdet, *Les Vaudois et la Société helvétique de musique* in *Revue historique vaudoise* (abrégé : *RHV*), 1967, p. 5, 6, 34 et 74.

[3] Louis-Jean-Antoine Weibel, 1781-1836, municipal de 1819 à 1835, entra dans la Société helvétique de musique en 1823.

[4] Eugène Olivier, *Médecine et santé dans le Pays de Vaud...*, t. II, Lausanne 1939, p. 899. (*Bibliothèque historique vaudoise,* XXXII.)

part à une technique approximative et au manque d'expérience. A n'en pas douter, Le Comte avait donc sous la main des éléments qui pouvaient lui donner satisfaction.

La société de musique de Lausanne

Nous avons relaté autre part [1] l'histoire de la Société helvétique de musique et analysé plus précisément ses rapports avec le canton de Vaud. Or il n'est pas douteux que la Société de musique fondée à Lausanne en 1812 dut son existence à l'exemple donné par la grande association suisse. Bien que son règlement initial soit inconnu, les renseignements recueillis sur elle laissent entendre qu'il s'agissait avant tout d'une société d'orchestre, la première qui ait vu le jour dans notre canton.

C'est une requête présentée au Conseil municipal qui révèle sa fondation [2]. Il s'agissait d'obtenir l'autorisation d'utiliser la salle du Deux-Cents pour les répétitions de musique. La Municipalité agréa la demande « avec plaisir ». Aussi la jeune société put-elle se mettre au travail immédiatement, sous la direction présumée d'Ignace Le Comte [3]. Le procès-verbal du Conseil, plus détaillé que de coutume, livre également les noms des membres dirigeants. Ce sont d'abord les citoyens de La Pottrie [4], de Seigneux [5] et de Crousaz-Meyn [6], appartenant tous trois depuis 1809 à la Société helvétique de musique ; puis Louis Weibel, déjà nommé à propos de la fête du 14 avril [7] ; enfin, deux fervents musiciens, les frères Daniel-Alexandre Chavannes-Châtelain et César Chavannes-Renz [8].

---

[1] *RHV,* 1967, p. 3-84.

[2] AVL, Reg. de la Municipalité, 20.11.1812, p. 740.

[3] Il n'est attesté formellement nulle part que Le Comte en fut le directeur. Toutefois son activité à la tête de l'orchestre du 14 avril, le « témoignage de satisfaction» qu'il reçut en 1815 (*Gazette de Lausanne* (abrégé : *G. de L.*), 28 avril), le fait qu'il dirigea le grand concert de 1816 (voir p. 60), enfin les renseignements qu'il envoya à son fils Théophile le 25.1.1817 sur son activité (communication de M. André Le Comte, à Genève), sont des indices qui paraissent suffisamment probants.

[4] Juste-Louis Duval de La Pottrie, 1742-1818, chanta à plusieurs reprises dans le chœur dirigé par Ignace Le Comte à l'occasion du 14 avril.

[5] Georges-Hyde de Seigneux, 1764-1841, était flûtiste et chanteur. Voir *RHV*, 1967, p. 4, 35 et 36.

[6] Henri-Antoine de Crousaz-Meyn, 1770-1832, fut chanteur soliste dans plusieurs concerts de la Société helvétique de musique (abrégé : SHM), cf. *RHV*, 1967, p. 33.

[7] Voir p. 57.

[8] D.-A. Chavannes, 1765-1846, chanteur et violoncelliste, et César Chavannes, 1779-1839, violoniste, devinrent tous deux membres de la SHM en 1813, cf. Burdet, *Les origines du chant choral dans le canton de Vaud,* Lausanne 1946, *passim.*

Malgré la disparition du règlement primitif, il est possible de discerner le but de la nouvelle institution. En effet, selon le procès-verbal qu'on vient de citer, elle avait pour dessein « d'encourager la musique », objectif précisé d'ailleurs par le comité dans une lettre adressée au syndic quelque temps plus tard :

« Veuillez considérer que la Société de musique n'est pas sans avantage pour la ville de Lausanne. Indépendamment de la récréation innocente qu'elle offre à une portion considérable du public, elle fournit un moyen d'émulation précieux à ceux qui cultivent un talent qu'on fait généralement entrer aujourd'hui dans toute éducation soignée. Elle assure un encouragement aux artistes qui sont établis ou qui pourraient s'établir à Lausanne. Elle peut contribuer, par là même, à appeler et à retenir parmi nous ces étrangers qui, de tout temps, ont procuré des ressources considérables à une foule de particuliers de notre ville. » [1]

Avant de jeter un coup d'œil sur son activité, efforçons-nous de faire connaissance avec quelques-uns de ses membres. Ce n'est point chose aisée, les archives ayant disparu. Nous avons eu la bonne fortune cependant d'en identifier un certain nombre. Tout d'abord le juge Jean-Jacob Couvreu [2], dont le livre de comptes porte chaque année, jusqu'en 1827, la mention d'une contribution de 10 £ pour la Société de musique de Lausanne [3]. Puis Christophe-Daniel Renz, connu pour son talent de claveciniste [4]. Son appartenance à la société ne fait aucun doute puisqu'il était cosignataire, en 1814, de la lettre au syndic dont il vient d'être question. Citons encore le pharmacien Charles Noeller [5] et le futur conseiller communal Louis Hollard [6].

---

[1] AVL, lettre du 7.11.1814.

[2] Jean-Jacob Couvreu-de Saussure, 1767-1836, juge de district à Vevey puis juge au Tribunal d'appel dès 1815, fut membre de la Société de musique de Lausanne à partir de sa fondation et membre de la SHM dès 1810.

[3] Nous avons pu consulter ce document grâce à l'obligeance de M. Décombaz-Couvreu, à Vevey. A part ses cotisations, J.-J. Couvreu mentionne à diverses reprises des versements supplémentaires en faveur du chef d'orchestre ou pour payer les frais d'une collation extraordinaire.

[4] Christophe-Daniel Renz, 1742-1826, conseiller aulique du prince de Hohenzollern, avait acquis la bourgeoisie de Prangins avant d'épouser en 1782 Charlotte-Marie Nadal, de Genève. Sa fille, Andrienne-Charlotte, 1783-1831 (et non 1832, comme l'indique par erreur le *Rec. de généalogies vaudoises,* t. I, p. 317), excellente musicienne, épousa César Chavannes en 1804. Cf. Burdet, *La musique dans le pays de Vaud...*, p. 427 s. ; *Les origines...*, p. 68, 70-72.

[5] *RHV*, 1967, p. 34.

[6] Louis Hollard, 1791-1846, fut également membre de la SHM dès 1823.

D'un autre côté, si l'on ajoute foi aux souvenirs d'Herminie Chavannes, rédigés quelques années après les faits [1], il faudrait mentionner aussi plusieurs membres de sa famille : son frère Félix, qui était flûtiste et excellent ténor [2] ; ses cousins Edouard et Jules, respectivement violoniste et altiste [3] ; François, le cousin de son père, violoniste et contrebassiste [4] ; enfin ses petits-cousins, Alexandre, chanteur soliste remarquable [5], et Mary, guitariste et chanteuse d'oratorio [6]. Selon la même source, les dilettantes Braun [7], de Cottens [8] et David [9] firent également partie de notre premier orchestre lausannois. Là s'arrête notre énumération, mais il est certain que d'autres documents viendront, une fois ou l'autre, compléter notre information.

Au cours des premières années, la Société de musique ne fit parler d'elle qu'épisodiquement. Tout en collaborant aux concerts donnés par des artistes de passage, comme elle le fit pour le violoniste Boucher en 1813 [10], elle s'entraînait, dans l'ombre, à des tâches plus importantes. C'est ainsi qu'en 1816, elle put mettre sur pied un orchestre et un chœur capables d'exécuter intégralement *La Création,* de Haydn [11].

Le Comte étant mort en 1818, nous ne savons qui lui succéda. En revanche, un nouveau chef nommé Coste, habitant Genève, fut appelé à la tête de l'orchestre au printemps 1821. Dans l'intervalle, la Société de musique continua d'accorder sa « protection » à un certain nombre de virtuoses : Maria Hardmeyer, cantatrice, de Zurich [12] ; Franz Stock-

---

[1] Herminie Chavannes, *Mémoires de famille.* Ms. inédit déposé aux ACV.

[2] Félix Chavannes, 1802-1863, fut membre de la SHM depuis 1823.

[3] Edouard Chavannes, 1805-1861, et Jules, 1805-1874, furent aussi reçus dans la SHM en 1823.

[4] François Chavannes, 1777-1864, membre de la SHM dès 1827.

[5] Alexandre Chavannes, 1794-1855, reçu dans la SHM en 1816.

[6] Mary, 1793-1865, épousa le professeur Dufournet.

[7] Jean-François Braun-Weguelin, 1776-1835, de Lyon, négociant et propriétaire au Grand-Chêne, vécut à Lausanne de 1815 à sa mort. Il fut reçu membre d'honneur de la SHM en 1822.

[8] Alexandre-Charles-Laurent Garcin de Cottens, 1774-1841, fut membre de la SHM depuis 1809.

[9] Il s'agit de Jacques-Daniel David, 1784-1835, membre de la SHM dès 1826. Il avait joué auparavant dans l'orchestre formé pour la fête du 14 avril avec son frère Charles-Louis, 1782-1864, cf. Burdet, *Une famille d'artistes : les Koëlla,* dans *Nouvelles pages d'histoire vaudoise,* Lausanne 1967, p. 346. (*Bibliothèque historique vaudoise,* XL.)

[10] Alexandre-Jean Boucher, 1778-1861, joua le 12.2.1813 au cours du « 1er concert d'amateurs » donné par la Société de musique. (ACV, journal d'Angletine de Sévery.)

[11] Voir le chapitre consacré à l'oratorio dans notre ouvrage, à paraître, sur *La musique dans le canton de Vaud au XIXe siècle.*

[12] Maria Hardmeyer, 1802-1855, cf. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (abrégé : *DHBS*), chanta le 16.2.1820. On la réentendit en 1832. (*FAL,* 15.2.1820, 24.1.1832.)

hausen, le célèbre harpiste, de Paris [1] ; Louis Zamara, violoniste, qui venait de se fixer à Lausanne [2].

La direction de Coste semble avoir été de courte durée. En arrivant à Lausanne, il fit savoir au public qu'il offrait ses talents « pour le solfège, la vocalisation et méthode de chant, le violon, l'alto, la composition et la manière d'analyser les partitions » [3]. La *Gazette* publia un compte rendu du concert spirituel qu'il dirigea le 13 septembre en Saint-François à la tête de la Société de musique : « L'assemblée était brillante et l'orchestre nombreux. Plus de cent musiciens dont quarante voix ont exécuté les beaux morceaux de *La Création* et des *Saisons,* une grande symphonie de Mozart, une ouverture composée par M. Coste, maître de chapelle, avec une précision qu'on n'attendait pas d'une réunion formée en grande partie d'amateurs... L'auditoire était composé de huit cents et quelques personnes. » [4] Dès lors et jusqu'au concert helvétique de 1823, il ne sera plus question de Coste. Resta-t-il à Lausanne ? Fut-il éconduit ? — Mystère.

Quoi qu'il en soit, la Société de musique allait de l'avant. En janvier 1822, elle put annoncer quatre concerts de souscription préparés par ses soins [5]. D'autre part, elle continuait de collaborer avec les artistes. Elle contribua, dans ce domaine, à la réussite des concerts donnés par Paul Mulzer, professeur de chant à Genève [6] ; Louis Zamara et sa fille, cantatrice [7] ; Louis Niedermeyer, pianiste, le futur fondateur de l'école qui porte son nom [8] ; Ferdinand Fraenzl, violoniste et maître de chapelle du roi de Bavière [9].

En août 1823, elle allait pouvoir récolter le fruit de ses dix premières années de travail en recevant à Lausanne la Société helvétique de musique [10]. Pour se préparer à cette manifestation grandiose, elle avait fait venir un chef français, Louis-Joseph Taillez. Arrivé à la fin de mars, celui-ci disposa de quatre mois pour mettre au point le

---

[1] Franz Stockhausen, 1792-1868, fut le père du célèbre chanteur Julius Stockhausen. Il joua à Lausanne le 11.9.1820. Avec la collaboration de sa femme, qui était soprano, il se produisit dès lors à plusieurs reprises dans notre ville. (*FAL,* 25.12.1832 ; *G. de L.,* 8.1.1833 ; *FAL,* 4.12.1838, 8.1.1839.)

[2] *RHV,* 1967, p. 27.

[3] *FAL,* 10.4.1821.

[4] *G. de L.,* 18.9.1821.

[5] *FAL,* 29.1.1822.

[6] *FAL,* 20.11.1821.

[7] *FAL,* 8.1.1822.

[8] *FAL,* 23.4.1822. Niedermeyer avait alors 20 ans.

[9] Ferdinand Fraenzl, 1770-1833. (*FAL,* 6.5.1823.)

[10] *RHV,* 1967, p. 4-31.

programme. Ce fut lui qui dirigea le concert donné le 6 août dans la Cathédrale. Mais, la fête passée, la Société de musique ne fit rien pour l'engager à rester. Elle lui préféra le Munichois Franz Beutler dont on avait pu apprécier le talent au cours du grand concert helvétique.

Beutler était né en 1787. Après de sérieuses études de violon et de clavecin à Munich et à Vienne, il avait été chef d'orchestre à Zurich depuis 1814 et à Berne dès 1820. Dans cette dernière ville, il s'était fait connaître en particulier comme compositeur [1]. Pour retenir à Lausanne ce musicien de valeur, la Société de musique, présidée alors par G.-H. de Seigneux, fit appel à quelques amis des arts dont les contributions devaient parfaire le montant des honoraires qu'elle lui avait promis. Le résultat de cette démarche fut réjouissant et l'on put compter bientôt sur la liste de souscription les noms de nombreuses personnes représentant la meilleure société : les Blonay, Cottens, Crousaz, Grand, Hermenches, Molin, Prélaz, Seigneux, Sévery... [2]

Engagé tout d'abord pour une saison, Beutler allait demeurer six ans à la tête de l'orchestre, six années fructueuses, tant par la qualité des musiciens qu'il attira dans notre ville que par l'entraînement auquel il soumit sa troupe d'amateurs.

Il réussit à persuader les meilleurs virtuoses de l'époque de s'arrêter à Lausanne pour jouer « avec la protection de la Société de musique ». Nous voyons ainsi défiler Marianne Kainz, cantatrice, de Vienne [3] ; le joueur de cor anglais Schalk, de Prague [4] ; le célèbre violoniste Lafont [5] ; le fameux ténor allemand Bader [6] ; Théophile Hurt, bassoniste de l'Opéra de Vienne [7] ; le violoniste Duranowski [8] ; l'illustre flûtiste Theobald Boehm [9] ; Iwan Muller, l'un des plus grands

---

[1] REFARDT, *Musikerlexikon der Schweiz*, p. 31.

[2] ACV, papiers de Sévery, lettre du 17.11.1823 adressée par Seigneux à Sévery.

[3] Marianne Kainz, née en 1800, chanta à Lausanne les 5.1 et 2.2.1824. (*FAL*, 30.12.1823. — *G. de L.*, 27.1.1824.)

[4] Schalk collabora aux concerts de Marianne Kainz.

[5] Charles-Philippe Lafont, 1781-1839, joua à Lausanne les 6.8.1824, 3 et 7.7.1832, 5 et 14.10.1835.

[6] Karl-Adam Bader, 1789-1870, se produisit à Lausanne le 13.9.1824. Dans la *Gazette de Lausanne* du 7.9.1824, Beutler le recommande chaleureusement au public.

[7] Théophile Hurt, 1793-1858, joua à Lausanne le 27.1.1826. (*FAL*, 24.1.1826.)

[8] Auguste-Frédéric Durand, dit Duranowski, 1770-1834, élève de Viotti, donna un concert le 24.2.1826 sous les auspices de la Société de musique (*FAL*, 21.2.1826). Il avait déjà joué dans notre ville en 1807 et en 1816.

[9] Theobald Boehm, 1794-1881, inventeur du mécanisme qui porte son nom, donna deux concerts en 1827 (*FAL*, 6 et 20.2.1827) et deux concerts en 1830 (*FAL*, 16.3.1830. *G. de L.*, 30.3.1830).

clarinettistes de son temps [1] ; l'admirable violoniste allemand Bernhard Molique [2] ; et nombre d'autres. Ces musiciens se produisaient avec la collaboration de l'orchestre, soit que celui-ci les accompagnât, soit qu'il présentât lui-même quelques morceaux pour étoffer le programme ou pour lui apporter plus de diversité.

En dehors de l'aide accordée aux virtuoses de passage, la Société de musique offrait chaque année au public une série de concerts de souscription. Il y en avait six généralement. Nous en connaissons l'existence par les articles qui les annonçaient dans la presse locale. Leurs programmes sont introuvables, sauf pourtant celui du 20 avril 1827 que nous avons reproduit p. 64. Jusqu'à plus ample informé, nous pouvons admettre que les autres devaient être semblables, autrement dit comprendre quelques morceaux d'ensemble, puis un certain nombre de pièces de caractère solistique où se produisaient les musiciens les plus capables.

On aura remarqué dans le programme d'avril 1827 l'annonce d'un morceau de Koch [3] joué par deux jeunes violonistes, sans doute des élèves de Beutler. Ce n'était pas la première fois qu'on assistait à semblable démonstration, ainsi qu'on peut s'en assurer en parcourant un compte rendu publié par le *Nouvelliste* quelque temps auparavant : « Les progrès de notre jeunesse me semblent plus sensibles d'année en année... Je n'en citerai pour preuve qu'un quatuor exécuté dans l'avant-dernier concert avec un ensemble, une précision parfaite par quatre de nos jeunes musiciens. » [4] Ou encore, un peu plus tard, ces lignes tirées de la *Gazette :* « Le concert donné le 3 avril a eu le succès le plus flatteur pour M. Beutler. On a surtout remarqué le talent précoce de trois de ses élèves, qui se sont fait entendre sur le piano et sur le violon. » [5]

En plus de son activité ordinaire, la Société de musique, désireuse de marquer sa reconnaissance, donnait de temps en temps un concert au bénéfice de son chef [6]. Elle fit de même à plusieurs reprises à

---

[1] Iwan Muller, 1786-1854, fut notre hôte le 23.3.1827. (*G. de L.*, 20.3.1827.)

[2] Bernhard Molique, 1802-1869, joua à Lausanne les 1er et 27.11.1828. (*G. de L.*, 28.10.1828 ; *FAL,* 25.11.1828.)

[3] Il s'agit sûrement du compositeur et théoricien Heinrich-Christoph Koch, 1749-1816.

[4] *Nouvelliste vaudois* (abrégé : *Nliste*), 8.2.1825.

[5] *G. de L.*, 10.4.1829.

[6] *G. de L.*, 7.11.1823, 23.4.1824, 18.4.1826, 24.11.1826, 19.4.1829 ; *FAL,* 4.10.1825, 23.10.1827, 31.3.1829.

CONCERT DE SOCIÉTÉ

du vendredi 20 avril 1827. [1]

Programme

1re partie

1.	Symphonie.	Haydn
2.	Trio de La Dame blanche, avec accompagnement du piano, chanté par Mlle de Molin [2], MM. F. Chavannes [3] et Ed. Dapples [4].	Boieldieu 1825
3.	Duo de piano-forte et flûte, exécuté par MM. Beutler et Hoffmann [5].	***
4.	Quatuor de La Jérusalem délivrée, avec accompagnement de piano-forte, chanté par Mme de Seigneux [6], Mme Beutler [7], MM. F. Chavannes et H. Couvreu fils [8].	Righini 1803
5.	Pastorale à grand orchestre, pour deux violons obligés, qui seront exécutés par le jeune Milliet âgé de 8 ans et le jeune Pflüger âgé de 7 ans [9].	Koch

2e partie

6.	Hommage aux Lausannois, ouverture offerte à la Société de musique par l'auteur.	Beutler
7.	Duo de Ricciardo e Zoraïde, chanté par Mlles A. et M. de Molin [10].	Rossini 1818
8.	Quatuor pour violon obligé, exécuté par M. Beutler.	Mayseder
9.	Air du Solitaire, chanté par Mme de Seigneux.	Carafa 1822
10.	Quatuor à grand orchestre, chanté par Mme Beutler, MM. F. Chavannes, Couvreu fils et A. Vallotton [11].	Fioravanti

---

[1] *G. de L.*, 28.11.1891.
[2] Amélie de Molin, 1800-1891. (*RHV*, 1967, p. 17.)
[3] Félix Chavannes. Voir p. 60.
[4] Edouard Dapples, 1807-1887 (*RHV*, 1967, p. 34.)
[5] François Hoffmann, 1783-1857. Voir p. 55.
[6] Mme de Seigneux-Massé, 1778-1858. (*RHV*, 1967, p. 18-19.)
[7] La femme du chef d'orchestre. (*RHV*, 1967, p. 37.)
[8] Henri Couvreu, 1803-1871, fils de Jean-Jacob. Voir p. 59, n. 2.
[9] Voir p. 105, n. 3.
[10] Mathilde de Molin, 1801-1897. (*Rec. de généalogies vaudoises*, t. II, p. 191.)
[11] Armand Vallotton. (*RHV*, 1967, p. 38.)

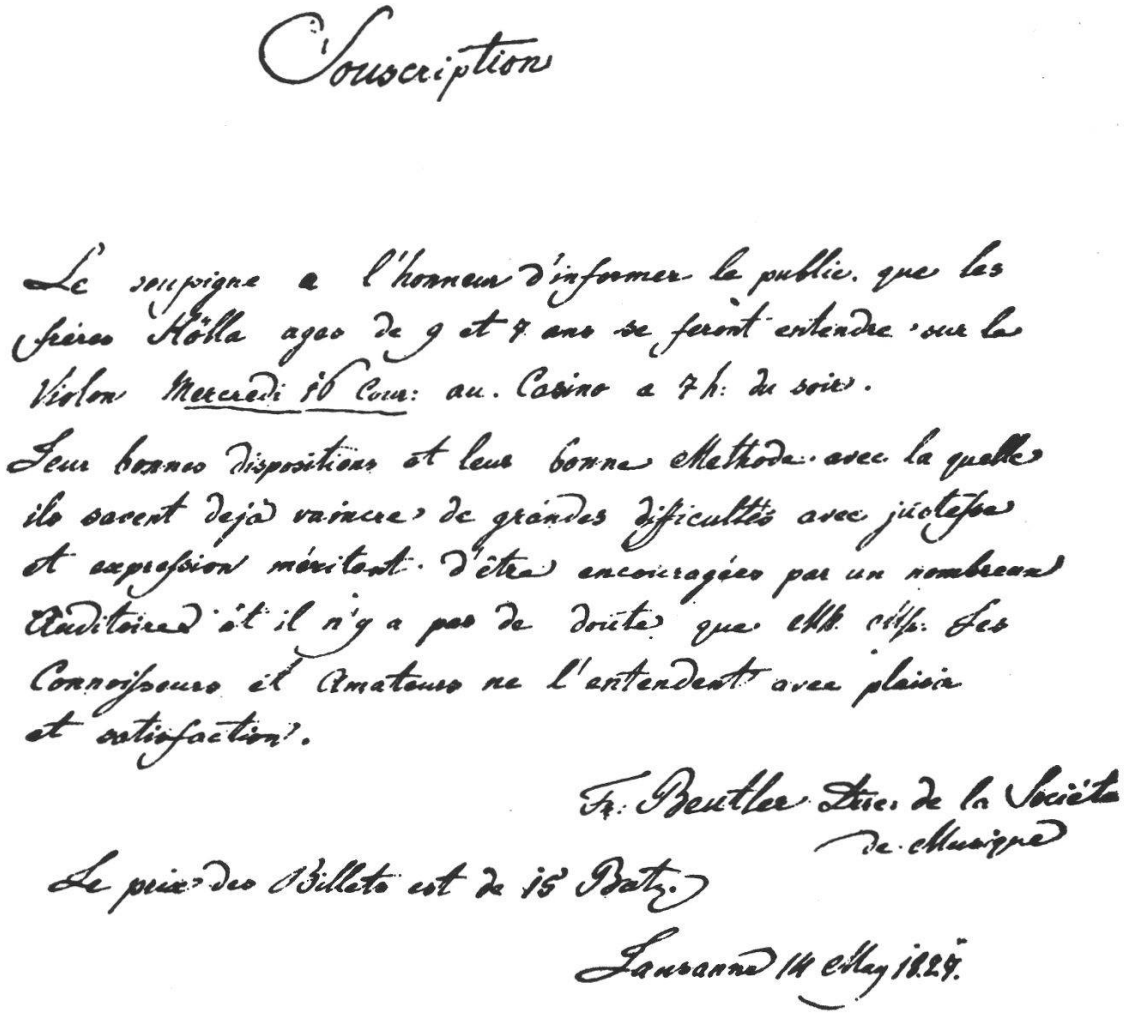
l'égard de Pierre Pezzotti[1], qui s'était chargé en maintes occasions de préparer des chanteurs en vue des concerts[2]. Car, à côté de l'orchestre proprement dit, la société comprenait une section dite « orchestre vocal ». Enfin, renouvelant le geste philanthropique accompli en 1816, l'année de la misère, la Société de musique apporta sa contribution à des œuvres de bienfaisance en jouant en faveur des pauvres[3] et, en 1826, en faveur des Grecs, dont la lutte héroïque contre les Turcs avait excité une vive sympathie dans nos régions[4].

Nous avons vu que la Société de musique faisait ses répétitions et ses concerts à l'Hôtel de ville, dans la salle du Deux-Cents. Mais elle s'y trouvait à l'étroit. D'un autre côté, la Municipalité ne l'y tolérait qu'à bien plaire. C'est pourquoi la société envisagea, dès 1822, la création d'une salle de concerts. Bien que son projet n'ait pas été celui que choisirent les autorités, elle n'en fut donc pas moins à l'origine des pourparlers qui devaient aboutir, en 1826, à la construction du Casino[5]. L'orchestre inaugura le nouveau bâtiment le 7 janvier, en faveur des pauvres et, six jours plus tard, en présentant le premier concert de souscription de la saison[6]. Le *Nouvelliste* exprima sa satisfaction : « La salle, vaste, commode, bien éclairée et d'une élégance sans luxe, est fort bien construite sous le rapport de l'acoustique. Les spectateurs sont agréablement placés pour voir et pour entendre. Le premier concert de souscription a fait un plaisir général. Le talent des amateurs lausannois semblait s'être mis à l'unisson avec la beauté du nouveau local. »[7]

Le premier artiste qui s'y fit entendre avec l'orchestre fut le guitariste colombien don Celestino de Bruguerra[8]. Quelque temps plus tard, les Lausannois pouvaient y acclamer Jean et Georges Koëlla, frères du futur fondateur de notre Institut de musique[9]. Ce fut Beutler lui-même qui les présenta aux mélomanes[10] :

---

[1] *RHV,* 1967, p. 28.
[2] *G. de L.*, 11.5.1824, 16.8.1825 ; *FAL,* 28.4.1829.
[3] *G. de L.*, 29.10.1824 ; *Nliste,* 27.12.1825, 17.1.1826.
[4] *G. de L.*, 2.5.1826 ; *Nliste,* 9.5.1826. Le concert rapporta la somme de 250 fr.
[5] Il était situé à l'extrémité occidentale de l'actuelle promenade de Derrière-Bourg. Nous reviendrons sur cette affaire, avec plus de détails, dans un chapitre consacré à la grande salle de musique. Voir notre ouvrage, à paraître, sur *La musique dans le canton de Vaud au XIXe siècle.*
[6] *Nliste,* 27.12.1825.
[7] *Nliste,* 17.1.1826.
[8] *G. de L.*, 20.1.1826.
[9] Burdet, *Une famille d'artistes : les Koëlla...*, p. 328.
[10] *FAL,* 15.5.1827. — L'autographe que nous présentons en p. 66 est tiré du recueil de certificats conservé par M. Jean Koëlla.



Souscription

Le soussigné a l'honneur d'informer le public, que les frères Hölla agés de 9 et 7 ans se feront entendre sur le Violon Mercredi 16 Cour: au Casino à 7 h: du soir.

Leur bonnes dispositions et leur bonne Methode avec laquelle ils savent déjà vaincre de grandes difficultés avec justesse et expression méritent d'être encouragées par un nombreux Auditoire et il n'y a pas de doute que Mlle. Mrs. les Connoisseurs et Amateurs ne l'entendent avec plaisir et satisfaction.

Fr. Beutler Dirc. de la Société de Musique

Le prix des Billets est de 15 Batz.

Lausanne 14 Mai 1829.

Autographe de Beutler
(Photo Muller, Lausanne)

L'année même où la salle fut inaugurée, la Société de musique se donna un nouveau règlement dans l'espoir d'obtenir « les moyens de fixer dans notre ville un habile maître de musique et de contracter un engagement pour un certain nombre d'années avec l'administration du Casino ». Aux termes de ces statuts, la société se composait de quatre classes de membres dans le détail desquelles nous n'entrerons pas ici. Remarquons simplement que certains d'entre eux devaient s'engager à faire partie de « l'orchestre instrumental ou vocal » pendant trois ans au moins et à payer une contribution annuelle de 10 francs. Ainsi donc la société continuait de cultiver et le chant choral et la musique instrumentale, comme elle l'avait fait dès sa fondation.

Le but mentionné en tête du règlement fut atteint partiellement puisque Franz Beutler resta encore trois ans au service de la société. Quant aux engagements qu'elle contracta avec l'administration du

Casino, nous n'avons pu en vérifier la teneur. Hélas, le départ de son chef pour Berlin, à la fin de 1829, allait lui porter un coup sensible. S'en alla-t-il à la suite d'un appel? Renonça-t-il à son poste parce qu'il n'y trouvait plus les satisfactions qu'un artiste est en droit d'attendre? S'il faut en croire la *Gazette*, « des offres avantageuses » l'auraient emporté sur son désir de rester à Lausanne [1].

Beutler parti, la Société de musique poursuivit son travail pendant quelques mois sans qu'on nous dise qui conduisait les répétitions. Subitement, en juillet, un nouveau venu se présenta : « un certain M. Lagoanère » comme le désigna le correspondant d'un grand périodique allemand [2], ou, si l'on s'en réfère à l'état civil, « M. le chevalier Michel-Ange-Nicolas-Raymond de Lagoanère » [3]. Ce devait être un aventurier ou, en tout cas, un musicien au caractère et au talent pour le moins discutables. Le fait est qu'au bout de deux ans, il disparut de la circulation, laissant la Société de musique hors d'état de continuer son activité.

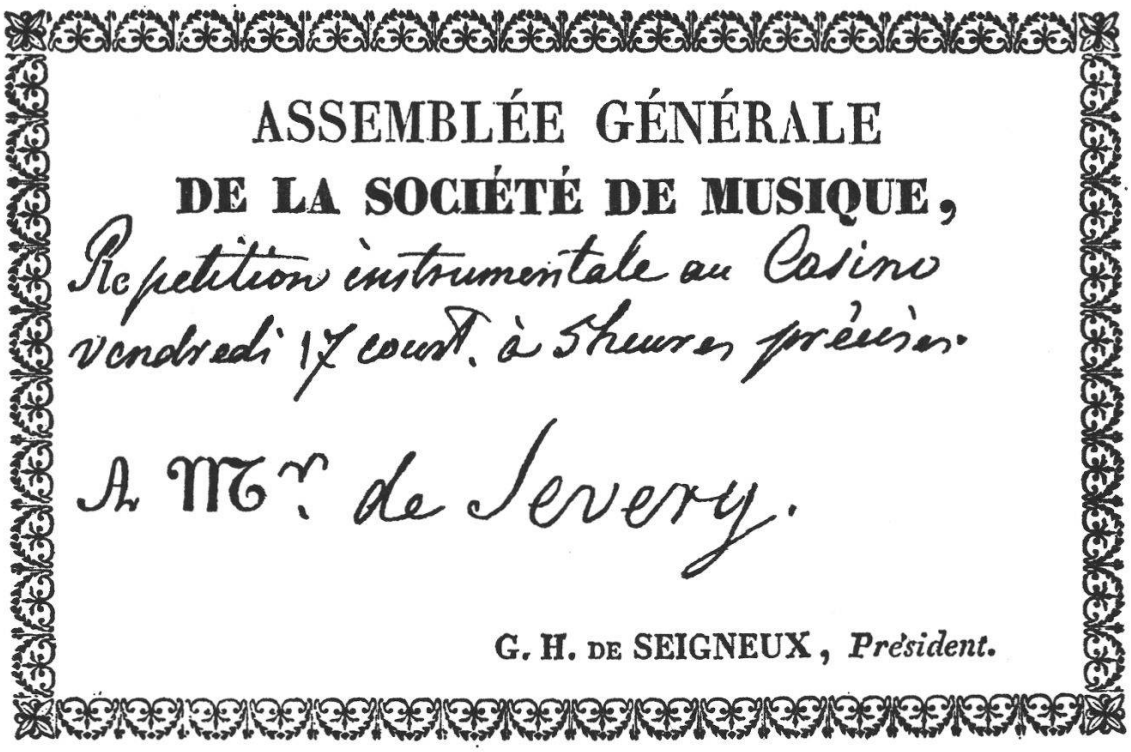
Examinons les faits d'un peu plus près. Au début, tout alla bien. Lagoanère s'était présenté en qualité de violoniste solo de la Société philharmonique de Paris. « Comme chef d'orchestre — écrivit la *Gazette* — il a montré autant d'habileté que de tact. Comme virtuose du violon, il a rappelé son maître, le célèbre Rode, par son goût, son style et la qualité des sons qu'il tire de son instrument. Enfin, dans ses charmants nocturnes, chantés avec son épouse, et dans de gracieux airs espagnols accompagnés de sa guitare, il a paru l'égal de Bruguière. » [4]

Cependant, alors que la Société de musique avait décidé de reprendre *La Création* en vue d'un concert de charité fixé au 30 septembre, le comité fut obligé de battre le rappel auprès des membres, qui désertaient les répétitions [5]. Dans de telles conditions, le résultat fut médiocre. Pour le *Nouvelliste*, « l'exécution a paru assez généralement satisfaisante » [6]. Le correspondant de l'*Allgemeine musikalische Zeitung* en revanche fut très sévère [7]. Quant à la *Gazette*, après les éloges qu'elle

---

[1] *G. de L.*, 11.12.1829.
[2] *Allgemeine musikalische Zeitung*, 6.6.1832.
[3] AVL, registre des naissances, 18.8.1831.
[4] *G. de L.*, 23.7.1830. — Edouard Bruguière, né en 1793 à Lyon, était un compositeur de romances à la mode. Il avait donné un concert à Lausanne le 24.9.1828. (*FAL*, 23.9.1828.)
[5] *FAL*, 24.8.1830.
[6] *Nliste*, 1.10.1830.
[7] *Allg. musik. Zeitung*, 3.11.1830.

avait cru devoir accorder à la suite du concert de juillet, elle ne se risqua à aucun commentaire, se bornant à signaler qu'il fut vendu 658 billets [1].


ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE,
Repetition instrumentale au Casino
vendredi 17 court. à 5 heures précises.
A Mr. de Severy.
G. H. DE SEIGNEUX, *Président.*

Carte de la Société de musique de Lausanne, 1825 env.
(ACV, P Charrière Acc 246)

Malgré l'apparente réussite des concerts de souscription traditionnels organisés au cours de la saison 1830-1831, il ne devait pas régner une entente parfaite entre le chef et ses administrés, et c'est peut-être pour redorer son blason qu'au mois de mai Lagoanère annonça un concert Liszt. L'illustre pianiste, écrivit-il, avait bien voulu « se rendre à son invitation » [2]. Or, jusqu'à preuve du contraire, ce concert n'eut lieu que dans l'imagination de son imprésario ! En tout cas, la Société de musique informa son directeur que, pour la saison suivante, elle renonçait à toute activité [3]. Celui-ci prit alors

[1] *G. de L.*, 8.10.1830.
[2] *Nliste,* 21.5.1831.
[3] *G. de L.*, 30.12.1831.

l'initiative d'organiser lui-même et sous sa propre responsabilité une série de six concerts. Il y réussit, non sans avoir dû retarder à plusieurs reprises les dates fixées [1]. Au bout de cette épreuve de force, au cours de laquelle plusieurs musiciens refusèrent de jouer sous sa baguette [2], il annonça à grand fracas l'ouverture de classes de piano, de chant et de violon, « à l'instar du Conservatoire », afin de bien montrer à tout le monde que les bruits malveillants répandus sur lui étaient sans fondement [3]. Mais les classes ne s'ouvrirent que sur le papier et, quelques mois plus tard, Lagoanère fit savoir enfin qu'il avait décidé de repartir pour Paris avec sa famille [4].

C'était pour un concert fixé au 23 mars [5] que les musiciens de Lausanne avaient refusé de jouer. On devait y entendre, pour la seconde fois, les fameux trombonistes Schmidt, père et fils [6]. En présence d'une telle situation, la Société de musique avait dû faire appel au chef d'orchestre de Morges, André Spaeth, qui accepta, au pied levé, de diriger l'ensemble instrumental [7]. L'intervention de ce musicien va nous obliger à faire un retour en arrière et à nous demander ce qui se passait à Morges puisque un chef capable habitait cette ville et jouissait d'une réputation telle qu'on n'hésitait pas à lui demander son aide. Nous allons donc laisser de côté pour l'instant les événements qui se déroulèrent à Lausanne après la fuite de Lagoanère et jeter un regard sur la vie musicale morgienne.

La Société de musique de Morges

Une société comprenant un orchestre et un chœur mixte avait été fondée à Morges quelques années après celle de Lausanne. Elle aussi devait son existence à la Société helvétique de musique. Ce fut en effet sous l'égide d'un membre de celle-ci, le musicien André Spaeth, qu'elle fit ses premiers pas. Et ce furent notamment quatre autres

---

[1] *FAL,* 10.1, 20.3 et 22.5.1832.
[2] *Allg. musik. Zeitung,* 6.6.1832.
[3] *FAL,* 19.6 et 24.7.1832.
[4] *FAL,* 25.12.1832.
[5] *Nliste,* 20.3.1832.
[6] Ils étaient premiers trombones dans la chapelle du grand-duc de Hesse-Cassel. (*G. de L.*, 28.2.1832.)
[7] *Nliste,* 30.3.1832. — *Allg. musik. Zeitung,* 6.6.1832.

membres de l'association suisse qui la tinrent sur les fonts baptismaux : Edouard Thurneysen [1], Auguste Jaquet [2], Victor Hochreutiner [3] et Jean Renevier [4].

Né en 1790, André Spaeth venait de Rossach, près de Cobourg. Il avait été nommé organiste à Morges en 1821. Dès son arrivée et jusqu'à son départ pour Neuchâtel, en 1833, il donna une impulsion extraordinaire à la vie musicale de la petite ville, créant d'abord un quatuor à cordes, puis un orchestre, un chœur mixte et une société d'harmonie. Il fut d'ailleurs soutenu dans ses entreprises par un de ses compatriotes, Jean-Bernard Kaupert, fixé à Morges depuis 1812, et participa avec lui à la fameuse campagne du « chant national » [5].

Fondé en 1822, le quatuor d'amateurs se réunissait chaque semaine [6]. Il mit à l'étude des œuvres de Mozart, de Haydn, de Spohr, de Krommer [7] et de Fesca [8]. D'autres dilettantes vinrent bientôt augmenter son effectif si bien qu'il finit par se transformer en orchestre symphonique. Enfin, à partir de 1826, il s'adjoignit un chœur mixte et prit le nom de Société de musique.

Le nouvel ensemble, fort d'une soixantaine de membres, donna une série de quatre concerts au cours de l'hiver 1826-1827. Grâce au correspondant morgien de l'*Allgemeine musikalische Zeitung*, nous apprenons que Spaeth y présenta des symphonies de Mozart, de Haydn et de Witt [9], ainsi que l'ouverture de son opérette *L'Anneau de la reine Berthe ;* qu'il joua lui-même « avec habileté et chaleur » plusieurs morceaux de clarinette ; et qu'enfin il avait obtenu la collaboration du violoniste Beutler, de Lausanne, et celle du célèbre flûtiste Theobald Boehm [10]. Quant à la musique vocale, elle était représentée avant tout par des morceaux d'opéra. Les chanteurs étaient des amateurs. Parmi

---

[1] Edouard Thurneysen, 1789-1869, appartenait à la SHM depuis 1810. (*RHV*, 1967, p. 71.)

[2] Auguste Jaquet, 1802-1845, fut membre de la SHM dès 1822. (*RHV*, 1967, p. 36.)

[3] Victor Hochreutiner, 1794-1853, membre de la SHM à partir de 1823. (*RHV*, 1967, p. 19.)

[4] Jean-François-Louis Renevier, 1796-1857, membre de la SHM depuis 1823.

[5] Burdet, *Les origines du chant choral..., passim.*

[6] *Allg. musik. Zeitung*, 23.5.1827.

[7] Franz Krommer, 1759-1831, écrivit surtout de la musique de chambre.

[8] Friedrich-Ernst Fesca, 1789-1826, écrivit de nombreux quatuors.

[9] Friedrich Witt, 1771-1837, était maître de chapelle à Wurzbourg.

[10] Le 22.11.1828, Spaeth obtint aussi la collaboration du violoniste Molique et du violoncelliste bavarois Joseph Menter, 1808-1856. (*G. de L.*, 18.11.1828.)

eux brillaient en particulier le ténor Victor Hochreutiner et la basse Jean Dapples [1].

Trois ans plus tard, une nouvelle relation [2], signée K.....t, autrement dit Kaupert, insiste sur les progrès accomplis. L'auteur n'hésite pas à déclarer que la société dirigée par Spaeth est devenue « un des plus beaux fleurons de l'art musical sur le sol de l'Helvétie ». A l'appui de son affirmation, il énumère sommairement les œuvres exécutées au cours des cinq concerts de la saison 1829-1830 : « des symphonies de Haydn, Mozart, Beethoven, André [3] ; des ouvertures de Mozart, Weber, Weigl [4], Spaeth ; des concertos pour le piano, de Hummel [5], Moschelès [6], Mozart ; des concertos pour le violon, de Spohr, Mayseder [7], Lafont ; des concertos pour la clarinette, de Weber, Spaeth, Crusell [8] ; des chœurs d'opéras, de Spontini, Mozart, Rossini, Weigl, Spaeth, Auber ; enfin des airs de Mozart, Meyerbeer et Rossini. »

La Société de musique de Morges avait acquis en peu de temps une réputation telle que sa sœur aînée de Lausanne fit appel à un grand nombre de ses membres pour collaborer à l'exécution de *La Création* en automne 1830. Le ténor Hochreutiner entre autres fut chargé d'un des rôles de soliste [9]. A partir de ce moment-là, comme nous l'avons vu, la société du chef-lieu déclina. Celle de Morges, au contraire, continuait son ascension grâce à son chef et à quelques amateurs de talent. Elle ne donna pas moins de six concerts pendant l'hiver 1831-1832 [10]. Leurs programmes gardaient la même tenue. Au risque de nous répéter, signalons-en l'essentiel : des symphonies de Mozart, de Beethoven, de Romberg [11], de Krommer ; des ouvertures de Mozart, de Cherubini, de Boieldieu, de Niedermeyer, de Spaeth ; le tout entremêlé de morceaux pour clarinette, pour violon et pour piano joués respectivement par Spaeth, M. de Montricher [12] et Jenny

---

[1] Jean-Marc-Louis Dapples, 1812-1846, fut membre de la SHM dès 1834.
[2] *All. musik. Zeitung,* 14.7.1830, p. 462.
[3] Johann-Anton André, 1775-1842, compositeur et éditeur allemand.
[4] Joseph Weigl, 1766-1846, connu surtout pour son opéra *La Famille suisse.*
[5] Johann-Nepomuk Hummel, 1778-1837, pianiste et compositeur allemand.
[6] Ignaz Moschelès, 1794-1870, pianiste et compositeur tchèque.
[7] Joseph Mayseder, 1789-1863, violoniste et compositeur autrichien.
[8] Bernhard-Henrik Crusell, 1775-1838, clarinettiste finlandais.
[9] *Allg. musik. Zeitung,* 3.11.1830, p. 719.
[10] *Ibid.*, 6.6.1832.
[11] André Romberg, 1767-1821, violoniste et compositeur allemand.
[12] C'était un Mayor de Montricher.

Mousson [1] ; ainsi que des extraits d'opéras célèbres où se distinguèrent surtout Victor Hochreutiner et Louise Jaïn [2].

L'année suivante, les concerts obtinrent tout autant de succès. Plusieurs artistes étrangers s'y produisirent, tels le violoniste virtuose Bull [3], le flûtiste Rinsler, de la chapelle de Fürstenberg, le violoncelliste Schrivanek [4], le violoniste Plessner, de Stuttgart. « Ces musiciens d'élite, écrivit Kaupert, brillaient comme le soleil dans notre orchestre et rehaussaient le niveau artistique de nos concerts. » [5]

Avant de quitter Morges, Spaeth offrit à la population un concert spirituel qui marqua l'apogée de la Société de musique. Les exécutants, au nombre de deux cents, y travaillèrent avec acharnement. Au cours des six semaines précédant l'événement, Spaeth dirigea une répétition par jour, tantôt avec le chœur, tantôt avec l'orchestre. De son côté, le président Hochreutiner vaquait aux besognes administratives. Ainsi nous le voyons demander à la Municipalité l'autorisation d'utiliser l'église pour le concert. Par la même occasion, il suggère au syndic une opération pour le moins inattendue : « Si peut-être il entrait dans vos projets de faire balayer les toiles d'araignées qui, dans quelques endroits, tapissent la voûte du temple, nous serions bien charmés que vous voulussiez donner les ordres nécessaires pour la circonstance, soit afin de rendre le local plus convenable, soit pour éviter l'absorption du son que cause tout objet filamenteux... » [6]

Le concert eut lieu le 19 juillet. Après une ouverture d'orchestre, on entendit *Les Sept Paroles,* de Haydn, puis l'oratorio *Christ sur le mont des Oliviers,* de Beethoven. Cette dernière œuvre n'était pas totalement inconnue puisqu'elle avait été exécutée à Lausanne en 1823 [7]. Vu le caractère exceptionnel du concert, il semble que les journaux auraient pu se donner la peine d'en publier au moins un bref compte rendu. Or la presse indigène resta muette, plus préoccupée peut-être par les préparatifs de l'imminente fête des Vignerons. Le seul témoignage parvenu jusqu'à nous est celui de Kaupert qui, saisi d'émotion

---

[1] Jenny Mousson, 1803-1858, pianiste et élève de Spaeth, épousa en 1850 le pasteur Paul-David-Henri Burnier. Elle était la nièce de Jean-Marc Mousson, chancelier fédéral de 1803 à 1830.

[2] Louise-Anne-Dorothée Jaïn, 1808-1868, avait une voix d'alto. Avec sa sœur Elisa, elle chanta un duo au concert du 1.3.1834.

[3] Ole-Bornemann Bull, 1810-1880, violoniste norvégien.

[4] BURDET, *Une famille de musiciens : les Koëlla...*, p. 345.

[5] *Allg. musik. Zeitung,* 28.8.1833.

[6] Archives communales de Morges (abrégé : AC Morges), lettre du 27.5.1833.

[7] *RHV,* 1967, p. 17-18.

par la magnificence de l'exécution, compara l'audition aux plus belles manifestations de la Société helvétique de musique. En somme, pour lui, Spaeth et ses troupes venaient de remporter un véritable triomphe [1].

Le chef prestigieux qui allait quitter Morges quelques jours plus tard laissa dans la ville d'unanimes regrets. Le syndic et ses collègues traduisirent ces sentiments dans une lettre dont il vaut la peine de reproduire quelques lignes : « ...La Municipalité a apprécié au plus haut degré vos talents comme organiste, votre assiduité et votre zèle dans l'accomplissement de vos devoirs. Elle sait aussi que la ville de Morges perd en vous un professeur habile en l'art d'enseigner la musique. Dès votre arrivée au milieu de nous, le goût de cet art s'était développé ; vous avez contribué puissamment à la création d'établissements intéressants sous ce rapport ; vous les avez soutenus, vous leur avez fait faire de rapides et remarquables progrès. Tant de services utiles joints à tout ce que votre conduite et votre moralité ont d'honorable et d'exemplaire vous ont mérité, Monsieur, l'estime et la reconnaissance de l'autorité communale... » [2]

« Afin de conserver l'impulsion donnée à la culture de la musique » [3], Kaupert fut chargé par la Municipalité de découvrir un successeur qui fût à la fois organiste, professeur et chef d'orchestre. Ses démarches aboutirent, au début d'août [4], à la nomination d'un jeune pianiste allemand nommé Joseph Schad. [5]

Le nouvel élu avait été l'élève d'Aloys Schmitt [6], mais il lui manquait évidemment la maturité et l'expérience d'un Spaeth. C'est pourquoi, malgré son talent, il eut beaucoup de peine à s'imposer aux Morgiens. Certes on put louer « l'exactitude, l'énergie en même temps que la grâce » avec lesquelles il jouait du piano [7]. Mais l'on eut vite fait de s'apercevoir que ses qualités de chef d'orchestre étaient bien minces. Les quatre concerts donnés sous sa direction pendant l'hiver 1833-1834 marquèrent un grave déclin pour la Société de musique. Le premier fut bon ; le deuxième beaucoup moins ; quant au troisième, on le trouva franchement mauvais. L'orchestre, en particulier, se révéla

---

[1] *Allg. musik. Zeitung,* 28.8.1833.
[2] AC Morges, Lettres de la Municipalité, 18.5.1833.
[3] AC Morges, Reg. de la Municipalité, 13.5.1833, p. 106.
[4] AC Morges, *id.*, 5.8.1833, p. 138.
[5] Pour les uns, il serait né à Wurzbourg (MENDEL) ; pour d'autres, à Steinach, en Bavière (RIEMANN). Certains le font naître en 1811 (BERNSDORF) ; d'autres, en 1812 (REFARDT). En revanche, on s'accorde sur la date de sa mort : 1879, à Bordeaux.
[6] Aloys Schmitt, 1788-1866, pianiste virtuose allemand.
[7] *Le Fédéral,* 3.1.1834.

insuffisamment préparé. En revanche un dernier concert, le 12 avril, fit meilleure impression. Spaeth était présent, dans les rangs des musiciens, et « son esprit génial paraissait dominer orchestre et chanteurs » [1].

Le silence qui se fit l'année suivante est significatif. Quoique bon pianiste, Schad n'avait pas les aptitudes requises pour conduire des amateurs. Il le comprit et, au début de 1836, envoya sa démission [2]. Il partit au mois de mars pour Genève, où il fut nommé professeur de piano au Conservatoire [3].

De même qu'en 1833, Kaupert se fit « un plaisir et même un devoir » de chercher un remplaçant qualifié, car les autorités tenaient à « perpétuer le goût et la culture de l'art musical » [4]. Il put bientôt présenter un candidat en la personne du violoniste François Becker, artiste au Théâtre royal italien de Paris [5]. Celui-ci fut nommé le 14 mars au poste d'organiste, sous la condition qu'il se chargerait de diriger les sociétés d'amateurs [6].

Voici quelques renseignements sur son activité. En premier lieu, un programme montre qu'il collabora au concert donné par Liszt à Lausanne le 16 juillet 1836 [7]. Nous savons aussi qu'il dirigea la Société de musique de Morges puisqu'elle annonça à plusieurs reprises des concerts donnés à son bénéfice [8]. De plus, il enseigna le chant à l'Ecole moyenne pendant quelques mois [9]. Enfin, nous le voyons conduire un concert à Lausanne au début de 1839 à la tête des Sociétés de musique des deux villes [10]. Mais en juillet de la même année, il quitta Morges pour devenir maître de musique à Vevey [11].

Son départ sonna le glas pour la société fondée par Spaeth. Malgré quelques tentatives, elle ne parvint pas à se relever. Et il ne resta plus à ses anciens membres que de se rappeler avec nostalgie « les charmantes soirées musicales du temps de M. Spaeth » [12]. A la vérité, après

---

[1] *Allg. musik. Zeitung,* 4 et 18.6.1834.
[2] AC Morges, Registre de la Municipalité, 18.1.1836, p. 434.
[3] Bochet, *Le Conservatoire de musique de Genève,* p. 146.
[4] AC Morges, Reg. de la section de comptabilité 1835-38, 26.1.1836.
[5] Il était originaire de Frankenthal, près de Mannheim. (AC Morges, lettre de Kaupert à la Municipalité, du 13.3.1836.)
[6] AC Morges, Reg. de copies de lettres, 14.3.1836.
[7] *Nliste,* 15.7.1836.
[8] *G. de L.*, 24.1.1837, 5.1.1838, 1.1.1839.
[9] AC Morges, Reg. de la Municipalité, 5.11.1838, p. 306.
[10] *Nliste,* 12.2.1839.
[11] AC Morges, Reg. de la Municipalité, 22.7.1839. — Il devait rester à Vevey jusqu'en août 1840.
[12] *G. de L.*, 12.2.1841.

une très longue interruption, le musicien Frédéric Rehberg [1], qui venait de s'installer à Morges, essaya de remettre sur pied l'ancien orchestre. Ses efforts furent vains. Il dut y renoncer [2]. Plus tard, vers 1873, apparut une société d'orchestre appelée « La Lyre ». Nous n'en connaissons que le nom [3]. En 1879, Aloïs Staeubli, propriétaire d'un commerce de musique, réussit à grouper, sous le nom de « Récréation », les élèves du Collège qui jouaient d'un instrument. Cet ensemble existait toujours en 1898 [4]. En 1885 enfin, un orchestre d'amateurs, l'« Harmonie », se constitua sous la direction d'Emile Passard [5], professeur de musique et facteur de pianos. Plus heureux que ses prédécesseurs, ce groupe d'instrumentistes parvint à se maintenir jusqu'à la première guerre mondiale [6]. Mais quelque bien disposées qu'elles aient été, ces sociétés ne parvinrent jamais à retrouver la flamme qui avait animé l'orchestre fondé par Spaeth. Elles n'eurent donc aucune commune mesure avec celui-là.

Les orchestres d'Yverdon et du Brassus

Une Société de musique semblable à celles de Lausanne et de Morges vit le jour à Yverdon en 1829. Comme ses devancières, elle avait adopté le principe sur lequel reposait la Société helvétique de musique. Autrement dit, elle comprenait un orchestre et un chœur mixte. Son registre de procès-verbaux demeurant introuvable, nous ne possédons sur son origine que des renseignements de seconde main. Toutefois leur précision est telle que nous avons tout lieu de les considérer comme exacts [7].

La société fut créée le 13 avril par MM. de Guimps [8], Grandjean [9],

---

[1] Jean-Frédéric Rehberg, 1836-1913, de Frankenhausen (Hanovre), fut reçu à Morges le 28.1.1861 (AC Morges, DA 14).

[2] *La Vie musicale,* 15.5.1913, p. 356.

[3] *G. de L.*, 20.6.1873, 5.5.1877.

[4] *Ami de Morges,* 30.10.1880, 11.11.1882, 14.12.1892. — AC Morges, AAA 65, 2.5.1898, p. 488.

[5] Alexis-Emile Passard, d'Attigneville (Vosges).

[6] *Ami de Morges,* 16.10.1886, 13.1.1892. — *La Vie musicale,* 15.5.1913, p. 356.

[7] *Nord vaudois,* 23.3.1930.

[8] Roger de Guimps, 1802-1894, historien de Pestalozzi *(DHBS)*.

[9] François Grandjean fils, 1797-1884, était membre de la SHM depuis 1822.

Jayet [1], Braillard [2] et Constançon [3]; Mmes Roguin [4], Olloz [5] et Niederer [6]. Elle comprenait des membres actifs ou exécutants et des membres honoraires. Les premiers devaient être « ou des musiciens, ou des mères ayant des filles musiciennes, ou des chefs d'instituts d'éducation ayant chez eux de jeunes musiciens ».

Des séances de travail étaient prévues « le premier mardi de chaque mois, chez Mme Roguin, pour le chant, le piano et la harpe ; le deuxième mardi, chez Mme de Guimps, pour l'orchestre ; le troisième mardi, chez Mme Olloz, pour l'orchestre en quatuors ; le quatrième mardi enfin, chez Mme Niederer, pour la répétition générale ». Les membres s'engageaient à payer une amende de 1 batz pour une absence partielle et de 2 batz pour une absence complète.

Signature de François Grandjean, fils
(Photo Muller, Lausanne)

La direction fut confiée à François Grandjean fils. L'on décida de présenter chaque année cinq concerts publics dont un au profit des pauvres. La Municipalité accorda pour cela l'usage de la grande salle de l'Hôtel de ville [7]. Le premier concert eut lieu le 17 décembre. L'on ne connaît pas la réaction du public yverdonnois. Il faut croire cepen-

---

[1] François-Louis Jayet, 1786-1874, harpiste, faisait partie de la SHM depuis 1810.

[2] Charles-Frédéric Braillard, né à Yverdon en 1801, était médecin vétérinaire.

[3] Marc-Charles Constançon, 1781-1863, fils du pasteur Louis Constançon, fut négociant et banquier à Yverdon.

[4] Mme Roguin, 1779-1845, était la veuve de l'ancien syndic Daniel-Marc-Augustin Roguin, 1768-1827, et la mère du futur juge fédéral Jules-Louis-Emmanuel Roguin, 1823-1908.

[5] Son mari était le docteur médecin Henri-Georges-Louis Olloz, qui pratiqua à Yverdon en tout cas entre 1810 et 1843.

[6] Mme Niederer, 1779-1857, dirigea avec son mari, de 1817 à 1837, l'institut de jeunes filles créé par Pestalozzi *(DHBS)*.

[7] Archives communales d'Yverdon (abrégé : AC Yverdon), Ab 14, 27.11.1829, p. 18.

dant qu'elle fut encourageante puisque, pendant plusieurs années, la *Feuille d'Avis d'Yverdon* continua d'annoncer régulièrement les concerts.

Jusqu'en 1832, la marche de la société fut normale. Mais en 1833 commença l'ère des déficits. Il fallut réduire le nombre des concerts. Deux ans plus tard, le règlement fut modifié de manière à favoriser l'adhésion de nouveaux membres [1]. Un appel pressant du président, qui était alors le major Cordey [2], laisse entrevoir cependant que tout n'allait pas pour le mieux au sein de la Société de musique [3]. Effectivement, en 1839, elle cessa toute activité. Deux de ses membres, François Grandjean père [4] et Roger de Guimps se chargèrent de récupérer les effets qui lui appartenaient, tels que « meubles, instruments de musique, musique gravée ou manuscrite » [5]. Enfin, elle s'efforça de liquider son piano [6].

Demeurée en léthargie pendant vingt ans, la Société de musique retrouva quelque vitalité en 1859 [7] sous la direction d'Henri Lecoultre [8]. L'un des programmes [9] de cette époque montrera mieux qu'un long commentaire quelles étaient ses préoccupations artistiques :

1. Ouverture de la Fille du Régiment	Donizetti
2. Chœur N° 5 de l'Hymne à la nuit	Neukomm
3. Loreley, piano	Tedesco [10]
4. Solo de baryton	Verdi
5. Ouverture du Barbier de Séville	Rossini
6. La Chasse, chœur	Mendelssohn
7. Fantaisie sur les Huguenots, piano	Thalberg
8. Duo de Lucie de Lammermoor	Donizetti
9. Finale de La Vestale, chœur	Spontini

Pour sa part, l'orchestre de la Société de musique ne sortait guère d'un répertoire qui se limitait aux ouvertures d'opéra : celles de

---

[1] *Feuille d'Avis d'Yverdon* (abrégé : *FAY*), 12.9.1835, 6.2.1836.
[2] Henri-Louis Cordey, 1781-1839, était major fédéral. Il faisait partie de la SHM depuis 1823.
[3] *FAY*, 15.10.1836.
[4] François-Rodolphe Grandjean, 1773-1854, bourgeois d'Yverdon depuis 1823.
[5] *FAY*, 6.7.1839.
[6] *FAY*, 5.3.1842.
[7] *FAY*, 19.11.1859.
[8] Henri-Auguste Lecoultre, 1823-1884, fut maître de chant au Collège d'Yverdon.
[9] *FAY*, 23.11.1861.
[10] Ignaz-Amadeus Tedesco, 1817-1882, pianiste et compositeur tchèque.

Capuletti ed i Montecchi, du *Mariage secret,* de *La Dame blanche,* de *Jean de Paris,* de *Tancrède,* de *L'Italienne à Alger.* Une seule fois, c'était en 1862, il aborda l'étude d'une symphonie. Il s'agissait d'une œuvre de Joseph Haydn [1].

Hélas, l'élan donné par Henri Lecoultre ne dura pas longtemps, ainsi qu'en font foi ces lignes désabusées parues dans la presse locale quelque temps plus tard : « Autrefois, Yverdon avait son orchestre sorti des entrailles de sa population. Artisans et hommes d'étude tenaient à honneur d'en faire partie... Ils nous donnaient de jolies soirées... La génération actuelle accorde peu, elle se borne à recevoir. Triste chose ! » [2]

Cependant un violoniste renommé, Pierre Pazetti [3], qui était venu s'établir à Yverdon en 1871, tenta de ranimer la société défaillante. Il y parvint et, pendant plus de dix ans, réussit à en faire un ensemble de bonne qualité, qui compta jusqu'à 25 musiciens [4]. L'examen des programmes révèle qu'il songea surtout à développer l'orchestre [5] et qu'il veilla, par le choix des œuvres, à donner aux concerts la meilleure tenue possible.

Comme Pazetti avait affaire à des amateurs, il puisa très largement, lui aussi, dans le répertoire des ouvertures d'opéra. Il en fit travailler en moyenne deux par année, tirées d'ouvrages signés Adam, Auber, Beethoven, Bellini, Boieldieu, Donizetti, Gluck, Hérold, Méhul, Mozart, Rossini, Schubert, Weber. Mais chaque fois que c'était possible, il visait plus haut. Il ne craignit pas d'aborder l'étude de quelques symphonies, dont la *Surprise* et la *Militaire.* Il réussit même à faire travailler une partie de la 1re de Beethoven [6].

Mais une fois de plus, l'orchestre allait retomber dans un profond sommeil. Au début de 1883 déjà, le président déplorait les difficultés qui se présentaient : « musiciens peu nombreux ; désaffection des membres honoraires [7] ; d'une manière générale, manque d'intérêt du

---

[1] *FAY,* 10.5.1862.

[2] *FAY,* 21.12.1867.

[3] Pierre-Antoine Pazetti, 1832-1902, de Pieve del Cairo (près Turin), vécut à Yverdon de 1871 à 1886, à Lausanne de 1886 à 1899 et à Grandson de 1899 à sa mort. Lauréat du Conservatoire de Paris, il fut premier violon au Théâtre italien avant de s'établir en Suisse. A Yverdon, il dirigea la Société de musique et la Récréation. Il enseigna à l'Institut de musique de Lausanne entre 1884 et 1890. Il se produisit maintes fois comme soliste. Son fils, Jean-Albert, né en 1864, fut professeur de musique à Lausanne.

[4] *FAY,* 8.12.1877, 11.12.1880.

[5] Le chœur mixte disparut en 1881, faute de membres (*FAY,* 12.11.1881).

[6] *FAY,* 1.3.1873, 5.12.1874, 3.4.1875, 8.12.1877, 22.3.1879, 15.3.1882.

[7] C'est ainsi qu'on désignait les membres passifs.

public ». [1] Cette situation ne s'étant pas améliorée, la Société de musique se résigna, le 6 août 1884, à suspendre complètement ses travaux pour une période indéterminée, cela en raison de « l'appui du public chaque année plus faible » et du « peu de goût qu'Yverdon témoigne pour les concerts de bonne musique » [2].

Il devait y avoir, avant la fin du siècle, deux ultimes tentatives de renflouer l'orchestre. A la suite d'un appel lancé en automne 1892 par le Dr Garin [3], ancien président, 28 musiciens se présentèrent et décidèrent de travailler sous la direction d'un jeune chef qui venait d'arriver à Yverdon, le violoniste Jean-Théodore Reichelt [4]. Effectivement, le nouvel ensemble se produisit deux ou trois fois. Après quoi il n'en fut plus question jusqu'au moment où le violoniste Oscar Thümer [5], de Lausanne, reprit la baguette. Ce dernier fit ce qu'il put pour rendre la vie à la société moribonde mais, passé le cap de 1900, l'orchestre avait définitivement cessé d'exister, cependant que le chœur mixte ressuscitait et s'apprêtait à passer quelques glorieuses années sous la direction des frères Henri et Louis Burdet [6] puis, surtout, du compositeur Benner [7], pendant plus d'un quart de siècle.

Ce furent deux pasteurs qui initièrent les gens de La Vallée aux plaisirs de l'orchestre. Tous deux étaient violonistes et tous deux firent partie de la Société helvétique. Les musiciens formés par eux sur les bords du lac de Joux devinrent les fondateurs de l'orchestre qui s'organisa au Brassus en 1846 sous le nom « Société de musique d'harmonie ». Il importe donc de connaître les circonstances qui permirent à ces amateurs de progresser et qui les incitèrent à se grouper en société [8].

---

[1] *FAY,* 7.2.1883.

[2] *FAY,* 9.8.1884.

[3] Auguste Garin, 1840-1910, médecin, député et philanthrope *(DHBS)*.

[4] Saxon d'origine, né en 1872, il s'établit à Yverdon en 1892 et acquit la bourgeoisie de cette ville en 1895.

[5] Charles-Oscar Thümer, né en 1854, de Chemnitz, vécut à Montreux de 1882 à 1884, à La Tour-de-Peilz pendant une année, puis à Lausanne dès 1885. Il dirigea l'Orchestre de Beau-Rivage, l'Orchestre d'Yverdon et celui de Cossonay. En 1906, il partit pour Bâle.

[6] Henri Burdet, 1859-1900, et son frère Louis, 1869-1939, furent tous deux des protagonistes du chant choral populaire.

[7] Paul Benner, 1877-1953, organiste, compositeur et chef d'orchestre, fit sa carrière à Neuchâtel. (*Dict. des musiciens suisses,* 1964.)

[8] Les renseignements qui suivent sont extraits d'un recueil intitulé « Protocole et livre de caisse de la Société de musique d'harmonie du Brassus ». Ce document est conservé dans les archives de l'Union instrumentale de cette localité.

Les premiers essais remontent aux années 1803 et 1804. A cette époque, un étudiant en théologie nommé Pierre Meylan [1], qui avait appris le violon à Lausanne, revenait chaque été passer ses vacances chez son père au Brassus. Il apportait avec lui quelques duos et surtout des valses arrangées pour deux violons, deux clarinettes et basse. Quelques personnes, qui avaient déjà pratiqué tant soit peu ces instruments, formèrent avec lui un petit orchestre capable de jouer convenablement ce genre de musique.

Sur ces entrefaites, le pasteur Joseph-François Pilicier [2] fut nommé à la tête de la paroisse du Lieu. Il avait de qui tenir : son père, autrefois « régent » au Collège d'Yverdon, avait maintes fois rempli l'office d'organiste en l'absence des titulaires. Lui-même jouait de plusieurs instruments, du violon en particulier. Son goût pour les arts, son bon cœur et son dévouement l'engagèrent à inviter chez lui, le dimanche après-midi, quelques-uns des instrumentistes du Brassus pour faire de la musique d'ensemble.

Dans les débuts, le petit orchestre jouait des quatuors de Pleyel [3] et de Gyrowetz [4]. La partie de second violon était jouée par une clarinette et la basse par un basson. Ces réunions étaient une excellente école pour apprendre à lire, à exécuter et à apprécier la bonne musique. Au bout de quelque temps de travail en commun, ces amateurs se mirent à l'étude des quatuors de Mozart et de Haydn. Il leur arrivait parfois de jouer des quintettes lorsque des amis du pasteur venaient lui rendre visite.

En 1814, Joseph-François Pilicier quitta la paroisse du Lieu. Il fut remplacé par le pasteur Jeannot Jaques [5], musicien distingué et infatigable. Avec lui, les réunions continuèrent. Le nombre des exécutants augmenta peu à peu. Au quatuor s'adjoignirent deux clarinettes, deux cors et une flûte. On se mit à jouer des ouvertures et des symphonies. En 1818, la petite société se hasarda à donner un concert public dans la salle du tribunal du Sentier. On y exécuta une symphonie, un quatuor, des fragments de concertos pour flûte, pour

---

[1] Pierre Meylan, né en 1783, fut pasteur à Colombier, à Longirod, à Perroy et à Rolle.

[2] J.-F. Pilicier, 1771-1850, fut pasteur au Lieu de 1806 à 1814.

[3] Ignace-Joseph Pleyel, 1757-1831, composa surtout de la musique de chambre. Il fonda une célèbre fabrique de pianos.

[4] Adalbert Gyrowetz, 1763-1850, compositeur austro-tchèque.

[5] Jean-Victor-Daniel Jaques, 1782-1853, fut le grand-père de Jaques-Dalcroze (*Rev. music. de Suisse romande,* 1966, p. 3-7).

basson et pour violon, ainsi que quelques morceaux de chant avec accompagnement.

Sous l'égide du pasteur Jaques, l'orchestre présenta un second concert en 1825, au Brassus et au Sentier, dans les salles d'école nouvellement construites pour « l'enseignement mutuel ». Au programme se suivaient l'ouverture de *Jean de Paris* ; une symphonie de Haydn ; des soli de violon, de flûte, de clarinette et de basson ; enfin plusieurs morceaux de chant, dont un chœur de *La Création.*

Jeannot Jaques ayant quitté Le Lieu en 1826, les musiciens formés par lui continuèrent de travailler ensemble, pour leur propre plaisir, mais ne paraissent pas avoir donné d'autres concerts publics. En revanche, ils se manifestèrent à nouveau en 1837 lors de la dédicace du temple construit au Brassus. A cette occasion, 60 choristes accompagnés par un orchestre de 16 musiciens interprétèrent l'*Athalie* de Moreau. « L'exécution fut passablement bonne et contribua pour beaucoup à la solennité de cette cérémonie », écrivit le juge de paix David-Nicolas Lecoultre [1] dans une notice sur la musique au Chenit [2].

En 1842, quelques dilettantes de la Vallée assistèrent au Concert helvétique de Lausanne [3] en qualité d'exécutants. La musique du *Lobgesang,* de Mendelssohn, les frappa à tel point qu'à leur retour ils conçurent le projet de reprendre cette œuvre au Brassus. Les forces vocales et instrumentales ne manquaient pas dans le village : la société de chant sacré fondée pour l'inauguration de l'église s'était affermie ; d'un autre côté, le modeste orchestre constitué par les pasteurs Pilicier et Jaques existait toujours. Il suffisait donc de renforcer l'un et l'autre et de se mettre au travail.

L'étude commença en octobre. Le chœur et les solistes, tous du Brassus, se placèrent sous la direction du juge de paix David Lecoultre ; de ses deux fils Alphonse [4] et Jules [5] ; de son neveu Ami [6] ; enfin de deux autres musiciens, Georges Meylan et Ulysse Piguet.

Pour sa part, l'orchestre, dirigé par Ami Meylan [7], prépara non

---

[1] David-Nicolas Lecoultre, 1783-1851, se fit connaître comme flûtiste et comme chef de la Musique militaire du Brassus. Il était membre de la SHM depuis 1823.

[2] Voir p. 79, n. 8.

[3] *RHV,* 1967, p. 41-72.

[4] Alphonse Lecoultre, 1806-1866, flûtiste et clarinettiste, dirigea la Chorale du Brassus de 1849 à 1853.

[5] Jules Lecoultre, 1819-1886, flûtiste, dirigea la Musique militaire, la Chorale et l'Harmonie du Brassus.

[6] Ami Lecoultre, né en 1814, fils de Jacques-Louis.

[7] Ami Meylan, musicien, non identifié.

seulement l'œuvre de Mendelssohn, mais encore la *1re Symphonie,* de Beethoven, ainsi que l'accompagnement des chœurs d'*Athalie,* remis en chantier pour l'occasion. Il fut stimulé dans cette entreprise par l'offre de plusieurs musiciens du dehors qui avaient promis leur concours. C'étaient les frères Louis et François Hoffmann, de Lausanne [1] ; Henri, fils de ce dernier [2] ; Charles Schrivanek, violoncelliste [3] ; le pasteur Pilicier et son fils [4] ; le pasteur Jaques, alors à Montagny, et son fils Emile [5] ; enfin le pasteur Combe, d'Ependes [6]. Fait notable, tous ces musiciens étaient membres de la Société helvétique. D'un autre côté, l'orchestre bénéficia de l'aide apportée par François Meylan, un ressortissant du Chenit habitant Genève, lequel fit don de presque tout le matériel musical à titre d'encouragement.

Le concert eut lieu le dimanche 9 juillet 1843. Malgré une pluie battante, un grand nombre de personnes de la plaine se rendirent au Brassus pour assister à cette fête dont l'annonce avait eu un certain retentissement puisqu'on l'avait présentée comme une reprise, en petit, du Concert helvétique de Lausanne. « A 2 heures 20, tous les exécutants se rendirent processionnellement au temple. Les dames étaient en robe et écharpe blanches. A 2 heures et demie, le concert commença. L'exécution de tous les morceaux fut réussie au-delà de ce qu'on pouvait raisonnablement espérer : beaucoup d'ensemble ; passablement d'expression dans les soli, de force, d'entrain et d'ensemble dans les chœurs et les tutti. Les auditeurs témoignèrent leur entière satisfaction. » [7]

Il fut vendu 483 billets et le bénéfice net se monta à 410 francs. Les organisateurs remirent cette somme à la Municipalité du Chenit, la priant d'en appliquer les intérêts à « favoriser et encourager l'étude de la musique dans les écoles de la commune ».

Ce doit être en 1846 que l'orchestre prit le nom d'Harmonie. C'est du moins de cette année-là que datent les premiers procès-verbaux. Et comme ceux-ci s'arrêtent en 1880, il faut croire que la société ne dura pas plus longtemps. Quelle fut son activité durant cette période ? Il

---

[1] Jacob-Samuel-Louis, 1796-1867, trompette ; Jean-Georges-François, 1783-1857, flûtiste et clarinettiste.

[2] Henri-Dominique-François, 1812-1855, contrebassiste.

[3] Charles Schrivanek vécut à Lausanne de 1832 à sa mort en 1866 (voir p. 84, n. 5).

[4] Joseph-François Pilicier était alors pasteur à Yverdon.

[5] Emile Jaques, 1824-1880, était pianiste et violoniste.

[6] Jean-Samuel-Henri Combe, né en 1798, fut pasteur à Pailly, à Vaulion, à Ependes et à Vufflens-le-Château.

[7] Voir p. 79, n. 8.

est difficile de le dire car le secrétaire simplifiait son travail à l'extrême. Il nous livre cependant un certain nombre de renseignements.

Ainsi, en 1847, la société décida d'acheter *Le Départ des marins,* fantaisie pour grand orchestre, de Fessy [1]. Le 4 août 1850, elle donna un concert avec le concours de quatre artistes lausannois : Hoffmann, Schrivanek, Mouton [2] et Lehmeyer [3]. En voici le programme :

1.	Ouverture de la Muette de Portici, à grand orchestre	Auber
2.	Trio pour piano, violon et violoncelle MM. Lehmeyer, Mouton et Schrivanek	***
3.	Duo de Lucie, avec piano. MM. Louis & Jules Lecoultre	Donizetti
4.	Fantaisie pour piano. M. Lehmeyer	
5.	Concerto de flûte. M. Alphonse Lecoultre	***
6.	Chœur d'hommes	***
7.	Ouverture à grand orchestre	Hummel
8.	Caprice sur la Somnambule, pour violoncelle et piano. M. Schrivanek	Bellini
9.	Trio. MM. Mouton, Lehmeyer et Schrivanek	***
10.	Air varié, pour violon et piano. M. Mouton	Bériot
11.	Chœur d'hommes	***

Les artistes lausannois ne furent pas peu surpris de découvrir au Brassus un orchestre complet, « tel qu'une ou deux villes du canton ont à peine le privilège de pouvoir s'offrir ». A leur retour, ils déclarèrent que le concert avait été « singulièrement relevé » par cet ensemble intéressant, de même que par « la flûte remarquable » d'Alphonse Lecoultre. En conclusion, ils rappelèrent que le développement musical extraordinaire atteint par le village du Brassus était dû au zèle et au dévouement manifestés depuis un demi-siècle par la famille du juge Lecoultre [4].

En parcourant les procès-verbaux, nous apprenons encore quelques menus détails. En 1860, l'Harmonie demande au luthier Pupunat [5] à Lausanne un devis pour la réparation de la contrebasse. Plus tard, elle achète la *Marche du Prophète,* de Meyerbeer, l'ouverture de *Stradella,* de Flotow, et celle de *Norma,* de Bellini. En 1866, Jules

---

[1] Charles-Alexandre Fessy, musicien français né en 1804.
[2] Jean-Frédéric Mouton, 1825-1889, fit une carrière de violoniste à Lausanne.
[3] Sigismond Lehmeyer, pianiste, vécut à Lausanne de 1849 à 1853.
[4] *G. de L.*, 10.8.1850.
[5] François-Marie Pupunat, 1802-1868, s'était établi à Lausanne en 1827.

Lecoultre est nommé directeur. Le 25 juillet 1870, la société collabore à un concert donné par G.-A. Koëlla, alors en séjour au Brassus. On apprend aussi qu'elle a mis à l'étude l'ouverture d'*Egmont,* de Beethoven ; celles du *Cheval de Bronze,* d'Auber, et de *L'Italienne à Alger,* de Rossini. Enfin, un dernier procès-verbal porte la date du 22 février 1880...

Les orchestres du chef-lieu depuis 1832

Le « chevalier » Lagoanère ayant quitté la ville, ce furent deux musiciens vivant à Lausanne, François Hoffmann et Charles Schrivanek, qui prirent en main les destinées de l'orchestre. Après avoir reçu « l'approbation et protection » de la Société de musique, ils organisèrent, pendant dix ans, à leurs risques et périls, des concerts de souscription semblables à ceux qu'elle avait donnés jusqu'en 1832 [1]. Si leur initiative ne fut pas constamment couronnée de succès, ils n'en accomplirent pas moins un travail qui force l'admiration. Les programmes qu'ils élaborèrent ainsi que la notoriété des virtuoses engagés par eux en sont une démonstration éloquente.

François Hoffmann avait vu le jour en 1783. Il était fils et petit-fils de musiciens [2]. Nous l'avons déjà rencontré dans l'orchestre dirigé par Le Comte pour la fête du 14 avril [3]. Après s'être rendu en Italie pour se perfectionner dans son art, il s'engagea comme musicien dans la Grande Armée et participa aux campagnes de 1810 à 1812. De retour au pays, il dirigea la Musique militaire de Lausanne [4]. Son talent de flûtiste et de clarinettiste était fort apprécié et le temps qu'il passa à la tête de l'orchestre lausannois lui valut une grande popularité.

Quant à Charles Schrivanek, il venait de s'établir dans notre ville [5]. Il arrivait de Paris, où il avait occupé le poste de premier violoncelle

---

[1] *FAL,* 27.11.1832.

[2] Burdet, *La musique dans le pays de Vaud...,* p. 477 et 593.

[3] Voir p. 55.

[4] *RHV,* 1940, p. 208.

[5] Originaire d'Amsterdam, Charles-Guillaume Schrivanek était né à Francfort-sur-le-Main en 1799. Il se fixa à Lausanne pendant l'été 1832. En 1837, il acheta la bourgeoisie de Jouxtens-Mézery. Quatre ans plus tard, il épousa la fille de François Hoffmann, Jeanne-Françoise-Catherine, dite Fanny, qui était harpiste et organiste. Il en eut trois filles dont l'une, Elise, fut professeur de piano, et une autre, Léa, pianiste. D'un premier mariage était issue Célestine-Augustine-Constance, qui fit une carrière au théâtre du Palais-Royal à Paris. Schrivanek enseigna le chant à l'Ecole supérieure des jeunes filles, au Collège cantonal et à l'Ecole moyenne ; puis le violoncelle à l'Institut de musique, de 1861 à 1866. Il mourut à Lausanne le 3.12.1866.

à l'Opéra-Comique. Désormais, il allait devenir l'un des principaux acteurs de la vie musicale lausannoise, déployant une activité incessante, toujours prêt à collaborer avec d'autres artistes, aussi bien comme chanteur et comme pianiste qu'en qualité de violoncelliste. On l'appelait communément « notre Schrivanek ». C'est assez dire en quelle estime on le tenait. D'ailleurs sa réputation avait été reconnue par la Société helvétique de musique, qui lui décerna, en 1834, le titre de membre d'honneur.

Les concerts dirigés par Hoffmann pendant la saison 1832-1833 débutèrent le 28 décembre [1]. Il y en eut six. Le seul programme qu'on ait retrouvé est celui du 18 avril. On peut présumer que les autres étaient composés selon un schéma semblable, d'autant que ceux des années suivantes offrent plus d'une analogie avec celui-là. Ainsi qu'on pourra le remarquer dans la reproduction suivante, le rôle de l'orchestre consistait avant tout à introduire chacune des parties du concert, le reste comprenant des morceaux destinés à des solistes. Quant aux noms des compositeurs, nous avons ajouté entre parenthèses ceux qui peuvent être indiqués à coup sûr, tout en regrettant que les autres ne soient pas mentionnés.

CONCERT
du jeudi 18 avril 1833 [2]
Direction : F. Hoffmann

Programme

1. Ouverture de La Vestale	(Spontini)
2. Air de La Dame blanche, « Viens, gentille dame », chanté par M. Dommange [3]	(Boieldieu)
3. Fantaisie sur Le Clair de la lune, pour piano et clarinette, exécutée par Mlle Sabon, âgée de 6 ans [4], et M. Sabon [5]	?

[1] *Nliste,* 18 et 26.12.1832.
[2] *Ibid.*, 9 et 16.4.1833.
[3] Le ténor Dommange venait de Paris (*Nliste,* 5.2.1833).
[4] Cécile Sabon était la fille du clarinettiste genevois Louis Sabon.
[5] Jean-Louis Sabon, 1791-1862, était né à Genève. Sa mère, née Françoise-Elisabeth Kiesgens, d'origine bohémienne, jouait agréablement de la harpe et du violon. Elle habita Lausanne en décembre 1801. Sabon s'engagea tout jeune comme musicien dans l'armée française. Son instrument favori était la clarinette. Après avoir pris part aux campagnes napoléoniennes, il rentra à Genève et fonda un corps de musique militaire. De 1835 à 1841, il enseigna son instrument au Conservatoire. Il donna avec succès de nombreux concerts à Lausanne entre 1829 et 1853. Il mourut à Nyon le 9.3.1862. (Frank Choisy, *La musique à Genève au XIXe siècle,* Genève 1914, p. 13. — *Conteur vaudois,* 6, 13 et 20.5.1933 ; 22.7.1933.)

4.	Duo italien, chanté par M. Dommange et Mme ***	?
5.	Sextuor pour piano, violon, flûte, violoncelle et deux cors	Moscheles
6.	Ouverture de Guillaume Tell	Rossini
7.	Duo du Philtre, chanté par MM. Dommange et Schrivanek	(Auber)
8.	Mélanges sur des romances de Romagnesi, variées pour le violoncelle et exécutées par M. Schrivanek	?
9.	Trio de La Gazza ladra, chanté par un amateur, Mme *** et M. Schrivanek	(Rossini)
10.	Concerto de clarinette, à grand orchestre, exécuté par M. Sabon	?
11.	Romance La Sainte Cécile, avec violoncelle obligé, chantée par M. Dommange	?

Dans l'ensemble des programmes retrouvés pour la période 1832-1842, on ne découvre que deux symphonies : l'une, sans nom d'auteur [1] ; la seconde, de Beethoven [2]. En revanche, à chaque concert, l'orchestre jouait une ou deux ouvertures d'opéra. Citons entre autres celles d'*Obéron,* de *Freischütz,* d'*Egmont* et des *Noces de Figaro* [3]. Ajoutons que l'orchestre ne se risqua guère à accompagner des solistes, car les amateurs dont il se composait n'avaient pas l'expérience requise pour cela.

Les solistes étaient fréquemment des artistes de Lausanne même : Pierre Pezzotti, le chanteur italien qu'on avait déjà entendu au temps de Beutler [4] ; Glady, le co-auteur de la fête des Vignerons de 1833 [5] ; Schrivanek, le collaborateur attitré de François Hoffmann ; enfin les enfants de ce dernier : Fanny, la harpiste [6], et Jules qui, à 16 ans, faisait ses débuts dans une soirée de musique dirigée par son père [7].

Parmi les virtuoses étrangers aux concerts desquels l'orchestre participa, notons deux anciennes connaissances, le harpiste Franz Stockhausen et sa femme, cantatrice [8] ; puis le célèbre flûtiste Louis

---

[1] Concert du 5.11.1835 (*G. de L.*, 3.11.1835).
[2] Concert du 12.12.1839 (*FAL,* 10.12.1839).
[3] *Nliste,* 3.6.1834, 17.2.1835, 3.3.1835. — *Courrier suisse* (abrégé : *C. s.*), 5.2.1841.
[4] Voir p. 63.
[5] Samuel Glady, 1806-1882 (*RHV,* 1967, p. 40).
[6] Fanny Hoffmann, 1814-1893 (voir p. 84, n. 5).
[7] *G. de L.*, 29.1.1833. Jules-Louis Hoffmann, 1816-1898, fut violoniste, organiste et chef d'orchestre. Il termina sa carrière en qualité de professeur au Conservatoire de Toulouse. (*Nliste,* 15.3.1898.)
[8] *Nliste,* 18 et 26.12.1832. (Voir p. 61.)

Drouet [1], le corniste Edouard Lewy [2], ou encore le violoniste Edele, qui devait revenir à Lausanne à plusieurs reprises avec la troupe d'opéra de Berne dont il était le directeur [3].

Nous avons déjà laissé entendre que les concerts organisés par François Hoffmann et Charles Schrivanek ne remportèrent pas toujours le succès désiré. Tout d'abord, on les supprima au cours de l'hiver 1833-1834, à cause d'une saison d'opéra [4]. Ils reprirent l'année suivante [5] et reçurent un accueil si favorable que, « selon le désir général », il fallut en ajouter deux aux trois qui avaient été présentés [6]. Tout alla bien pendant deux ans. Le public souscrivit chaque fois aux six concerts prévus [7]. Hélas, peu après, on fut non seulement obligé d'en réduire le nombre [8], mais encore il fallut les abandonner jusqu'en 1840, date à laquelle Hoffmann parvint à en proposer de nouveau trois [9]. Au cours de ces longues périodes d'inaction, il arrivait à l'orchestre de se réunir occasionnellement [10], mais il lui manquait la stabilité indispensable pour aller de l'avant. C'est sur ces entrefaites qu'eut lieu le Concert helvétique de 1842 et c'est à cette circonstance extraordinaire que Lausanne dut la reconstitution de son orchestre.

A partir du moment où la Société helvétique de musique eut décidé de se réunir à Lausanne en août 1842 [11], François Hoffmann s'efforça de regrouper l'orchestre et de le renforcer. Car il s'agissait de préparer le mieux possible les œuvres choisies, c'est-à-dire, pour le grand concert, la *Symphonie N° 5* de Beethoven, le *Stabat mater* de Rossini, le *Lobgesang* de Mendelssohn ; et, pour le concert des solistes,

---

[1] *Nliste,* 5.8.1834. Louis-François-Philippe Drouet, 1792-1873, flûtiste virtuose composa de nombreux morceaux pour son instrument. Il mourut à Berne.

[2] *G. de L.*, 3.11.1835. Edouard-Constantin Lewy, 1796-1846, était premier cor solo à la Cour de Vienne (Autriche). Son fils Karl, qui fut pianiste et compositeur, serait né à Lausanne en 1823.

[3] *Nliste,* 24.1.1837. Julius Edele, 1811-1863, était un élève de Molique. Il dirigea l'opéra de Berne sur la scène de Lausanne en 1839, 1840 et 1841.

[4] Selon le *Nouvelliste,* une troupe française, dont le directeur se nommait Caseneuve, donna une série de 48 représentations d'opéra entre le 20 novembre 1833 et le 18 avril 1834.

[5] En les annonçant, la *Gazette* du 19.12.1834 adressait des remerciements aux organisateurs et ajoutait, en faisant allusion aux nombreux artistes étrangers qui se produisaient à Lausanne : « Il était temps que nos concerts prissent une couleur quelque peu nationale. »

[6] *Nliste,* 16.12.1834, 10.2.1835.

[7] *Nliste,* 24.11.1835, 13.12.1836, 14.3.1837. *FAL,* 1.3.1836.

[8] *Nliste,* 26.12.1837, 13.2.1838.

[9] *C. s.*, 11.12.1840, 19.2.1841.

[10] *Nliste,* 26.11.1839.

[11] Sur le Concert helvétique de 1842, voir la *RHV,* 1967, p. 41-72.

une *Ouverture* de Grast, la *Symphonie concertante, opus* 55 de Maurer, ainsi qu'un pot-pourri sur l'opéra *Jessonda* de Spohr. Hoffmann dirigea les quatre premières répétitions, après quoi il passa la main au violoniste Ernest Mascheck [1] à qui on avait confié la responsabilité générale du concert. Cet artiste assuma la direction de treize répétitions pour l'orchestre et de quatorze pour l'ensemble, ce qui porte à trente-et-une le nombre total des séances auxquelles s'astreignirent les instrumentistes de Lausanne [2]. D'ailleurs les bons résultats obtenus récompensèrent largement un effort aussi considérable.

Le Concert helvétique eut pour conséquence principale la fondation à Lausanne d'une Société cantonale de musique destinée à « réunir d'une manière régulière et permanente les amateurs et les artistes ». Il s'agissait en fait d'une reconstitution de la société fondée en 1812. Dans une première séance, tenue le 11 août, les soixante-quatre membres qui avaient répondu à l'appel nommèrent un comité comprenant le professeur Edouard Chavannes, le syndic Edouard Dapples, l'avocat Jules Koch [3], le pasteur Georges Meylan [4], les dilettantes Edouard Thurneysen, de Morges, et Louis Hollard, de Lausanne. Tous étaient membres de la Société helvétique de musique. L'historien Auguste Verdeil [5] fut désigné comme président et Ernest Mascheck comme chef d'orchestre. L'assemblée adopta le règlement suivant :

1. La Société de musique de Lausanne est reconstituée pour le terme de trois ans, à dater du 1er août 1842.
2. La Société donne chaque année un grand concert spirituel. Dans les mois d'hiver, elle donne six concerts ordinaires.
3. Pendant les mois d'hiver, la Société a au moins chaque semaine une étude musicale, soit répétition. Dans les mois d'été, elle a chaque semaine une répétition.
4. M. Mascheck est nommé chef d'orchestre de la Société. Il dirige l'orchestre des concerts. Il conduit et dirige toutes les études musicales, soit répétitions. Il est engagé pour trois ans.
5. La Société s'engage à payer pendant trois ans à M. Mascheck, son chef d'orchestre, le traitement annuel qui sera fixé par le comité. Le chef d'orchestre recevra, de plus, le sixième du produit net des six concerts d'hiver.

---

[1] *RHV,* 1967, p. 46.
[2] Sur Ernest Mascheck, 1812-1879, voir la *RHV,* 1967, p. 45-46.
[3] Jules Koch, 1811-1879 *(DHBS).*
[4] Georges-Moïse-Marc-Louis Meylan, 1804-1862.
[5] Auguste Verdeil, 1795-1856, médecin et historien *(DHBS).*

6. La Société s'engage à provoquer l'institution de classes de musique vocale et instrumentale, dans lesquelles les artistes désignés par le comité donneront les leçons sous la surveillance du comité.
7. La Société est composée *a*) de membres actifs ; *b*) de membres honoraires.
8. Sont membres actifs ceux qui s'engagent à remplir une partie active à l'orchestre vocal ou instrumental.
9. Les membres honoraires sont les personnes qui ne peuvent s'engager à remplir une partie active à l'orchestre.
10. Les membres actifs ont le droit d'assister à tous les concerts et à toutes les études, soit répétitions.
11. Les membres honoraires ont le droit d'assister à tous les concerts seulement.
12. Les membres actifs et les membres honoraires paient une contribution annuelle de 8 francs et une finance d'entrée de 2 francs.
13. Un comité de sept membres est chargé *a*) de l'administration et de la direction de la Société et des classes de musique vocale et instrumentale ; *b*) de la rédaction d'un règlement pour la Société, pour les classes de musique, pour le chef d'orchestre, pour les concerts et pour les études musicales soit répétitions pour les concerts donnés par des artistes de passage [1].

Mettant à profit le temps qui devait s'écouler entre le mois d'août et le début de l'hiver, Mascheck se rendit à Prague pour revoir ses parents. Il avait emporté avec lui le violon de Pupunat [2] dont on lui avait fait cadeau au Concert helvétique. Le célèbre Pixis [3], son ancien maître, admira les progrès de son élève et loua fort l'« excellente facture » de l'instrument construit par le luthier lausannois. Peu de jours après, Pixis mourut subitement. L'évêque de Prague offrit alors à Mascheck la place de maître de chapelle devenue vacante. Mais celui-ci ne put que décliner l'honneur qu'on lui faisait, lié qu'il était par le contrat de trois ans qu'il venait de signer à Lausanne [4].

Conformément à ses statuts, la Société de musique fixa six concerts de souscription et un concert spirituel échelonnés dans la saison 1842-1843 [5]. Il fut convenu que pendant les semaines où il n'y aurait pas de concert, l'« orchestre instrumental » répéterait le lundi et le jeudi, et

---

[1] *FAL*, 9.8.1842.
[2] Voir *RHV*, 1967, p. 47.
[3] Friedrich-Wilhelm Pixis, 1786-20.10.1842, élève de Viotti, appartint à la chapelle de Mannheim et fut professeur au Conservatoire de Prague.
[4] *C. s.*, 2.12.1842.
[5] Les concerts de souscription eurent lieu les 16.12.1842, 12 et 26.1.1843, 9.2.1843, 9 et 23.3.1843. Quant au concert spirituel, il fut fixé au 23.5.1843 en Saint-François.

l'« orchestre vocal » le mercredi. En revanche, une répétition générale des instrumentistes et des chanteurs devait avoir lieu le mercredi précédant chaque concert.

Les programmes ont disparu, sauf celui du concert spirituel. Il est donc impossible d'en connaître le contenu. Cependant, nous possédons plusieurs programmes de concerts hors abonnement auxquels la Société de musique prêta son concours : celui du 20 février 1843, au bénéfice du chef d'orchestre ; ceux des concerts présentés le 16 mars par Schrivanek et le 27 avril par Conrad Zwick [1] ; plus celui du 5 avril, en faveur des pauvres.

Ces données, toutes fragmentaires qu'elles sont, laissent apparaître que, sous la direction de Mascheck, les œuvres préférées étaient restées les mêmes. On continuait à jouer des ouvertures d'opéra et à chanter des airs tirés du répertoire lyrique à la mode. Cependant, grâce au talent personnel de quelques-uns des musiciens, de Mascheck et de Schrivanek en particulier, certaines œuvres plus relevées apparaissent à l'affiche. Citons entre autres le *Carnaval de Venise* et une *Fantaisie* [2], morceaux écrits pour le violon par le fameux virtuose H.-W. Ernst [3] ; ou bien une *Fantaisie-Caprice* [4], de Vieuxtemps [5] ; ou encore un *Duo* [6] pour piano et violoncelle, de Bériot [7] ; enfin, de Beethoven, un *Trio* [8] et le *Septuor* [9].

Le concert spirituel du 23 mai frappe par son caractère hétéroclite [10]. D'une part, la Société de musique exécuta deux œuvres de Mozart, soit une symphonie — on ne sait laquelle — et la moitié du *Requiem ;* d'autre part, elle présenta l'ouverture de l'opéra *Sémiramis,* de Catel [11], ainsi que des extraits de l'*Hymne à la nuit,* de Neukomm [12]. Comment a-t-on pu mêler dans un même concert et dans une église des genres

---

[1] Conrad Zwick, 1820-1846, organiste, s'était établi à Lausanne en 1839. C'était un remarquable improvisateur.

[2] *C. s.*, 17.2.1843, 31.3.1843.

[3] Heinrich-Wilhelm Ernst, 1814-1865, d'origine autrichienne, fit de nombreuses tournées de concerts en Europe.

[4] *Nliste,* 25.4.1843.

[5] Henry Vieuxtemps, 1820-1881, l'un des plus grands virtuoses du XIXe siècle.

[6] *Nliste,* 25.4.1843.

[7] Charles-Auguste Bériot, 1802-1870, célèbre violoniste belge.

[8] *Nliste,* 14.3.1843.

[9] *Ibid.*, 31.3.1843.

[10] Le programme fut publié le 12.5.1843 par le *Courrier suisse* et par la *Gazette de Lausanne.*

[11] Charles-Simon Catel, 1773-1830, écrivit *Sémiramis* en 1802.

[12] Sigismond Neukomm, 1778-1858, pianiste et compositeur autrichien, fut l'élève de Haydn. L'*Hymne à la nuit* (*op.* 60) fut composé sur des paroles de Lamartine.

aussi disparates ? Doit-on attribuer cette faute de goût au chef d'orchestre ? Il faut plutôt admettre tout simplement que l'*Hymne à la nuit* et l'ouverture de *Sémiramis* furent introduits dans ce programme parce qu'ils faisaient l'objet d'une étude en vue du Concert helvétique qui devait avoir lieu à Fribourg trois mois plus tard. Relevons toutefois à l'actif de Mascheck qu'il ne craignit pas d'aborder, avec ses néophytes, une partition aussi redoutable que le *Requiem* de Mozart. Il fallait de l'audace pour s'attaquer à une telle partition, même s'il s'agissait de n'en étudier qu'une partie ! Voici d'ailleurs ce qu'en pensait un chroniqueur de l'époque :

« Ce n'est pas une petite entreprise que d'organiser des chœurs et un orchestre capables d'exécuter le *Requiem* de Mozart. La difficulté est grande, surtout quand plus d'un musicien a quelques lieues à parcourir pour venir aux répétitions... Et cependant, de toutes les œuvres exécutées dans ce concert, c'est celle qui a été le mieux rendue. Le sentiment de cette admirable musique a été parfaitement compris... Nous ne jugeons cet essai que comme le premier résultat de la direction de M. Mascheck. Comme tel, il donne les plus belles espérances pour l'avenir. Et si les amateurs mettent de la régularité à se réunir dans de fréquents exercices, Lausanne possédera bientôt des ressources musicales qui ne lui laisseront rien envier à aucune autre ville suisse. » [1]

Au surplus, dès le début de l'année, Mascheck avait ouvert une classe de violon et une classe de chant [2], cette dernière dirigée par sa femme, qui fut sa collaboratrice parfaite pendant les quatre ans qu'il vécut à Lausanne [3]. Entre-temps, il fut nommé maître de chant à l'Ecole normale en remplacement de Louis Corbaz, qui venait de mourir [4]. En outre, la Société helvétique le désigna comme directeur du concert de Fribourg dont il vient d'être question. C'était la troisième fois qu'on lui confiait pareil honneur. Enfin, relevons qu'il se produisit avec grand succès à Genève. *Le Fédéral* lui décerna des éloges enthousiastes [5]. Il n'en fallut pas plus pour tenter le pinceau du peintre Bidau [6], qui fit de lui un grand portrait, malheureusement

---

[1] Article paru dans *Le Fédéral* et reproduit dans le *Nouvelliste vaudois* du 6.6.1843.
[2] *FAL*, 17.1.1843.
[3] L'épouse de Mascheck, née Cécile-Anna Reinhardt en 1814, avait une magnifique voix de soprano.
[4] *G. de L.*, 28.4.1843.
[5] Article cité dans le *Nouvelliste vaudois* du 5.5.1843.
[6] François-Simon Bidau, de Besançon, fut maître de dessin à l'Ecole normale de 1839 à 1844.

considéré comme perdu [1]. Tel est le bilan à la fin de la première année de son séjour à Lausanne.

Nous ne disposons que de maigres données sur les concerts de l'hiver 1843-1844. Il y en eut six [2] ; on ne connaît que le programme de deux d'entre eux, et encore, partiellement. Au concert du 3 février [3], Mascheck dirigea la *Symphonie héroïque,* puis l'ouverture de *Robert Devereux,* de Donizetti, ainsi qu'une valse de Labitzky [4]. Quant au concerto pour clarinette, d'Iwan Muller [5], nous ignorons s'il fut accompagné par l'orchestre ou par un piano. Mêmes imprécisions pour le concert du 16 mars, où l'on entendit en tout cas un concerto de violon, joué par le jeune Lausannois Frédéric Mouton [6] ; un concerto pour deux pianos, qui révéla le talent d'Emile Jaques, oncle de Jaques-Dalcroze [7] ; une symphonie d'André [8] ; des variations pour deux flûtes ; enfin, l'ouverture de *Masaniello* [9], de Carafa.

Au mois de mars, la Société de musique eut à résoudre un problème douloureux. Certains membres, au vu d'une situation matérielle précaire, proposaient la dissolution pure et simple [10]. Finalement, l'optimisme l'emporta et la société décida de poursuivre son activité sous la direction de Mascheck, tout en supprimant pour une fois le concert spirituel. En compensation, l'orchestre donna au public deux soirées musicales dans le jardin de l'Arc [11]. Il se rendit même à Morges, où il offrit à la population un concert-sérénade sur les pelouses du Cercle du Commerce [12].

Pour en revenir à l'idée d'une dissolution éventuelle, le simple fait de l'avoir envisagée prouve que la Société de musique était loin d'avoir atteint sa majorité. Alors que Mascheck venait de refuser des offres avantageuses parvenues d'Allemagne par l'entremise de Spohr [13], une telle situation ne dut pas être très encourageante pour lui. Il

---

[1] Selon une communication du Musée cantonal des Beaux-Arts en date du 7.6.1963.
[2] Ils eurent lieu aux dates suivantes : 25.11 et 16.12.1843 ; 13.1, 3.2, 24.2 et 16.3.1844.
[3] *C. s.*, 2.2.1844.
[4] Joseph Labitzky, 1802-1881, compositeur de danses très apprécié à l'époque.
[5] Voir p. 63, n. 1.
[6] Voir p. 83, n. 2.
[7] Voir p. 82, n. 5 et *Revue musicale de Suisse romande,* 1966, N° 1, p. 3 ss.
[8] Voir p. 71, n. 3.
[9] Le drame lyrique *Masaniello* date de 1827.
[10] *FAL,* 19.3.1844. — *C. s.*, 22.3.1844.
[11] *C. s.*, 12 et 30.7.1844.
[12] *Ibid.*, 23 et 30.8.1844.
[13] *Ibid.*, 30.1.1844.

pouvait se résigner, cependant, à la pensée qu'il avait affaire à des amateurs et que la majorité de la société lui était pleinement dévouée. D'ailleurs, il avait d'autres champs d'activité. Son intérêt pour les fanfares militaires par exemple le poussa à composer à leur intention un cahier de douze marches [1]. Avec la collaboration de sa femme, il prépara un concert pour Vevey [2]. Ce fut lui qui dirigea l'orchestre de l'opéra de Berne venu à Lausanne pour une série de représentations [3]. A la demande de l'éditeur François Hoffmann, il transcrivit pour le piano les danses jouées au jardin de l'Arc [4]. Sans compter les leçons de musique qu'il donnait à l'Ecole normale et en privé.

En octobre 1844, le comité de la Société de musique adressa un pressant appel aux membres actifs et aux souscripteurs : « Si les uns refusent leur concours — écrivait-il — si les autres restent indifférents, c'en est fait de la vie musicale à Lausanne. Qu'on ne s'y trompe pas, cette année est décisive parce qu'elle est la dernière des trois pour lesquelles les sociétaires se sont engagés. S'ils se voient abandonnés, malgré les sacrifices qu'ils ont dû faire, l'association ne peut se renouveler. Mais alors, nous voilà réduits pour toute récréation musicale à quelques artistes de passage qui ne s'arrêteront guère dans nos murs quand ils sauront qu'il n'y a rien d'organisé et qu'il leur faudra tout créer chaque fois qu'ils voudront se faire entendre... » [5]

Cette démarche porta ses fruits et la société fut bientôt en mesure de publier son calendrier musical ordinaire [6]. Mais elle avait compté sans la révolution de 1845, qui l'obligea à remplacer par un seul concert, le 15 juin, ceux qu'on avait dû supprimer en février et en mars [7]. L'orchestre eut encore l'occasion de se manifester en jouant, sous la direction de son chef, pour la troupe d'opéra italien qui passa à Lausanne au début de juin [8]. Parmi les œuvres exécutées cette année-là, signalons une symphonie de Krommer [9] plus trois ou quatre ouvertures d'Auber et de Rossini.

Le contrat qui liait Mascheck à la Société de musique expirait en novembre. Il ne semble pas que le comité ait tenté une démarche

---

[1] *C. s.*, 29.12.1843.
[2] *G. de L.*, 6.2.1844.
[3] *C. s.*, 9.4 et 7.5.1844.
[4] *G. de L.*, 2.8.1844.
[5] *G. de L.*, 4.10.1844.
[6] Voici les dates arrêtées : 29.11 et 13.12.1844 ; 10.1, 31.1, 21.2 et 7.3.1845.
[7] *FAL*, 29.4.45. — *G. de L.*, 9.5.1845. — *C. s.*, 10.5.1845.
[8] *C. s.*, 3 et 10.6.1845. — *G. de L.*, 10.6.1845.
[9] Voir p. 70, n. 7.

pour obtenir de son directeur un nouvel engagement [1]. Cependant, Mascheck allait rester encore une année à Lausanne, partageant son temps entre la direction de l'orchestre et l'enseignement.

Le concert spirituel qu'il présenta en Saint-François le 7 avril 1846 peut être considéré comme le point culminant de son activité à la tête de la Société de musique. Le programme de cette audition mémorable formait enfin un ensemble cohérent : le prélude du *Lobgesang,* de Mendelssohn ; un duo avec chœur, de *La Création* [2] ; un autre duo extrait du *Stabat,* de Rossini ; le *Psaume XLII,* de Goudimel, avec un accompagnement original imaginé par Mascheck ; enfin l'oratorio *Christ sur le mont des Oliviers,* de Beethoven [3].

Le *Nouvelliste* publia un long compte rendu qui faisait ressortir non seulement les qualités musicales de l'interprétation, mais aussi l'effet moral produit sur une population encore douloureusement affectée par la révolution. Voici d'ailleurs en quels termes débutait cet article : « Une affluence nombreuse de personnes appartenant à toutes les classes de la société, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses, est venue se grouper, calme et silencieuse, sur le terrain neutre de l'art, où l'attendaient des jouissances pures et élevées. Nous nous empressons d'adresser nos félicitations et nos remerciements à l'habile maestro qui a su réunir autour de lui des éléments si divers, que nos récentes dissensions paraissaient avoir séparés pour longtemps. Il a fait là, convenons-en, un tour de force. » [4]

Passant à l'analyse du concert, le *Nouvelliste* fit part à ses lecteurs de la surprise et de la joie éprouvées par les auditeurs lorsqu'ils reconnurent la musique du *Lobgesang* dont la Cathédrale avait retenti au Concert helvétique de 1842. Toutefois le chroniqueur fut encore plus vivement impressionné par l'exécution du *Psaume XLII,* à quatre voix, avec accompagnement d'orgue et de cuivres. Il en parla avec la plus grande admiration. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à être saisi. Le littérateur Jules Mulhauser y consacra un article important [5]. Le compte rendu publié dans le *Courrier suisse* ne fut pas moins laudatif : « L'émotion, une émotion profonde et religieuse était dans le cœur de tous les assistants. Rien, en effet, ne saurait rendre l'impression pro-

---

[1] *C. s.*, 4.11.1845.
[2] C'est le numéro 28 de la partition, « Von deiner Güt, o Herr ».
[3] *C. s.*, 24.3.1846.
[4] *Nliste,* 10.4.1846.
[5] Jules Mulhauser, 1806-1871, publia cet article dans l'*Album de la Suisse romande,* 5e vol., 1847, p. 62.

duite par cette musique de Goudimel, si simple et si profonde à la fois. Oh ! que ne chante-t-on ainsi dans nos églises ! répétaient bien des personnes, après avoir entendu ce chœur majestueux si admirablement soutenu par les instruments à vent. » [1]

La presse loua unanimement et par-dessus tout l'excellente interprétation de *Christ sur le mont des Oliviers*. « Le morceau capital du concert, écrivit le *Nouvelliste,* a été sans contredit le magnifique oratorio de Beethoven. L'exécution de cette œuvre difficile n'a rien laissé à désirer. Et l'on se demande comment M. Mascheck est parvenu en si peu de temps à obtenir le concours d'un nombre aussi considérable d'amateurs capables d'exécuter, d'une manière presque irréprochable cette musique hérissée de difficultés. » A quoi le *Courrier suisse* ajoutait : « Les voix de femmes ont été fort admirées, particulièrement celle de Mme Mascheck, qui a chanté avec beaucoup d'énergie et de grâce en même temps. » [2]

Mascheck dirigea encore les soirées musicales de l'Abbaye de l'Arc [3], puis un ensemble de fortune qui se produisit dans la Cathédrale à l'occasion d'une fête civique [4], enfin les élèves de l'Ecole normale aux promotions du Collège cantonal [5]. Il se chargea aussi de recevoir les sœurs Milanollo, célèbres violonistes virtuoses [6]. Au surplus, la *Méthode de chant* qu'il préparait depuis longtemps sortit de presse dans le courant d'août [7]. Il quitta Lausanne peu de temps après [8].

Il peut paraître surprenant qu'aucun journaliste n'ait songé à signaler son départ et à le remercier publiquement. Or cette attitude s'explique. Le 1er septembre, Mascheck avait obtenu un congé de trois ou quatre semaines en bonne et due forme [9]. Cependant, pour une raison inconnue, il ne rentra pas, de telle sorte que les maîtres désignés pour le remplacer à l'Ecole normale et au Collège cantonal allaient demeurer dans l'expectative pendant des mois, ainsi que tous ceux qui attendirent vainement son retour. Malgré les apparences, il

---

[1] *C. s.*, 3.4.1846, article écrit au sortir de la répétition générale.
[2] *C. s.*, 10.4.1846.
[3] *Ibid.*, 20 et 31.7.1846.
[4] *G. de L.*, 11.8.1846. — *FAL,* 4.8.1846.
[5] *C. s.*, 21.8.1846.
[6] *Nliste,* 26.8.1846. — *FAL,* 18.8.1846. — *C. s.*, 18.8.1846. — Thérèse Milanollo, 1827-1904 ; Marie Milanollo, 1832-1848.
[7] *G. de L.*, 21.8.1846.
[8] *FAL,* 1.9.1846.
[9] ACV, K XIII 11/10 : 156/11, 156/19 ; K XIII 11/11 : 25/31, 56/12.

devait pourtant revenir une fois à Lausanne, mais ce ne fut qu'en 1851, et pour quelques mois seulement.

Pendant la décennie qui suivit le départ de Mascheck, l'orchestre se reconstitua de temps à autre d'après les nécessités du moment, suivant les velléités de ses membres ou selon la bonne volonté de François Hoffmann, son ancien chef. Pendant ces dix années, on abandonna donc l'activité régulière qui s'était traduite jusque-là par des concerts de souscription. Notons pourtant trois exceptions.

En premier lieu, l'orchestre reprit vie à plusieurs reprises entre 1849 et 1851. Il s'agissait d'agrémenter les programmes de la Société artistique et littéraire fondée à Lausanne vers la fin de 1848. Mais les préoccupations de cette dernière étaient souvent fort éloignées de la musique puisqu'elle avait pour but « la culture des arts, des lettres et des sciences » [1]. C'est ainsi qu'elle offrait à ses auditeurs des soirées où voisinaient, pêle-mêle, des morceaux d'orchestre ; des récitations ; des exposés scientifiques sur l'histoire de la terre ; des soli de chant, de piano, de violon, de violoncelle ou de flûte ; des expériences de physique ; des scènes dramatiques ; des commentaires sur la télégraphie, sur une exposition de peinture, sur les ascensions aérostatiques ; des chœurs d'hommes... Dans de telles conditions, le rôle de l'orchestre ne pouvait être qu'épisodique et assez mince comme on l'imagine.

En second lieu, l'orchestre parut renaître de ses cendres à la fin de 1851, au moment où Mascheck, après avoir dirigé la fête des Vignerons [2], se trouva de nouveau à Lausanne. Le maestro et sa femme, accompagnés de leur fils, violoniste lui-même, arrivèrent en septembre. Ils donnèrent deux auditions [3] dont le programme faisait d'amples emprunts à la partition de Grast. L'orchestre de Lausanne y collabora et les liens qui avaient uni naguère chef et instrumentistes se renouèrent si bien que Mascheck décida de passer quelques mois dans notre ville. Il n'en fallut pas plus pour donner à l'orchestre une raison de se reconstituer. Effectivement, dès la fin de l'année [4], il se remit au travail sous la houlette de son ancien directeur et, renouvelant la tradition, put bientôt mettre sur pied une série de concerts [5], notamment celui du 19 juin 1852 dans lequel le public eut le plaisir

---

[1] *Nliste,* 29.12.1848.
[2] Les 7 et 8.8.1851.
[3] Les 16 et 28.9.1851.
[4] *C. s.*, 28.12.1851.
[5] Les 30.1.1852, 12.3.1852, 30.4.1852, 19.6.1852 et 5.11.1852.

d'entendre des fragments du *Lobgesang,* de Mendelssohn, et du *Stabat mater,* de Rossini.

Cependant Mascheck était sur le point de repartir. Le 5 novembre, il donna son congé sous la forme d'un concert d'adieux où il joua en collaboration avec sa femme, son fils et l'orchestre. Chacun regretta cette décision. « Personne n'ignore, écrivit la *Gazette* à la veille de son départ, qu'il s'est attiré, pendant son long séjour dans notre pays, l'estime comme homme [1] et l'admiration comme maestro. Il nous a d'ailleurs rendu de véritables services au point de vue de l'art, soit comme professeur, soit comme directeur de la fête des Vignerons, soit plus anciennement comme maître de chapelle au Concert helvétique de Lausanne en 1842. » [2]

Pendant la période creuse qui dura de 1846 à 1856, l'orchestre trouva une troisième occasion de faire du travail suivi. Ce fut pour accompagner les oratorios que Gustave-Adolphe Koëlla dirigea à partir de 1855. Cette année-là en effet, l'orchestre joua au concert donné par l'Harmonie [3]. Outre l'accompagnement d'*Elie,* de Mendelssohn, il interpréta la *Symphonie en ré,* de Haydn. C'était le 8 juin. Au mois de mai de l'année suivante, il collabora de nouveau avec l'Harmonie en exécutant une partie de la *Symphonie N° 2,* de Beethoven, et en accompagnant six morceaux du *Requiem* de Mozart [4].

Les autres années, l'activité de l'orchestre se trouva réduite à sa plus simple expression. En général, dans le courant de l'hiver, François Hoffmann battait le rappel et tentait de réunir amateurs et professionnels en vue d'un concert de printemps. Mais les programmes ainsi mis sur pied n'offraient qu'un intérêt relatif. On s'en tenait aux sempiternelles ouvertures d'opéra, comme dans les premiers temps. Auber, Boieldieu et Rossini régnaient en maîtres. Sur vingt-cinq ouvertures différentes jouées pendant cette période, plus de la moitié provenaient de leurs ouvrages lyriques. Parmi les autres compositeurs mis à contribution, citons surtout Hérold, Méhul et Spontini [5].

---

[1] Mascheck s'intéressa à l'Asile des aveugles où il donna gratuitement des leçons de musique. (*G. de L.*, 21.10.1852.)

[2] *G. de L.*, 2.11.1852.

[3] Fondé par Mascheck à la fin de 1851, le chœur mixte l'Harmonie avait passé sous la direction de Koëlla en décembre 1853.

[4] Le concert eut lieu le 29 mai (*G. de L.*, 25.5.1856).

[5] Les ouvertures les plus jouées furent, de Rossini, *Guillaume Tell, L'Italienne à Alger, Sémiramide* et *Tancrède* ; d'Auber, *Le Cheval de bronze* ; de Méhul, *Le jeune Henri* ; de Spontini, *La Vestale.*

Il était temps de sortir enfin d'un répertoire qui n'avait que trop duré. C'est pourquoi G.-A. Koëlla, après les essais qu'on vient d'évoquer, résolut de créer un orchestre bien décidé à travailler en profondeur. Ainsi naquit, en novembre 1856 [1], la nouvelle Société de musique de Lausanne. Cet ensemble était formé d'une trentaine de bons amateurs et de quelques professionnels, parmi lesquels Charles-A. Laué [2], Frédéric Mouton, Charles Schrivanek et Rodolphe Koëlla [3], frère du fondateur. Quant au comité de patronage, il comprenait le futur municipal Georges Daccord [4], le rentier Béat Heldenmeyer [5], Jean-Samson Boiceau [6], Georges Meylan, le pharmacien Adolphe Feyler [7], le musicien François Hoffmann et le commerçant Jean Jouvet fils [8].

Sous la direction exigeante de Koëlla, la société subit une véritable métamorphose, tant dans sa manière de jouer que dans le choix des œuvres. Aussi s'imposa-t-elle d'emblée au public lausannois. Son premier concert, le 20 février 1857, remporta un très grand succès. Dans le compte rendu publié le lendemain, la *Gazette* en parla avec chaleur : « Nous le demandons aux nombreux auditeurs qui se pressaient hier dans la salle du Casino : en est-il un seul dont les espérances n'aient pas été dépassées par le résultat ? Certes, en voyant une symphonie de Mozart attaquée par trente et quelques musiciens parmi lesquels deux ou trois seulement sont des artistes de profession, un peu de défiance était permise. Eh bien, dès les premières notes, toute défiance a dû disparaître pour faire place au charme le plus entraînant. Non pas que la marche de l'orchestre ait été tout à fait incritiquable ; mais on y trouvait cette justesse de tons, cet ensemble et cet entrain qui sont les qualités essentielles de la chose. » [9]

---

[1] *G. de L.*, 6.12.1856.

[2] Charles-Auguste Laué, de Göttingen (Hanovre), né en 1834, était violoncelliste et pianiste. Il donna son premier concert à Lausanne le 7.11.1856. Il dirigea la Société de chant sacré jusqu'en 1860. Dès lors, on perd sa trace.

[3] Rodolphe Koëlla, 1817-1892, était violoncelliste et violoniste. Voir à son sujet le tome XL de la Bibliothèque historique vaudoise, article intitulé *Une famille d'artistes : les Koëlla.*

[4] Georges-François Daccord, 1815-1893, fut municipal de 1861 à 1873.

[5] Béat-Rodolphe-Frédéric Heldenmeyer, 1795-1873, fut directeur de pensionnat à Lausanne.

[6] Jean-Samson-François Boiceau, 1801-1881, fut le père du conseiller d'Etat Charles-Marc-Samson Boiceau.

[7] Adolphe Feyler, 1820-1902, était pianiste et flûtiste. Il joua un rôle important dans le développement musical de Lausanne.

[8] Voir p. 105, n. 1.

[9] *G. de L.*, 21.2.1857.

Le concert du 4 avril suivant ne suscita pas moins d'enthousiasme : « L'orchestre a joué avec une justesse et une précision parfaites et un tel résultat, qui serait déjà bon chez des artistes professionnels, ne peut qu'être flatteur pour une société composée en majeure partie d'amateurs. » [1]

Même son de cloche à propos du concert donné deux mois plus tard : « L'orchestre a fait preuve en cette occasion, comme aux concerts de cet hiver, d'un ensemble et d'un accord parfaits. Le mérite en revient sans doute aux artistes et amateurs qui le composent, mais nous en reporterons aussi une légitime part à M. G.-A. Koëlla, à l'initiative et à l'activité de qui nous devons des solennités musicales que peuvent nous envier des centres plus considérables et offrant d'autres ressources que Lausanne. » [2]

Les concerts dirigés par Koëlla ne brillèrent pas seulement par la bonne qualité des exécutions, mais tout autant par la belle tenue de leurs programmes. Certes le chef d'orchestre, conscient du goût manifesté par ses musiciens et par le public, fit quelques concessions en n'abandonnant pas complètement les ouvertures d'opéra. Il conserva donc *Guillaume Tell, Jean de Paris, Le Pré aux Clercs,* tout en y ajoutant *La Clémence de Titus* et *Iphigénie en Aulide.* Mais il sut imposer des symphonies classiques et mettre ainsi l'accent sur des œuvres de Haydn [3], de Mozart [4] et de Beethoven [5]. De plus, il introduisit dans ses programmes quelques concertos de piano avec orchestre [6], faisant ainsi valoir les talents de Louis Mooser [7] et de Charles Blanchet [8], tout en initiant ses musiciens au travail subtil de l'accompagnement. Enfin, la Société de musique participa à deux concerts d'oratorio, où l'on exécuta *Les sept Paroles,* de Haydn [9], puis *Athalie,* de Men-

---

[1] *G. de L.*, 7.4.1857.

[2] *Nliste,* 9.6.1857.

[3] Une symphonie en *ré* et une symphonie en *mi b.*

[4] L'une des seize symphonies en *ré.*

[5] L'andante de la *Symphonie N° VII* ; plus une symphonie (ce pourrait être la 2e) que Mascheck avait mise à l'étude quelque temps plus tôt et dont le matériel était donc disponible.

[6] Un concerto de Hummel, joué par Louis Mooser, et un concerto de Weber, par Ch. Blanchet.

[7] Jean-Louis Mooser, 1830-1903, pianiste, était le petit-fils du célèbre organier fribourgeois Aloys Mooser. Il vécut quelque temps à Lausanne. Il était un ami de G.-A. Koëlla.

[8] Charles Blanchet, 1833-1900, avait fait ses études musicales à Leipzig. Il était pianiste. Il enseigna au Conservatoire et fut organiste à Saint-François de 1872 à 1897. Il était le père du pianiste Emile Blanchet.

[9] Le 5 juin 1857.

delssohn [1]. Ces quelques exemples suffisent à caractériser l'orientation toute nouvelle que G.-A. Koëlla entendait donner à l'orchestre.

Cependant l'effort demandé avait-il été trop grand pour de simples amateurs ? Quelques-uns regrettaient-ils le répertoire dans lequel ils s'étaient complu jusqu'alors ? Nous ne savons ; mais un fait est certain : en 1860, la Société de musique était retombée dans le néant. Nous l'apprenons par un compte rendu du concert spirituel donné en Saint-François le 15 juin par l'Harmonie sous la direction de Koëlla. Après avoir prodigué ses compliments à la société de chant, le chroniqueur ajoutait, déçu : « Mais hélas, pourquoi n'y avait-il pas d'orchestre ? Ce n'est pas la faute de l'Harmonie, nous le savons bien. Il y a peu de temps, deux ans au plus, qu'on saluait avec joie la renaissance d'un orchestre d'amateurs dans notre ville, et il a déjà vécu ! Sont-ce les amateurs qui ont manqué ou est-ce, chez les amateurs, la bonne volonté ? C'est ce que nous ignorons... » [2]

La Société de musique demeura quatre ans plongée dans une profonde léthargie. Elle ne se réveilla qu'en 1864, mais les cinq années qui s'écoulèrent depuis cette date allaient marquer en même temps l'apogée de l'orchestre d'amateurs lausannois et la fin définitive de son activité. Trois hommes furent à sa tête pendant cet ultime sursaut de vie : Henri Gerber, Henri Plumhof et surtout Hugo de Senger.

Henri Gerber avait commencé sa carrière en exerçant la profession de maître d'armes [3]. Il se voua ensuite à l'enseignement de la danse et de la musique. Doué d'une grande facilité, il jouait du violon-alto, de la flûte, de la clarinette, du piano et de la mandoline. Il était à la tête de l'Union chorale au moment où l'ancien orchestre se reconstitua sous le nom de Société philharmonique et l'appela au poste de commandement.

Sous sa direction, soit pendant deux ans, la société donna une douzaine de concerts, accueillis avec faveur par le public et par la presse. Durant cette brève période, elle entreprit l'étude de six sym-

---

[1] Le 1er avril 1859.

[2] *G. de L.*, 16.6.1860.

[3] Henri-Emmanuel Gerber, 1833-1903, était le fils du professeur de danse et d'escrime Jean Gerber, 1798-1867. Sa sœur Eléonore, 1841-1904, qui était pianiste, épousa Eugène Rapin, professeur d'hymnologie à l'Université. Son neveu Henri, 1879-1944, excellent violoniste, professa au Conservatoire et à l'Ecole normale. Le fils de ce dernier est le luthier lausannois bien connu, Pierre Gerber.

Les musiciens GERBER

de Fahrni (Berne)

Jean (-Louis) GERBER
1798-1867
Professeur de danse et d'escrime
à Morges, Yverdon et Lausanne.

(Emmanuel-) Henri
1833-1903
Professeur de danse.
Maître de musique.
Chef d'orchestre.
Inspecteur des
Musiques militaires.

(Pierre-) Théodore
Né en 1843
Maître d'armes
à Neuchâtel dès 1873.

(Elisa-) Eléonore
1841-1904
Pianiste.
En 1869, elle épouse le pasteur *Eugène RAPIN,* 1843-1918, critique musical et privat-docent de musique sacrée à l'Université.

Madeleine (-Henriette)
1877-1956
Pianiste et professeur
de musique.
En 1903, elle épouse *Alfred RIESE,*
corniste
à l'Orchestre symphonique de Lausanne.

Henri (-Pierre)
1879-1944
Violoniste. Soliste de l'Orchestre
symphonique de Lausanne.
Professeur au Conservatoire
et à l'Ecole normale.
En 1905, il épouse la pianiste
Hélène FIVAZ.

Pierre
Né en 1912
Luthier.

phonies [1] ; de huit ouvertures [2] ; de deux concertos pour piano et orchestre [3] ; sans compter des morceaux divers ainsi que l'accompagnement du *Stabat* de Rossini. A deux reprises [4], elle réussit à obtenir la collaboration d'un artiste de grand talent, le violoniste Jean Becker [5], qui allait fonder, l'année suivante, le célèbre Quatuor de Florence.

Henri Gerber ayant abandonné, on ne sait pourquoi, la direction de la Société philharmonique, ce fut le compositeur Henri Plumhof, de Vevey, qui lui succéda, mais pour quelques mois seulement [6]. En revanche, dès la fin de 1866, l'orchestre passa entre les mains d'un chef de génie, Hugo de Senger, qui en fit un instrument remarquablement souple et docile, capable d'affronter et de surmonter des difficultés au-dessus de la moyenne, cela avec un sens artistique que chacun se plut à reconnaître. Mais les Lausannois ne surent pas retenir chez eux ce musicien hors pair et, au bout de trois ans à peine, ils durent se résoudre à le laisser partir pour Genève.

Hugo de Senger était né à Nördlingen le 13 septembre 1835 [7]. Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse bavaroise. Après avoir obtenu le grade de docteur en droit [8], il fit des études musicales complètes au Conservatoire de Leipzig, sous la direction de Hauptmann et de Moscheles. Il s'expatria et devint chef d'orchestre à Saint-Gall puis à Zurich. Entre-temps, il avait cherché, mais en vain, à se fixer à Paris. Comme il se sentait irrésistiblement attiré vers l'ouest, il quitta la Suisse alémanique et se rendit à Lausanne, ville dont il allait faire, pendant trois ou quatre ans, le centre musical de la Suisse romande [9].

En quelques semaines, Hugo de Senger parvint à transformer complètement la physionomie de la Société philharmonique. Un article

---

[1] Une symphonie en *ré*, de Mozart ; quatre symphonies de Haydn, en *ré*, en *sol*, en *mi b* et en *ut* ; la 1re de Beethoven.

[2] *La Dame blanche* et *Le Calife de Bagdad*, de Boieldieu ; *Sémiramide* et *Tancrède*, de Rossini ; *Agnès*, de Paer ; *La Fille du Régiment*, de Donizetti ; *La Prison d'Edimbourg*, de Carafa ; *Le Colporteur*, d'Onslow.

[3] Le *Concerto en sol mineur, op.* 25, de Mendelssohn ; le *Concerto en la mineur*, de Hummel.

[4] 1 et 8.3.1864.

[5] Jean Becker, 1833-1884. Voir à son sujet : MAHEIM, *Beethoven*, t. I, p. 210 s.

[6] *G. de L.*, 17 et 26.4.1866, 1 et 15.5.1866, 13.10.1866.

[7] Sur Hugo de Senger, voir GUSTAVE DORET, *La Musique en Suisse romande. Trois précurseurs...*, Lausanne 1930, p. 9-26. — Article de JEAN MARTEAU dans la *Tribune de Genève* du 17.1.1942.

[8] Certains prétendent qu'il fut docteur en philosophie, d'autres docteur ès lettres.

[9] Notons à propos de son séjour à Lausanne qu'il y épousa Elisa Vaughan en mai 1868. (*FAL*, 21.5.1868.)

Hugo de Senger

publié par son confrère G.-A. Koëlla à propos du premier concert en fournit la preuve irréfutable : « Etait-ce bien le même orchestre d'amateurs d'il y a quelques années que nous avons entendu le 20 novembre au Casino ? Notre ouïe n'était-elle pas sous l'influence d'une hallucination passagère ? Ou bien un magicien a-t-il, de sa baguette, touché, animé et transformé tous ces exécutants et fait circuler dans leurs veines un souffle nouveau de vie et de poésie ?... Le chef, Hugo de Senger, peut à juste titre être satisfait de son œuvre, résultat de son talent, de son énergie et de son infatigable activité... Sauf quelques petites imperfections dans certains instruments et quelques inégalités dans leurs proportions, inévitables pour le moment, l'orchestre est parfaitement composé dans son ensemble. Les cuivres ont été précis et brillants. Les cordes et les instruments à anches se sont très bien acquittés de leur tâche... » [1]

A la suite d'un deuxième concert, quatre semaines plus tard, le même chroniqueur publiait une nouvelle critique des plus élogieuses où il écrivait entre autres : « Le programme était composé de quatre œuvres instrumentales fort bien choisies et d'une valeur musicale indiscutable : la *Symphonie en sol mineur* de Mozart ; la *Marche funèbre* de Chopin, orchestrée par Sczadrowsky [2] ; le *Nocturne* du *Songe d'une nuit d'été,* de Mendelssohn ; l'ouverture d'*Egmont,* de Beethoven. La tâche de l'orchestre, cette fois-ci, était autrement difficile qu'au premier concert. C'était un tour de force de la part du directeur et des amateurs de venir à bout de quatre œuvres, nouvelles pour la plupart des sociétaires, et dont chacune présentait des difficultés spéciales. Après avoir fait la juste part des imperfections inévitables dans un orchestre dont les forces ne sont pas encore homogènes, nous avons éprouvé, pour notre part, une vive satisfaction et de grandes jouissances, surtout dans l'exécution de la symphonie, du trio de la *Marche funèbre* et de la fin de l'ouverture d'*Egmont*. L'orchestre a dû bisser le menuet de la symphonie et la *Marche funèbre*... » [3]

Les concerts donnés le 13 décembre 1867 et le 24 janvier suivant provoquèrent diverses réactions, car la Société philharmonique avait présenté entre autres l'ouverture de *Tannhäuser* et le prélude de *Lohengrin*. Or, c'était la première fois qu'on jouait du Wagner à Lausanne et,

---

[1] *Conteur vaudois,* 24.11.1866. — Voir aussi *L'Echo musical* du 6.12.1866.

[2] Heinrich Sczadrowsky, de son vrai nom Schade, 1828-1878, musicien allemand, passa sa carrière en Suisse orientale (REFARDT).

[3] *L'Echo musical* du 1.1.1867 où G.-A. Koëlla publie une relation du concert donné le 18.12.1866.

alors comme aujourd'hui, le public se méfiait des œuvres nouvelles. Il les accueillit avec une réserve qui ne fut pas sans choquer un correspondant de la *Gazette :* « J'ai été péniblement frappé — écrivit-il — du froid accueil qu'on a fait à ces pièces. Serait-ce parce qu'elles porteraient le nom de Wagner et non celui de Beethoven ? Le public de Lausanne serait-il si peu indépendant ? J'aime à croire que non !... Il me semble que les efforts vraiment dignes d'éloges de la Société philharmonique mériteraient une autre récompense que des sourires dédaigneux... » [1]

Grâce aux programmes, heureusement conservés, on peut suivre avec une exactitude relativement grande la liste des œuvres jouées par l'orchestre. Ainsi, en plus d'autres ouvertures, dont les auteurs étaient Auber, Beethoven, Gluck, Méhul, Mendelssohn et Mozart, la Société philharmonique mit à l'étude plusieurs symphonies, telles que la 2e, la 5e et la 6e, de Beethoven ; la 4e, en *si b,* de Gade ; celle des *Adieux,* de Haydn ; l'une des symphonies en *mi b,* de Mozart. En outre, l'orchestre prépara le *Concerto N° 5,* en *mi b,* de Beethoven, de même que le *Concerto en sol mineur,* de Mendelssohn. Tous deux furent interprétés par le pianiste Emile Jaques qui, après une carrière passée en Angleterre, était rentré au pays. Il faut signaler aussi la collaboration de l'orchestre avec des sociétés chorales en vue de l'exécution de cantates ou d'oratorios.

En bref, au lieu de poursuivre cette énumération, déjà fort longue, arrêtons-nous plutôt à une tentative faite le 27 janvier 1869. Il s'agissait d'exécuter en entier la musique de scène d'*Egmont,* avec un texte de liaison déclamé par un récitant. Le commentaire, d'ailleurs fort bien fait, fut jugé par trop longuet, ce qui n'empêcha pas l'œuvre d'être accueillie triomphalement : « Il y avait bien un peu de témérité — écrivit *L'Echo musical* — de la part d'une société d'amateurs, à entreprendre l'étude d'une composition aussi savante. Mais le succès a prouvé une fois de plus que la fortune sourit aux audacieux, surtout lorsqu'ils sont sous la direction d'un chef habile. A M. de Senger en effet revient la principal mérite de la soirée. Sa baguette magique, son coup d'œil pénétrant, son geste décidé maintiennent une discipline admirable dans la vaillante armée placée sous ses ordres et lui donnent une impulsion, une ardeur qui triomphent de tous les obstacles. » [2]

---

[1] *G. de L.*, 12.2.1868.
[2] *L'Echo musical,* 1.2.1869.

Au fait, qui donc étaient les membres de la « vaillante armée » que Senger conduisait pour le troisième hiver consécutif? Il est difficile de le savoir, car la société ne paraît pas avoir légué ses archives à la postérité. Mentionnons pourtant les noms de ceux qui, au hasard de la recherche, sont tombés sous nos yeux : les négociants Jean Jouvet fils [1], Hermann Gussmann-Jouvet [2] et Philippe Pflüger [3] : le dentiste Jean Kürsteiner [4] ; le pharmacien Adolphe Feyler, flûtiste, déjà nommé [5] ; le rentier Aloïs de Goumoëns [6] ; enfin l'étudiant en médecine Maurice Francillon [7], ainsi que le médecin Georges Hochreutiner [8], tous deux violonistes.

La saison 1868-1869 s'acheva le 13 mars par un concert donné dans l'église Saint-François en collaboration avec l'Harmonie. Le morceau de résistance fut *Joseph en Egypte,* de Méhul, interprété sous la forme d'un oratorio [9]. Ce devait être hélas la dernière manifestation de la Société philharmonique. Quelques semaines plus tard, apprenant que son chef, Hugo de Senger, était sur le point de partir pour Genève, elle décida de suspendre son activité *sine die* [10]. Cette résolution marqua de manière irrémédiable la fin de l'orchestre d'amateurs qui, depuis 1812, avait réussi à subsister contre vents et marées.

Tandis que, pendant cette longue période, l'orchestre était formé, comme nous l'avons vu, d'un noyau de dilettantes qui s'adjoignaient, à l'occasion, quelques professionnels, nous assisterons au cours de la période suivante à un phénomène inverse : la formation d'un ensemble dont l'armature sera composée de musiciens de profession autour desquels graviteront un certain nombre de bons amateurs. C'est en

---

[1] Jean-Marc-Isaac Jouvet, 1836-1885, était secrétaire de la Société philharmonique. (AVL, lettre du 3.12.1868, cotée 306-6-1, 50. — *Lausanne-Plaisirs,* 20.9.1913, art. d'Eugène Rapin.)

[2] Mathias-Frédéric-Hermann-Wilhelm Gussmann, né en 1840, d'Ulm (Wurtemberg), était le beau-frère de Jean Jouvet.

[3] Jean-Louis-Philippe-Jules Pflüger, 1820-1877, directeur du Bazar vaudois, était membre de la SHM.

[4] Jean Kürsteiner, né en 1819, était originaire de Gais en Appenzell (*L'Echo musical,* 6.12.1866).

[5] Voir p. 98, n. 7.

[6] Aloïs-Emmanuel de Goumoëns, 1826-1870, fut président de la Société philharmonique (*L'Echo musical,* 1.2.1866. — *Estafette,* 13.11.1868. — *Conteur vaudois,* 28.9.1901).

[7] Maurice-William-Marc Francillon, né en 1843, fut médecin à Lausanne (*Lausanne-Plaisirs,* 20.9.1913).

[8] Georges-Victor Hochreutiner, 1823-1900, joua un rôle important dans la vie musicale lausannoise. Il était membre de la SHM (*Lausanne-Plaisirs,* 20.9.1913).

[9] *G. de L.,* 16.3.1869.

[10] *Nliste,* 14.9.1869.

1903 seulement qu'on pourra saluer enfin la naissance d'un orchestre comprenant exclusivement des professionnels, autrement dit d'un ensemble capable, en principe, de surmonter toutes les difficultés techniques.

L'Orchestre de Beau-Rivage

La première mention d'un orchestre de professionnels remonte à l'année 1862, c'est-à-dire à l'époque où la Société philharmonique avait suspendu momentanément son activité. Le 15 août, le *Nouvelliste* annonçait aux Lausannois qu'un concert aurait lieu pendant la soirée au café du Grand-Pont et invitait « les amateurs de bonne musique » à s'y rendre pour applaudir « les artistes de la Chapelle de Saint-Gall » [1]. Or les cinq musiciens dont se composait ce petit groupe, pour qui Lausanne n'aurait dû être qu'une étape, allaient demeurer dans la ville des semaines, voire des mois, et devenir le noyau du fameux Orchestre de Beau-Rivage, dont l'influence bienfaisante se fit sentir jusqu'au début du XXe siècle.

Nous avons eu la bonne fortune de découvrir la photographie et les noms de ces artistes [2]. Leur chef se nommait Charles Foetisch [3]. Il était contrebassiste [4]. Il devint l'un des fondateurs de l'Orchestre de Beau-Rivage et le directeur d'un important commerce de musique. Ses collaborateurs étaient le flûtiste Augustin Richter [5] et trois violonistes, soit Auguste Richter, fils du prénommé [6], Georges Grimm [7] et Alexandre Troestler [8]. Ils venaient tous d'Allemagne.

Dès son arrivée, la Chapelle de Saint-Gall se produisit dans divers hôtels et cafés de la ville, ainsi que sur l'esplanade de l'Arc et du

---

[1] *Nliste,* 15.8.1862.

[2] Ce document, que nous reproduisons, nous a été communiqué par MM. Maurice et Pierre Foetisch, petits-fils du chef de la chapelle. C'est à la rue du Pré N° 7 que les cinq musiciens trouvèrent un logement à leur arrivée à Lausanne. (AVL, recensement, janv. 1863.)

[3] Charles-Théodore-Louis Foetisch, 1838-1918, de Ballenstedt (Anhalt), acquit la bourgeoisie de Cottens en 1881.

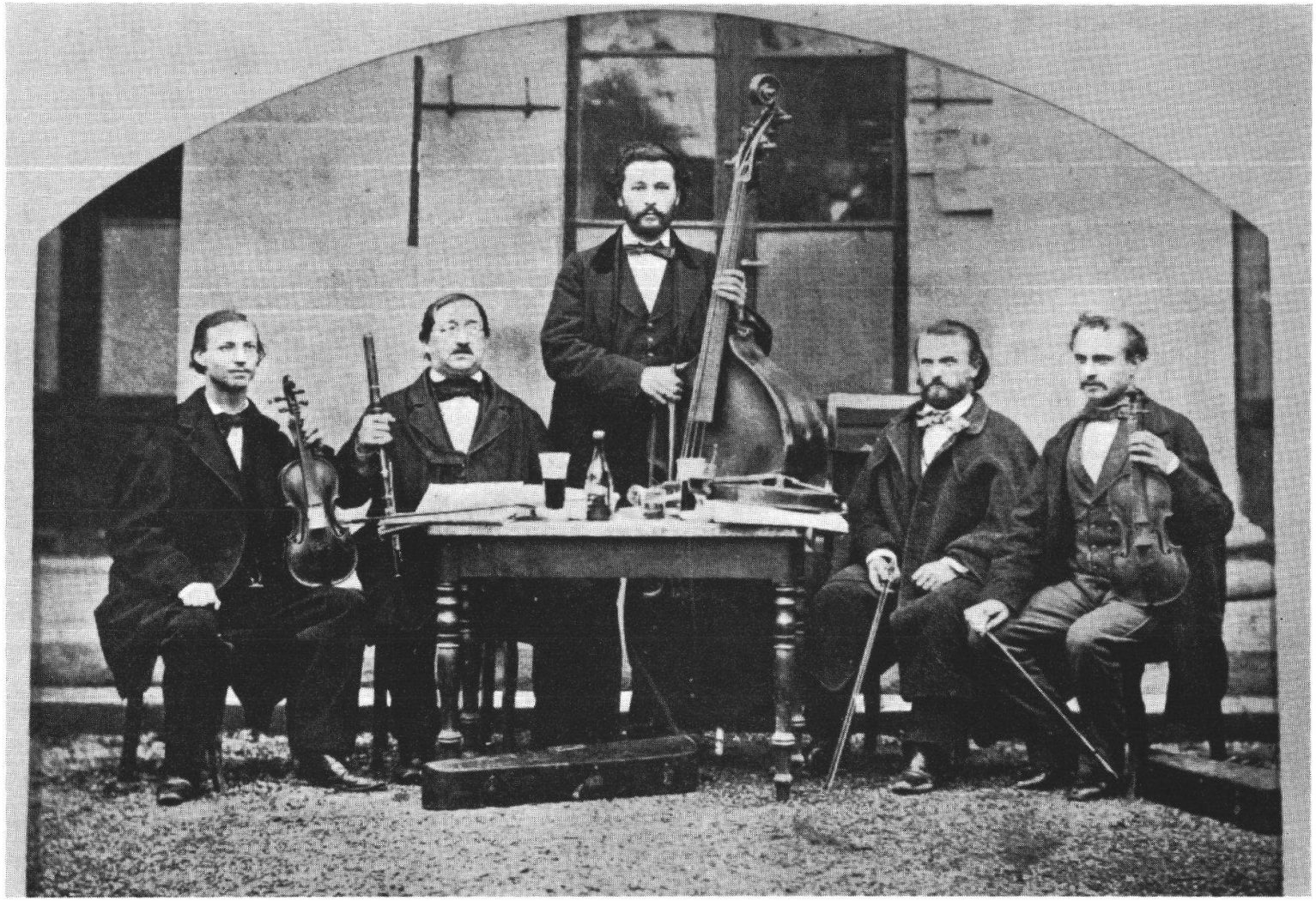
[4] Pendant plus de cinquante ans, « aucun concert avec le concours de l'orchestre ne se donnait à Lausanne sans que Charles Foetisch ne fît sa partie de contrebasse, et toujours d'une manière distinguée ». (*Tribune de Lausanne,* 15.10.1918.)

[5] Augustin Richter, né vers 1809, de Lauterbach (Bohême), vécut à Lausanne en tout cas jusqu'en 1885. (AVL, recensement, janv. 1885.)

[6] Auguste Richter, né à Mayence en 1842, vécut à Lausanne en tout cas jusqu'en 1890, donnant des leçons de violon, de piano, de zither et de guitare.

[7] Georges Grimm, né en 1837, de Naila (Bavière), vécut à Lausanne jusqu'en 1869.

[8] Alexandre Troestler, d'Oderwitz (Saxe), quitta Lausanne à la fin de 1863 déjà. (AVL, 320/9, p. 1942.)



La Chapelle de Saint-Gall

De g. à dr. : Richter fils, Richter père, Foetisch, Troestler, Grimm

Casino. Bientôt, elle fit savoir qu'elle se mettait à la disposition du public pour des soirées de musique classique et pour des bals [1]. Sa renommée lui valut plusieurs engagements en dehors du chef-lieu, à Morges, à Bex, à Vevey et à Yverdon [2]. Au début d'avril et pour la première fois, elle prenait le nom de Chapelle de Beau-Rivage, hôtel où elle jouait ordinairement [3]. Entre-temps, le 23 janvier, elle avait contribué à la réussite du concert donné par l'Harmonie, en accompagnant l'*Athalie* de Mendelssohn [4].

De 1863 à 1867, la Chapelle de Beau-Rivage continua de jouer dans les hôtels [5], dans les jardins publics et parfois en Saint-François lorsque les sociétés chorales d'oratorio [6] lui demandaient sa collaboration. Elle continua aussi à se rendre dans les villes voisines où on l'appelait [7]. Pendant cette période, il ne semble pas que son effectif ait dépassé une dizaine de musiciens. On en connaît quelques-uns, presque tous des Allemands : le violoniste Drechsler [8], les clarinettistes Muller [9] et Roeser [10], le corniste Funke [11], le violoncelliste Marbeth [12], le trompettiste et corniste Biermann [13].

L'automne 1867 marqua pour la Chapelle de Beau-Rivage une étape importante de son histoire. D'une part, la société augmenta

---

[1] *G. de L.*, 12.1.1863.

[2] *G. de L.*, 9.3 et 20.4.1863. — *Nliste*, 8.4.1863. — *Feuille d'Avis de Vevey* (abrégé : *FAV*), 14.4.1863. — *FAY*, 3.11.1863.

[3] *G. de L.*, 1.4.1863.

[4] *G. de L.*, 14.1.1863.

[5] A part ses services à Beau-Rivage, l'orchestre jouait surtout à l'Hôtel du Nord, qui se trouvait au haut de la rue de Bourg.

[6] C'étaient l'Harmonie et Sainte-Cécile. (*Estafette*, 31.3.1865, 22.2 et 16.4.1866. — *G. de L.*, 8.6.1866, 28.2 et 12.5.1867.)

[7] Morges, Vevey, Rolle, Nyon et Montreux la reçurent à plusieurs reprises. (*Nliste*, 22.1.1864, 23.5.1865, 15.1.1867. — *G. de L.*, 7.3.1864, 30.5.1864, 1 et 17.6.1864, 3.4.1867. — *FAV*, 9.5.1865, 14.12.1866.)

[8] Ernest-Ferdinand Drechsler, né vers 1839, de Halle (Prusse), habita Lausanne de 1863 à 1872 à l'exception de quelques brefs séjours à Vevey en 1870 et en 1871.

[9] Charles-Ernest Muller, né en 1839, de Walddorf (Saxe), habita Lausanne de 1863 à 1869.

[10] Henri-Guillaume-Auguste Roeser, né en 1844, de Königsee (Schwarzburg-Rudolstadt), habita Lausanne dès 1866. Il était toujours membre de l'orchestre en 1897.

[11] Frédéric-Bernard-Bruno Funke, né vers 1835, de Leipzig, s'installa à Lausanne en 1865. Parti pour Bâle en 1868, il séjourna quelques mois à Vevey en 1885.

[12] Adolphe Marbeth, 1843-1873, de Steinhof (Soleure), séjourna à Lausanne de 1864 à 1869. Il enseigna le violon, le violoncelle et la flûte à l'Institut de musique de 1866 à 1869, puis à Neuchâtel, à Soleure et à Montreux.

[13] Jean-Christophe Biermann, 1841-1897, de Cröllwitz (Prusse), s'installa à Lausanne en 1865. Il resta membre de l'orchestre jusqu'à sa mort. Son fils, Charles Biermann, qui devint professeur à l'Université, acquit la bourgeoisie de Lausanne en 1894.

sensiblement le nombre de ses membres qu'elle porta à vingt-cinq [1]. D'autre part, elle réussit à engager comme premier chef d'orchestre le musicien Hugo de Senger, qui dirigeait déjà la Société philharmonique, et à lui adjoindre, en qualité de chef en second, le violoniste Charles Eilhardt [2]. En outre, elle s'appela désormais Orchestre de Beau-Rivage.

Voici d'ailleurs en quels termes « l'entrepreneur » Charles Foetisch fit connaître les changements intervenus : « L'effectif de l'Orchestre de Beau-Rivage implique une organisation désormais complète ; il lui permet de garantir des exécutions musicales vraiment sérieuses et dispensera le public de recourir à des orchestres étrangers ou ambulants qui, bien que moins nombreux, ne manqueraient pas d'être plus exigeants pour le prix, en même temps qu'on serait moins certain de pouvoir disposer d'eux. Ce grand orchestre d'artistes, le premier qui, formé dans notre pays, ait pu parvenir à une composition aussi achevée, se destine essentiellement à l'exécution des concerts qui se donnent dans les villes de la Suisse romande, soit qu'il les entreprenne lui-même, soit qu'il soit appelé à renforcer les sociétés instrumentales existant dans ces villes, soit qu'il accompagne des oratorios, soit enfin que, au grand complet ou fractionné, il se prête à des soirées publiques ou particulières. » [3]

Les musiciens qui vinrent grossir les rangs de l'orchestre au moment où Senger en prit la direction arrivaient d'outre-Rhin, comme les précédents. Quelques-uns ne firent à Lausanne qu'un séjour de courte durée. Mais il en est d'autres qui s'y fixèrent plus longtemps. Parmi ces derniers, mentionnons le clarinettiste Edouard Haendel [4], soliste de l'orchestre pendant trente-trois ans ; l'excellent violoniste Albert Bossé [5], dont le séjour à Lausanne se prolongea jusqu'en 1886 ; le flûtiste Charles Brandt [6], arrivé en 1868, qui resta dans notre ville

---

[1] *G. de L.*, 18 et 21.10.1867. L'effectif avait déjà été porté à dix-huit musiciens quelques mois auparavant (*Nliste,* 4 et 7.5.1867).

[2] Charles-Christian-Frédéric Eilhardt, d'origine prussienne, ne resta à Lausanne que peu de temps, d'octobre 1867 à juin 1868 seulement.

[3] *G. de L.*, 21.10.1867.

[4] Frédéric-Edouard Haendel, 1831-1900, de Wintersdorf (Saxe), se fixa à Lausanne en 1867, s'y maria et y demeura jusqu'à sa mort.

[5] Jean-Christian-Albert Bossé, né en 1845, de Ballenstedt (Anhalt), fut premier violon solo dès son arrivée en 1868. Il enseigna à l'Institut de musique de 1870 à 1886 et participa à de nombreux concerts de musique de chambre.

[6] Frédéric-Christian-Charles Brandt, 1837-1918, de Wettin (Prusse), né à Zörnitz, séjourna peu de temps à Vevey, puis vécut à Lausanne de 1868 à 1918. Il en devint bourgeois en 1893. Il fut instructeur des fifres du Collège cantonal.

jusqu'à sa mort, en 1918 ; enfin le corniste Henri-Louis Muller [1], que l'orchestre s'attacha pendant plus de dix ans.

Au cours de la saison 1867-1868, qui fut d'ailleurs la seule où Senger fut au pupitre, l'orchestre déploya une intense activité. A Lausanne d'abord, six concerts d'abonnement [2], trois concerts populaires [3], deux concerts d'oratorio [4] ; à Yverdon, trois concerts d'abonnement [5] ; à Vevey trois concerts [6] ; à Morges, deux [7]. Sans compter les engagements de moindre importance. De plus, la réputation de l'ensemble lausannois fut telle qu'on l'appela à Genève où il tint l'affiche huit fois pour le moins, tantôt pour des concerts populaires, tantôt pour accompagner le « Chant sacré » ou la « Société de chant du Conservatoire » [8].

Au terme d'une saison aussi brillante, l'orchestre aurait dû, semble-t-il, resserrer encore les liens qui l'unissaient à son chef et signer un nouveau contrat avec lui. Pourtant, il n'en fut rien. Bien que nous n'ayons trouvé nulle part des précisions quant au remplacement de Senger par un nouveau venu, les allusions publiées par *L'Echo musical* laissent percer un peu de lumière. En examinant l'ensemble des concerts donnés pendant l'hiver, le chroniqueur de ce périodique ne craignit pas, en effet, de mettre le doigt sur la plaie : « La Société philharmonique et l'Orchestre de Beau-Rivage — écrivit-il — nous ont donné une série de symphonies et d'ouvertures dont l'exécution soignée et correcte a surpassé tout ce que nous avons entendu jusqu'à présent dans ce genre... Or on ne veut pas comprendre que, pour retenir à Lausanne des artistes et un directeur pareils, il y a des efforts à faire ; qu'il faut trouver les moyens de subventionner cet orchestre, comme cela se pratique à Bâle, à Zurich et à Berne ; et que la reconnaissance doit se traduire par quelque chose de plus positif que de simples applaudissements. » [9]

---

[1] Henri-Louis Muller, né en 1843, de Goerlitz (Prusse), arriva à Lausanne en 1868. Il s'y trouvait encore au début de 1879.

[2] Les 4.12.1867, 7.1.1868, 6.2.1868, 3 et 24.3.1868, 1.4.1868.

[3] Les 24.10.1867, 8 et 9.11.1867.

[4] Les 9.12.1867 et 11.2.1868.

[5] Les 10.12.1867, 21.1 et 10.3.1868.

[6] Les 14.11.1867, 12.2 et 28.5.1868.

[7] Les 28.1 et 16.4.1868.

[8] Quelques notes de George Becker que nous a communiquées M. Aloys Mooser permettent d'affirmer que l'Orchestre de Beau-Rivage joua à Genève en tout cas aux dates suivantes : 2 et 17.11.1867 ; 1 et 15.2.1868 ; 4, 14 et 28.3.1868 ; 9.4.1868.

[9] *L'Echo musical,* 15.4.1868.

Le fait est que si Hugo de Senger conserva la direction de la Société philharmonique [1], en revanche il abandonna l'Orchestre de Beau-Rivage, tandis que, pour sa part, Eilhardt était parti pour Vevey. Le désarroi dut être grand au sein du comité présidé par Charles Foetisch. On songea d'abord à engager le musicien Albert Bossé, qui venait d'arriver à Lausanne [2]. Finalement les pourparlers aboutirent à la nomination de Frédéric Heinrich [3], ex-violon solo de l'Orchestre Gungl [4]. Ce fut le 27 novembre que le nouveau chef conduisit la société pour la première fois, et le 9 septembre 1872 qu'il lui fit ses adieux. Nous allons voir que pendant ces quatre années, il sut conserver la tradition imposée par Senger et qu'il réussit à faire de l'orchestre une institution stable et viable.

En premier lieu, les concerts d'abonnement furent maintenus à raison de six par saison. De plus, l'orchestre présenta chaque année un certain nombre de concerts supplémentaires, sans compter ceux qu'il donna avec le concours de sociétés de chant. En outre, l'ensemble de Beau-Rivage, à l'instar de la Chapelle de Saint-Gall, continua à jouer dans les principaux hôtels de la ville. Enfin, il poursuivit l'effort déjà amorcé de décentralisation artistique en se produisant notamment à Sainte-Croix, à Orbe et à Aubonne [5]. Mais ce furent surtout les villes de Genève [6], de Vevey [7] et d'Yverdon [8] qui profitèrent de ces tournées, puisqu'il se rendit dans chacune d'elles une dizaine de fois en quatre ans.

Le moment où l'Orchestre philharmonique cessa toute activité coïncida avec une réorganisation de l'ensemble dirigé par Heinrich. D'entente avec Charles Foetisch, un comité groupant divers notables

---

[1] Voir pages 103 et 104.

[2] *G. de L.*, 7.10.1868.

[3] Frédéric-Auguste Heinrich, 1840-1873, de Rammenau (Saxe), dirigea aussi l'Union instrumentale et l'Union chorale.

[4] Joseph Gungl, 1810-1889, avait fondé en 1864 un orchestre itinérant qui fit plusieurs tournées en Suisse. Cet ensemble jouait avant tout de la musique de danse.

[5] A Sainte-Croix, le 27.9.1868. A Rolle, les 21.11.1868, 16.4.1869 et 17.1.1870. A Orbe, les 27.12.1868, 31.1.1869 et 18.4.1869. A Morges, les 9.1.1870 et 29.2.1872. A Aubonne, le 26.1.1870.

[6] Il joua à Genève les 6 et 22.12.1868 ; 2, 3 et 16.1.1869 ; 13 et 28.2.1869 ; 20 et 31.3.1869 ; 26.2.1870.

[7] Il joua à Vevey les 18.10.1868 ; 1.1.1869, 1.2.1869 ; 14.2.1870, 28.2.1870, 31.3.1870, 11.9.1870 ; 21.6.1871, 11.11.1871, 8.1.1872.

[8] Il joua à Yverdon les 7.1.1869, 4 et 18.2.1869, 4.3.1869, 10 et 25.1.1870, 7.2.1870, 14.3.1870, 23.11.1871.

lausannois [1] prit en mains la direction administrative de la société, se chargeant de procurer les fonds nécessaires, d'assurer le concours d'artistes de premier ordre, se réservant le droit d'établir lui-même le programme de chaque concert. Une souscription publique fut lancée. « Son but — écrivit la *Gazette* — n'est pas seulement de procurer aux amateurs de Lausanne une jouissance à laquelle ils sont accoutumés depuis plusieurs années et dont ils auraient bientôt senti la privation, mais aussi et surtout de développer le goût déjà existant de la bonne et belle musique. » [2]

Le texte de l'appel paru dans les journaux était suivi d'une liste des œuvres inscrites au programme général de l'hiver ; du nom des solistes qu'on se proposait d'engager ; des dates fixées pour les concerts. Il n'est pas sans intérêt de savoir quels étaient les prix envisagés pour la souscription : 15 fr. pour l'abonnement aux six concerts (places numérotées) et 10 fr. pour les places ordinaires ; puis respectivement 5 et 3 fr. pour les non-abonnés qui désiraient assister à un seul concert. C'était le magasin de musique de Charles Foetisch, à la rue de Bourg, qui se chargeait de la souscription et de la vente des billets.

L'appel fut entendu et les concerts purent se dérouler normalement, sous la direction de Heinrich. Il en fut de même au cours des deux saisons suivantes. Cependant, en automne 1872, répondant à un appel parvenu de Nuremberg, le jeune et dynamique chef d'orchestre fit ses adieux à Lausanne. *L'Echo musical* exprima les sentiments de reconnaissance et de regret que suscita ce départ prématuré :

« Le public lausannois ne saurait oublier les nombreuses jouissances musicales que le zèle infatigable de M. Heinrich a mises à sa portée : concerts d'abonnements dans lesquels ont été produites pour nos dilettanti les plus grandes œuvres des maîtres classiques ; concerts du dimanche après-midi, qui nous offraient la faculté d'aller passer en famille quelques heures charmantes dans les grandes salles du Casino-Théâtre ; enfin, concerts populaires, le soir, mis à la portée de tous, et

---

[1] C'étaient le pasteur Louis Audemars ; le Dr Hochreutiner ; l'homme de lettres Edouard Tallichet ; Charles Dapples, fils du pasteur de même prénom ; G.-A. Koëlla, directeur de l'Institut de musique ; le pianiste virtuose Emile Jaques, oncle de Jaques-Dalcroze ; enfin le professeur Carl Eschmann-Dumur. A l'exception de ce dernier, tous étaient membres de la SHM.

[2] *G. de L.*, 3.12.1869.

dont la bienfaisante influence a été toujours attestée par l'empressement du public à y assister. » [1]

Le bilan des œuvres exécutées par l'Orchestre de Beau-Rivage pendant ses dix premières années est fort impressionnant. Il l'est d'autant plus si l'on tient compte du fait que son activité propre d'orchestre symphonique ne remonte guère au-delà de 1867. Ce furent, au total, treize symphonies [2], six concertos pour piano et orchestre [3], quarante-trois ouvertures [4], l'accompagnement de seize œuvres du genre oratorio, enfin d'innombrables morceaux divers tels que ballets, marches, valses, variations, fantaisies, préludes, etc. ; le tout en plus du répertoire destiné aux pensionnaires de l'hôtel Beau-Rivage.

Charles Krellwitz [5], qui succéda à Frédéric Heinrich, fut aussi pendant quatre ans à la tête de l'orchestre. Né en 1846, Saxon d'origine, il avait été directeur de musique à Elberfeld avant de se fixer à Lausanne. Sous son égide, l'ensemble de Beau-Rivage accomplit un bon travail, non seulement par la qualité des interprétations, mais aussi par l'éclectisme qui présida à l'établissement des programmes, choix dicté d'ailleurs par le comité de patronage.

La nomenclature des œuvres jouées sous la direction de Krellwitz est d'une grande richesse. Nous la connaissons par les annonces et les comptes rendus des journaux. Nous sommes ainsi en mesure d'affirmer que, pendant ces quatre années, l'orchestre joua, pour le moins, vingt et une symphonies, quarante-deux ouvertures, huit concertos, seize morceaux divers et qu'il accompagna huit oratorios. Les titres de quelques-unes de ces œuvres montreront, mieux que des chiffres, la qualité du répertoire abordé. Ainsi, de Beethoven, les symphonies N°s 2, 3, 5, 6, 7 et 8 ; de Mozart, K 543, 550 et 551 ; de Schubert, l'*Inachevée* et la *Grande symphonie en ut majeur ;* de Mendelssohn, l'*Ecossaise* et l'*Italienne ;* de Schumann, le *Printemps ;* de Rubinstein, l'*Océan ;* de Liszt, les *Préludes ;* et nous en passons. Parmi les auteurs

---

[1] *L'Echo musical,* 19.9.1872.

[2] De Beethoven, les numéros 2, 3, 4, 7 et 8 ; de Mendelssohn, les numéros 3 et 4 ; de Schubert, l'une des deux en *do majeur* ; de Gade, celle en *do mineur* ; de Mozart, K 551 ; de Haydn, trois symphonies, dont la 6e et la 7e.

[3] De Beethoven, Hiller, Hummel, Mendelssohn (2), et Weber.

[4] Elles étaient tirées des principaux ouvrages du répertoire lyrique. Le nom de Mendelssohn apparaît cinq fois ; ceux de Weber et de Rossini, respectivement quatre et trois fois ; ceux de Balfe, Boieldieu, Cherubini, Méhul et Wagner, deux fois chacun.

[5] Wilhelm-Charles Krellwitz vécut à Lausanne de 1872 à 1880. Il dirigea aussi la société de chant Frohsinn dès 1877. En 1880, pour la Fête fédérale de gymnastique, il publia une marche intitulée *Souvenir de Lausanne* (5e édition à la fin de 1881). (*FAL,* 29.12.1881.)

d'ouvertures, les noms de Beethoven, de Mendelssohn, de Rossini et de Weber reviennent quatre fois chacun ; celui de Boieldieu, trois fois ; ceux de Auber, Cherubini, Gade, Mozart et Wagner, deux fois. Sans compter les Glinka, les Gluck, les Méhul, les Schubert, les Verdi et autres. Cette énumération, toute sèche qu'elle est, ne montre pas moins l'orientation prise résolument par le comité et par le chef.

Mais le public était souvent difficile à atteindre et à persuader. L'éducation musicale des dilettantes lausannois était encore des plus problématiques. Aussi fallait-il chaque année revenir à la charge afin d'attirer le plus grand nombre possible de souscripteurs. Voici par exemple l'appel qui fut lancé en janvier 1873 par le compositeur Félix Draeseke [1], alors en séjour à Lausanne : « Les frais, dans la grande salle du Théâtre, sont si énormes, surtout lorsqu'il y a à dédommager les artistes qui prêtent leur concours, que tout porte à croire que nous n'aurons point de concerts symphoniques l'année prochaine. Il s'agirait donc de donner une marque de confiance à ces artistes qui, cette année, n'auront probablement joué que pour l'honneur. Le public de Lausanne pourrait facilement faire cela en agrandissant un peu le cercle des abonnés, ce qui se justifierait d'autant mieux que l'orchestre a fait, sous la direction de M. Krellwitz, des progrès rapides et inattendus. » [2]

Voici le même correspondant reprenant le même thème en novembre 1874 : « L'Orchestre de Beau-Rivage qui, en été, trouve son occupation à Ouchy et qui, en hiver, est appelé à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds pour prêter son concours aux concerts de ces villes, est obligé par les conditions de son existence à faire bien des concessions quant au choix de ses morceaux. Cependant les concerts d'abonnement qu'il a donnés jusqu'à présent nous ont toujours offert ce qu'il y avait de précieux et d'intéressant dans la musique classique et moderne, et il nous a prouvé qu'il prenait sa tâche au sérieux. Est-il besoin d'ajouter que l'Orchestre de Beau-Rivage, dans la tâche difficile qu'il s'est imposée de nous faire entendre la bonne musique des grands maîtres, doit être encouragé par un grand nombre de souscripteurs ? » [3]

En dépit du plaidoyer qu'on vient de lire, la *Gazette,* nous apprend trois semaines plus tard que l'appel était resté lettre morte : « Le

---

[1] Félix-Auguste-Bernhard Draeseke, 1835-1913, de Cobourg, vécut à Yverdon en 1862, puis à Lausanne entre 1863 à 1874. Il enseigna à l'Institut de musique de 1865 à 1874.

[2] *Nliste,* 24.1.1873.

[3] *G. de L.,* 14.11.1874.

premier concert — écrivit-elle — n'avait attiré que peu de monde malgré la beauté du programme. Or Lausanne ne peut prétendre que des artistes se mettent en frais pour lui plaire, qu'un excellent orchestre soit à sa disposition pour des fêtes solennelles et des concerts publics, sans faire de son côté quelques sacrifices pécuniaires... » [1]

A Yverdon, où l'Orchestre de Beau-Rivage continuait de donner chaque hiver trois ou quatre concerts d'abonnement, les auditeurs ne se montraient guère plus empressés qu'à Lausanne. Le correspondant de *L'Echo musical,* après avoir constaté qu'un public peu nombreux avait assisté à une audition du bon violoniste Pazetti [2], ajoutait à propos d'un concert donné un peu plus tard par l'ensemble de Beau-Rivage : « Public encore plus clairsemé... Vu son abstention, l'orchestre a déclaré qu'il ne reviendrait pas !... » [3]

Bien qu'on ait eu ainsi à déplorer parfois la tiédeur de la population, l'orchestre n'en poursuivait pas moins sa marche en avant. Si bien qu'à la fin de la dernière série de concerts dirigés par Krellwitz, le tableau publié par la *Gazette* se présentait de manière très avantageuse : « Il serait difficile, écrivait le chroniqueur, de trouver en pays étranger beaucoup de villes, de la grandeur de la nôtre, qui puissent offrir une saison musicale aussi brillante que celle de cet hiver. Ce privilège, dont nous jouissons, est dû en grande partie à l'Orchestre de Beau-Rivage qui, soit par le concours qu'il prête à d'autres sociétés, soit par les concerts qu'il organise lui-même, rend possible à Lausanne l'exécution de la bonne et grande musique. Il gagnera encore en perfection d'exécution quand il verra le public apprécier, comme elles le méritent, les œuvres symphoniques des classiques et des modernes ; il continuera à progresser à mesure qu'il se proposera des buts plus élevés. » [4]

L'excellent musicien Rodolphe Herfurth [5], qui succéda à Krellwitz, allait répondre aux vœux de la *Gazette* et démontrer aux Lausannois pendant près de trois lustres ce qu'un chef de talent peut obtenir d'un

---

[1] *G. de L.*, 7.12.1874.

[2] Voir p. 78, n. 3.

[3] *L'Echo musical,* 21.12.1875. En réalité, l'orchestre revint sur sa décision et donna encore trois concerts à Yverdon, les 21 février, 6 mars et 24 avril 1876.

[4] *G. de L.*, 16.3.1876.

[5] Le violoniste Ernst-Edouard-Rodolphe Herfurth, né en 1844, d'Eisenberg, à 50 km SO de Leipzig, province de Saxe-Altenburg, était chef d'orchestre à Strasbourg au moment où il fut appelé à Lausanne. Il habita notre ville de novembre 1876 à juin 1891, à part deux interruptions : de 1877 à 1878, il séjourna à Montreux et, de 1884 à 1885, en Allemagne.

Portrait de Rodolphe Herfurth

(Photo Claude Bornand, Lausanne)

ensemble comprenant une vingtaine de professionnels. Cependant, avant d'examiner dans le détail les événements marquants de cette période heureuse, nous céderons la plume à un témoin oculaire et surtout auriculaire, Félix Bonjour [1], l'un des bons amateurs qui venaient parfois « renforcer », comme il le raconte plaisamment, l'Orchestre de Beau-Rivage. Ce témoignage [2], rendu par un homme cultivé, apportera une bouffée d'air frais dans la longue énumération des faits rapportés au cours des pages précédentes. Au surplus, son caractère d'authenticité est indiscutable, presque toutes les précisions données par Bonjour ayant pu faire l'objet d'un recoupement ou d'une vérification.

« L'Orchestre de Beau-Rivage — raconte Bonjour — était dirigé par un chef allemand, M. Rodolphe Herfurth, blond, grand, massif, impérieux et ironique, mais bon musicien et sous lequel furent exécutées bien des œuvres intéressantes, sans trop de cahots. M. Herfurth donna pour la première fois à Lausanne, les unes après les autres, les symphonies de Beethoven, y compris la neuvième. L'orchestre joua même une symphonie de Brahms [3]. Mais la musique des grands opéras de Wagner dépassait ses forces. Après une ou deux répétitions, il fallut renoncer au prélude des *Maîtres chanteurs*.

» Il faut dire que ce premier orchestre, s'il comptait une vingtaine de membres permanents, ne possédait aucun de ces premiers prix de conservatoire dont s'enorgueillit l'Orchestre romand [4]. Ces Allemands étaient d'honnêtes musiciens d'une culture artistique souvent assez mince, auxquels il ne fallait pas demander des soli [5] ; très suffisants d'ailleurs pour délasser les hôtes de Beau-Rivage et pour les concerts donnés Derrière-Bourg ou dans la petite salle du Casino-Théâtre. J'ai vu plus d'une fois M. Herfurth obligé de montrer au premier violon comment il fallait s'y prendre pour sortir d'une difficulté.

---

[1] Rappelons que Félix Bonjour, 1858-1942, fut l'un des plus brillants journalistes lausannois de l'époque.

[2] *Revue de Lausanne,* 25.3.1938.

[3] Ce fut la *Symphonie N° 2,* exécutée au concert d'abonnement du 23 novembre 1883.

[4] Rappelons ici que l'article reproduit ici fut publié en 1938.

[5] Bonjour va trop loin. En parcourant notre collection de programmes, pourtant incomplète, nous relevons en effet les noms de plusieurs membres de l'orchestre appelés à jouer en solistes. Ainsi, Charles-Auguste Sammler, piston, le 4.11.1877 ; Edouard Haendel, clarinette, les 4.11.1877, 14.12.1878 et 26.1.1883 ; Rodolphe Herfurth, très souvent, notamment le 26.1.1883 ; Charles-Walter Miersch, alto, 26.1.1883 ; Edouard Muller, violoncelle, 26.1.1883 ; Edouard Froelich, contrebasse, 26.1.1883 ; Otto Beutler, basson, 26.1.1883 ; Auguste Schmidt, cor, 26.1.1883 ; Albert Bossé, violon, 1.1.1884, 23.3.1885 ; Charles Brandt, flûte, 31.3.1889 ; Hermann Merten, violon, 13.12.1889 ; etc.

» Quant aux amateurs qui, avec quelques bons professeurs lausannois [1], se joignaient aux professionnels pour les grands concerts, il y en avait de toutes les forces. Parmi les meilleurs figuraient un médecin lausannois, le Dr Hochreutiner [2], et M. Amstein [3], professeur de mathématiques à la Faculté technique ; tous deux jouaient aux pupitres des premiers violons. Un autre médecin, le Dr Francillon [4], tenait le violoncelle, à côté du fils du Dr Hochreutiner. Pendant une saison, M. Emile Roussy [5], l'un des fondateurs et directeurs de la société Nestlé, fit aux concerts d'abonnement sa partie de premier violon. Il avait un vrai talent pour la musique. Pendant peu de temps, le futur colonel Fernand Feyler [6] augmenta le nombre des seconds violons, tandis que deux pharmaciens, son père et Henri de Crousaz [7], jouaient de la flûte. Gustave Doret, alors étudiant, s'était mis à l'alto [8], et il en était de même, si je me souviens bien, de M. Dapples [9], ingénieur et municipal. Un autre violoniste amateur était M. Maurice Rambert [10], fils de l'avocat Louis Rambert. Un des fondateurs de l'Orchestre de Beau-Rivage, M. Foetisch père, apportait le concours apprécié de sa contrebasse... Le professeur Jules Besançon [11] y tenait le violoncelle. Mais il était plus apte à aiguiser une épigramme qu'à enlever un passage difficile. Aux moments critiques, il éprouvait un soudain besoin de se moucher et laissait tout l'honneur à son compagnon de pupitre. Les violoncellistes s'aperçurent du manège et se donnèrent le mot. Un soir, dans une répétition où leur collaborateur recourait à son mouchoir de poche, ils en firent autant. Besançon goûta peu la plaisanterie et ne revint plus [12].

» Sauf le jour du concert, l'orchestre avait ses répétitions le soir dans le vestiaire du théâtre. M. Herfurth les dirigeait dans les deux

---

[1] D'après le rapport du 4.6.1888 sur l'exercice 1887, nous trouvons les noms des professeurs suivants : Justin Bischoff, Henri Gerber, Pierre Pazetti, Adolphe Rehberg, Frédéric Mouton et Rodolphe Wilke.

[2] Voir p. 105, n. 8.

[3] Hermann Amstein, 1840-1922, professeur à Lausanne dès 1875, jouait également bien du violon et du violoncelle.

[4] Voir p. 105, n. 7.

[5] Emile-Louis Roussy, 1842-1920, fils du meunier de Gilamont.

[6] Fernand Feyler, 1863-1931, fils du pharmacien Adolphe Feyler. (Voir p. 98, n. 7.)

[7] Henri de Crousaz, 1849-1923, était pharmacien de l'Hôpital cantonal.

[8] Doret, *Temps et contretemps,* p. 34 s.

[9] Charles Dapples, 1837-1920, fut directeur de l'Ecole d'ingénieurs et municipal.

[10] Maurice Rambert, 1866-1941, était le neveu de l'écrivain Eugène Rambert.

[11] Jules Besançon, 1831-1897, fut directeur du Gymnase et professeur de littérature à l'Académie dès 1874. Il s'est fait connaître par ses ouvrages satiriques.

[12] Ce qui concerne Jules Besançon est tiré de l'article « Orchestres d'antan », publié par Félix Bonjour dans la *Revue de Lausanne* du 22.10.1933.

langues, passant de l'une à l'autre selon qu'il s'adressait aux professionnels ou aux amateurs. Vis-à-vis de ces derniers, dont plusieurs étaient gens cossus, il était fort poli. Les musiciens salariés qui commettaient de fausses notes ou manquaient leurs entrées s'en tiraient moins bien. La contrebasse, le petit père Froehlich [1], qu'il appelait ironiquement Excellenz Froehlich, en entendait parfois de raides...

» Quelquefois pénible dans les répétitions, Herfurth recouvrait toute son égalité d'âme le soir du concert. C'était une bataille à livrer et il s'en remettait pour l'issue au dieu des batailles, sans plus s'inquiéter des passages de la symphonie où, dans les répétitions, ses soldats avaient bronché. Le hautbois donnait le *la,* les instruments s'accordaient, le chef saluait la salle et l'on partait. L'habitude n'était pas encore prise de faire lever tous les membres de l'orchestre quand le chef faisait son entrée ; mais, et cela va presque sans dire, lorsque le héros de la soirée était un Hans de Bülow [2], un Antoine Rubinstein [3] ou un Francis Planté [4], les ovations de l'orchestre et de la salle montaient au degré le plus élevé du thermomètre. On ne rappelait pas encore six fois à peu près chaque soliste. On se contentait de deux ou trois... »

Nous compléterons les souvenirs de Félix Bonjour par deux témoignages émanant d'autres contemporains dont nous ne saurions suspecter la bonne foi, le professeur Eugène Rapin [5] et le compositeur Gustave Doret. Pour le premier [6], « Herfurth cachait, sous une apparente froideur, un tempérament d'une rare énergie ainsi qu'un sens artistique très affiné... Son règne fut particulièrement brillant. Soumettant ses musiciens à une forte discipline, il obtint de très bons résultats... Pendant les quinze années de sa direction, on entendit non seulement des compositions anciennes et modernes supérieurement exécutées, mais aussi des solistes de marque : Wieniawski, violoniste [7] ; Mme Walter-Strauss, cantatrice [8] ; F. Planté et Mme Essipov, pia-

---

[1] Ernest-Gottlieb-Edouard Froelich, 1851-1910, de Künsdorf (Thuringe), s'établit à Lausanne en 1880. Il y resta jusqu'à sa mort.

[2] Il donna un concert à Lausanne le 17 février 1886 avec le concours de l'orchestre.

[3] Rubinstein, 1829-1894, joua à Lausanne le 6 décembre 1880.

[4] Planté, 1839-1934, joua à plusieurs reprises avec l'Orchestre de Beau-Rivage, notamment les 22.4.1879, 24.4.1879, 7.4.1880, 26.1.1886, etc.

[5] Charles-Henri-Eugène Rapin, 1843-1918, fut pasteur, critique musical et privat-docent de musique sacrée à l'Université de Lausanne.

[6] Rapin, *Le passé de l'Orchestre.* Article paru dans *Lausanne-Plaisirs* du 20.9.1913.

[7] Henri Wieniawski, 1835-1880, joua à Lausanne les 6 et 13.9.1877.

[8] Anna Walter-Strauss, 1846-1936, fut constamment à l'affiche dans nos villes entre 1874 et 1887.

nistes [1] ; Saint-Saëns, Marsick, Fritz Blumer, Wilhelmj, Eugène d'Albert, Servais, Joachim, Teresina Tua, Paderewski, Taffanel, etc. » [2]

Quant à Gustave Doret, qui commençait ses études à Lausanne, il fut vivement frappé par la personnalité d'Herfurth. Peu après son arrivée dans le chef-lieu, en automne 1882, il fut admis à jouer, tant au pupitre de second violon qu'à celui de violon-alto, et c'est en qualité d'exécutant qu'il nous a laissé quelques notes sur l'orchestre et sur son chef, « ce Saxon de haute taille, au poil roux, à la barbe soignée et aux cheveux bouclés ». Il en loua sans réserve « l'autorité, le prestige, la patience, l'énergie indomptable et les convictions ». Pour Doret, Lausanne connut, grâce à Herfurth, « une période de réelle et profonde culture musicale, d'enthousiasme, de collaboration et de sacrifices », un « heureux temps idéaliste où le désintéressement personnel était encore la caractéristique des artistes » [3]. Le futur auteur de la *Fête des Vignerons* fut grandement impressionné par l'exécution du prélude de *Parsifal* joué en Saint-François [4] quelques mois après la première représentation de Bayreuth [5]. Il le fut davantage encore par le concert que donna l'incomparable Joachim. Voici comment il relate ce souvenir :

« Une date qui, pour moi, reste inoubliable, c'est celle du 14 février 1883 [6]. L'illustre violoniste Joachim, alors dans toute sa gloire, était venu jouer, dans l'un de nos concerts, le *Concerto* de Beethoven. Avec un soin tout particulier, Herfurth nous avait fait travailler la partition, car l'honneur était grand, pour notre modeste orchestre, de collaborer avec ce prodigieux artiste. Mon souvenir reste très précis de l'étonnement que manifesta Joachim dès son premier contact avec ces musiciens qui ne voulaient pas paraître émus ni tremblants. Il ne

---

[1] Annette Essipov, 1851-1914, de Saint-Pétersbourg, se produisit à Lausanne le 22.10.1879.

[2] Saint-Saëns, 1835-1921, joua à Lausanne les 18, 20 et 23.3.1881. — Le violoniste Marsick, 1848-1924, joua chez nous le 24.2.1882. — Le pianiste Fritz Blumer, 1860-1934, de Glaris, se produisit à plusieurs reprises à partir de 1880. — Le violoniste Auguste Wilhelmj, 1845-1908, joua le 9.11.1883 et le 20.10.1886. — Eugène d'Albert, pianiste, 1864-1932, fut notre hôte les 29.2.1884 et 2.3.1888. — Le violoncelliste Joseph Servais, 1850-1885, donna un concert le 25.11.1884. — Joachim, 1831-1907, joua de nombreuses fois entre 1883 et 1900. — Teresina Tua, 1866-1956, violoniste, joua les 26.2 et 25.3.1886. — Paderewski, pour la première fois le 13.12.1889. — Le flûtiste Paul Taffanel, 1844-1908, joua à Lausanne, avec l'orchestre, le 13.2.1891.

[3] Doret, *Temps et Contretemps,* p. 34.

[4] Le 10.2.1883.

[5] Elle avait eu lieu le 26.7.1882.

[6] Ce fut bien le 14 février, et non le 23 comme l'écrit Doret.

ménagea pas son admiration à notre chef. Le soir du concert, sans que nous pussions nous en douter, Joachim s'était déjà mis dans la tête de faire obtenir à Herfurth une activité où il pourrait mettre en valeur toutes ses éminentes qualités de chef. Les années passèrent et c'est en 1891 que le chef lausannois fut appelé à la direction de l'Orchestre philharmonique de Berlin, franchissant d'un seul bond les étapes d'une carrière brillante. » [1]

Les louanges d'un Bonjour, d'un Rapin ou d'un Doret sont donc unanimes, qu'elles s'appliquent au talent d'Herfurth ou au travail de ses administrés. Pourtant elles ne donnent de la situation qu'une image incomplète. Un examen plus approfondi révèle en effet que l'orchestre eut à subir maintes crises et que, plus d'une fois, il fut acculé à la faillite malgré le zèle de son chef et la bonne volonté de son comité. Pour une question d'argent, évidemment ! Essayons par conséquent de suivre les hauts et les bas qui se manifestèrent entre 1876 et 1891 [2].

La première crise éclata en automne 1877. L'orchestre décida de suspendre les concerts d'abonnement tout en projetant de donner chaque semaine une soirée musicale divertissante au restaurant du Casino [3]. Pour sa part, Herfurth s'était installé à Montreux, où les conditions de travail paraissaient momentanément plus intéressantes. Vers la fin de l'hiver, la crise atteignit une phase aiguë. D'une part l'hôtel Beau-Rivage avait dû, par économie, abaisser le montant de la somme allouée à l'orchestre ; d'autre part les bals avaient été moins nombreux et les concerts moins rémunérateurs. De plus en plus mal payés, les musiciens envisagèrent de quitter Lausanne. La dissolution de l'orchestre paraissait imminente.

Un groupe de mélomanes tenta de sauver la situation. C'étaient l'avocat Georges Dubois [4], le professeur William Cart [5], le notaire J. Vallotton [6], les négociants Charles et Philippe Pflüger [7]. Ils com-

---

[1] Doret, *op. cit.*, p. 37.

[2] Ce sont les journaux avant tout qui serviront de base à notre information, les archives de l'orchestre demeurant introuvables.

[3] *G. de L.*, 25.10.1877. — *FAL*, 6.11.1877.

[4] Georges Dubois, 1845-1926, fut président du Chœur d'hommes de Lausanne dès sa fondation en 1873 et jusqu'en 1894.

[5] William Cart, 1846-1919, homme d'un savoir presque universel, s'intéressa à la musique autant qu'à l'histoire et à l'archéologie. Il prit une grande part au développement de l'art musical dans notre pays.

[6] Jacques Vallotton, 1835-1880. Son fils, James Vallotton, 1871-1955, fit aussi partie du comité de l'orchestre quelques années plus tard.

[7] Charles-Auguste Pflüger, 1849-1927.

prirent qu'une souscription publique, si généreuse fût-elle, ne suffisait pas et qu'il fallait recourir aux autorités constituées. Ils adressèrent donc à la Municipalité une requête dûment motivée [1].

« Vous connaissez — écrivirent-ils entre autres — les avantages directs et indirects que procure à notre ville la présence d'un orchestre ; mais il est un point essentiel qui doit être bien compris, c'est qu'aucune réunion d'amateurs, même constituée au moyen des meilleurs éléments que possède Lausanne, ne saurait remplacer ce qui va nous échapper ; les tentatives précédemment faites par la Société philharmonique, aujourd'hui dissoute, ont promptement échoué, malgré la savante direction d'un maître dont la réputation d'habileté et de génie n'est pas à faire. C'est que la discipline ne s'impose pas à des amateurs, tandis qu'elle est une condition absolue d'existence lorsqu'il s'agit d'artistes rétribués.

» Il existe en outre à Lausanne diverses sociétés de musique de cuivre, composées d'amateurs. Ces sociétés ont leur champ d'activité et leur place marquée dans le domaine de l'art, mais il ne viendra jamais à l'esprit de qui ce soit qu'elles puissent suppléer à un orchestre symphonique...

» En terminant, nous nous permettons de vous faire remarquer que depuis quinze années environ le développement musical dans le canton de Vaud s'accentue toujours davantage ; Lausanne a pris en Suisse une des premières places et la réputation de ses professeurs, de ses sociétés, ainsi que l'activité et le zèle avec lesquels ils travaillent, ont produit des résultats que l'on peut comparer avec ceux obtenus à Bâle et à Zurich et qui dépassent ce qu'on obtient à Berne et à Genève. Toutes ces villes ont leur orchestre. Aarau, Saint-Gall, Vevey même jouissent également de ce puissant auxiliaire et tiennent à s'assurer un tel concours même au prix de sacrifices considérables que s'imposent tout à la fois les particuliers et la bourse communale. Aujourd'hui et pour la première fois Lausanne est tenue de faire de semblables sacrifices. La population l'a compris ; elle s'est émue en présence de l'annonce du départ de notre orchestre, et elle n'hésite pas à ouvrir sa bourse. Il reste maintenant à nos autorités communales à faire que ce dévouement ne soit pas stérile et à s'assurer le succès d'une entreprise dont le public tout entier profitera et dont personne ne songe à critiquer le but ni les résultats. »

---

[1] Lettre du 22.4.1878.

En quelques jours, le public souscrivit 1200 actions de 5 francs. Quant aux autorités municipales, elles octroyèrent une subvention de 1500 francs [1]. Ces sommes, toutes modestes qu'elles étaient, allaient néanmoins permettre aux requérants de gagner la partie. La société se réorganisa sous le nom « Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage ». Fort de ses dix-huit musiciens, il se présenta au public le 15 mai sur la terrasse de l'Abbaye de l'Arc [2]. Tout alla bien au cours des mois qui suivirent, de telle sorte qu'à la fin d'octobre le comité put exprimer sa satisfaction pour l'empressement mis par les auditeurs à suivre les quarante (!) concerts populaires donnés pendant la belle saison. De plus, Herfurth ayant regagné notre ville, l'orchestre allait pouvoir se l'attacher de nouveau et offrir aux Lausannois une nouvelle série de six concerts d'abonnement [3]. Mais on doit convenir que l'alerte avait été chaude !...

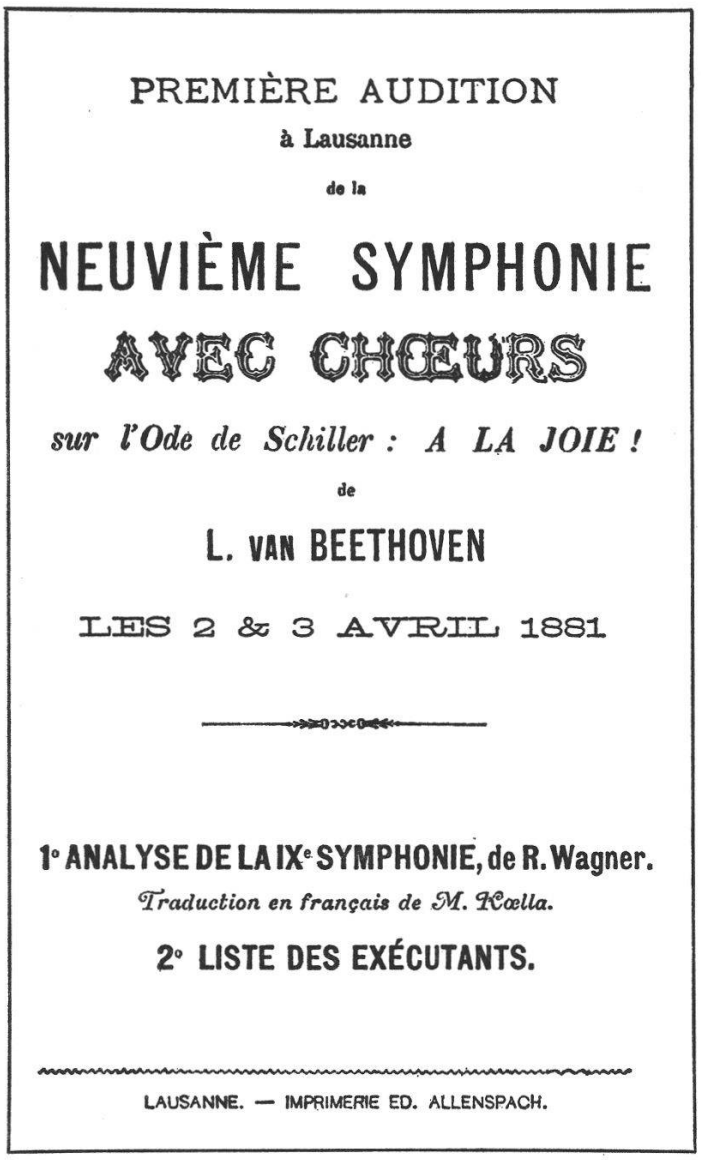
Les trois années qui suivirent le retour d'Herfurth furent pour l'orchestre une période de longue et régulière ascension qui devait aboutir, les 2 et 3 avril 1881, à une exécution mémorable de la *IXe Symphonie*. C'était la première fois que les Lausannois entendaient chez eux le chef-d'œuvre de Beethoven. Sa mise au point fut minutieusement réglée. De l'avis unanime des experts, le résultat obtenu par Herfurth pouvait être qualifié de sensationnel. Ce fut, pour Lausanne et pour la Suisse romande, le premier grand événement artistique du siècle.

Un tel résultat pourrait laisser croire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des orchestres. Or, il n'en était rien. Au printemps 1881, il fallut lancer un nouvel appel à la population dans l'espoir de trouver les fonds indispensables à la bonne marche de la société. Nous emprunterons à la *Gazette* [4] quelques larges extraits de l'article qui parut à ce propos car, en l'état actuel de nos connaissances, c'est le seul document précis qui permette de mesurer la précarité de l'ensemble dirigé par Herfurth et qui nous renseigne en détail sur son organisation :

« Le comité de l'orchestre engage le directeur ; il lui garantit chaque année une somme de 5500 francs en actions souscrites par le public et lui remet la subvention de la Ville, 1500 francs, et celle de

---

[1] *G. de L.*, 13.4 et 11.5.1878. — *Nliste,* 4.5.1878.
[2] *G. de L.*, 11.5.1878.
[3] *Nliste,* 29.10.1879. — *G. de L.*, 18 et 22.11.1878.
[4] *G. de L.*, 11.5.1881.



PREMIÈRE AUDITION

à Lausanne

de la

NEUVIÈME SYMPHONIE

AVEC CHŒURS

sur l'Ode de Schiller : A LA JOIE !

de

L. VAN BEETHOVEN

LES 2 & 3 AVRIL 1881

1° ANALYSE DE LA IXe SYMPHONIE, de R. Wagner.

Traduction en français de M. Kœlla.

2° LISTE DES EXÉCUTANTS.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ED. ALLENSPACH.

Couverture de programme

l'hôtel Beau-Rivage qui, de 14 000 francs au temps où l'orchestre ne comptait que 12 musiciens, a été réduite à 11 000, puis à 8000 francs. Le directeur, de son côté, s'engage à avoir au moins 18 musiciens réguliers ; il se charge de leur rétribution, supportant seul les pertes, comme aussi il toucherait seul les bénéfices s'il y en avait.

» En retour de la subvention de la Ville, l'orchestre s'engage à donner des concerts populaires gratuits, le dimanche, à l'issue du service divin, du 1er mai au 1er novembre. Quant à Beau-Rivage, l'orchestre au complet y donne 73 concerts du 18 juin au 1er novembre. La finance d'entrée de 50 centimes perçue pour ces concerts ne rentre pas dans la caisse de l'orchestre.

» Le traitement des 18 musiciens, à raison de 150 francs par mois, représente en moyenne 2700 francs ; si on y ajoute le traitement du directeur et quelques autres frais, on arrive à 3000 francs par mois, soit 36 000 francs par an. Le directeur reçoit de la Ville 1500 francs, de l'hôtel Beau-Rivage 8000 francs, du comité de l'orchestre 5500 francs, soit au total 15 000 francs. En sorte que le découvert est de 21 000 francs. A ce chiffre, il faut ajouter au moins 3000 francs pour achat de musique, entretien d'instruments, etc. C'est donc 24 000 francs que le directeur doit trouver pour arriver à couvrir ses frais. Jusqu'ici, ce découvert a été comblé avec peine par le produit des concerts. Le directeur actuel ne fera aucun bénéfice sur l'exercice écoulé.

» Le budget de cet exercice a été grevé, par le fait du changement de diapason, d'une finance extraordinaire de 2400 francs qui a été supportée par le directeur pour $^1/_3$ et par les artistes pour $^2/_3$. Le diapason allemand, sur lequel étaient construits les instruments de l'orchestre, est d'un demi-ton plus élevé que le diapason français, universellement adopté aujourd'hui [1]. Le conserver à Lausanne était exposer les chanteurs à de désagréables surprises. Aussi le directeur a-t-il courageusement pris sur lui de mettre l'orchestre au diapason normal, en renouvelant entièrement les instruments à vent [2].

» On le voit, la situation est difficile. Les artistes ont un traitement des plus modique, sur lequel il est fait une retenue pour l'achat des nouveaux instruments. Le directeur assume, sans compensation suffisante, une énorme responsabilité. Et cependant, c'est à l'esprit d'initiative de ce dernier qu'on doit d'avoir entendu à Lausanne les neuf symphonies de Beethoven. M. Herfurth n'a reculé, en particulier, devant aucun sacrifice pour rendre possible l'exécution de la dernière de ces œuvres du maître. Pour se maintenir à la hauteur de sa tâche, l'orchestre est astreint à un travail considérable. Chaque jour, les dix-huit musiciens qui le composent assistent, sous la direction de M. Herfurth, à une répétition de deux heures ; ils ont ainsi réalisé de rapides progrès et peuvent, avec une seule répétition par soirée, accompagner, à la complète satisfaction de M. Fournier [3], chaque

---

[1] C'est en 1858 que l'Académie des sciences de Paris l'avait fixé à 870 vibrations simples. La fabrication des diapasons légaux fut confiée à la maison vaudoise Secretan, à Paris (*G. de L.*, 10.11.1859).

[2] Le diapason normal fut inauguré par l'orchestre au concert d'abonnement du 12.11.1880.

[3] La troupe Fournier venait de Besançon. Son chef d'orchestre se nommait Goud.

semaine deux ou trois opéras différents, dont plusieurs entièrement nouveaux...

» Grâce à cet orchestre, nous avons chaque printemps une saison d'opéra ; nous avons chaque année des concerts symphoniques, des concerts d'église, les concerts du jeudi soir et ceux du dimanche matin. Grâce à lui, nous entendons chaque année des artistes étrangers qui ne se produisent que bien accompagnés. Ceux qui sont venus à Lausanne cette année ont été pleinement sastisfaits ; M. Planté, par exemple, a rendu au mérite de l'orchestre un hommage d'autant plus flatteur qu'il venait de plus haut. Faut-il parler encore des moments agréablement passés avec l'orchestre dans la salle du restaurant ou dans le jardin du Casino-Théâtre, des soirées, des bals auxquels l'orchestre a prêté son concours ? »

Après cette démonstration impressionnante venait l'appel proprement dit, qui se terminait par une ferme invitation à souscrire : « L'orchestre doit être soutenu comme une œuvre utile à tous, même à ceux qui ne vont jamais à un concert. Le comité compte qu'il le sera et il attend un bon accueil pour le collecteur qui passera prochainement au domicile des personnes qui n'ont pas encore souscrit. »

Le SOS lancé par la *Gazette* fut accueilli décemment, semble-t-il, puisque les concerts d'abonnement furent maintenus l'hiver suivant. Mais il faut croire que la solution envisagée ne donnait pas entière satisfaction. En effet, au printemps 1882, tout était à recommencer. Herfurth menaçait de partir et l'orchestre de se disperser. Une fois de plus, il fallut aviser.

Une nouvelle équipe de mélomanes, consciente de l'« extrême gravité » de la situation, se trouva en présence de l'alternative suivante : ou bien trouver un moyen d'augmenter les ressources de l'orchestre, ou bien le laisser tomber. On opta pour la première solution et l'on recourut derechef à la générosité des amateurs [1]. C'est ainsi que le 6 avril déjà [2] se constituait une Société de l'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage, au capital initial de 10 000 francs, qui prenait l'orchestre à sa charge et le mettait à l'abri, pour quelque temps du moins. Chose non moins importante, la société réussissait du même coup à réengager le directeur Herfurth [3]. Ainsi fut conjurée

---

[1] *Nliste,* 17.3.1882.
[2] *Nliste,* 20.4.1882.
[3] *G. de L.*, 10.5.1882.

une fois encore la crise ouverte par le manque d'intérêt de la population et par l'impéritie des autorités.

En somme, l'orchestre était atteint de leucémie. A chaque transfusion de sang frais, il repartait, plein de jeunesse, quitte à reperdre insensiblement sa vitalité factice. C'est exactement ce qui se passa après le printemps 1882. La saison suivante fut étincelante. Elle se termina en apothéose, le 7 avril 1883, par une seconde exécution de la *IXe Symphonie*. Et puis, en 1883-84, l'intérêt diminua de telle façon que Rodolphe Herfurth, excédé, quitta Lausanne, juste après avoir dirigé la *Légende de Sainte-Elisabeth,* de Liszt [1]. Son départ passa presque inaperçu dans la presse locale. Seul le *Nouvelliste* voulut bien publier un article exprimant l'admiration, la reconnaissance et les regrets de chacun. Certes, le chef qui s'en allait méritait bien qu'on rappelât, même succinctement, son immense et bienfaisante activité.

« Le départ définitif de M. Herfurth — écrivit donc le *Nouvelliste* — est une véritable perte pour le public de Lausanne. Comme directeur de l'Orchestre, M. Herfurth avait conquis toutes les sympathies par la manière distinguée dont il s'acquittait de ses importantes fonctions. Il avait réussi à obtenir de son orchestre un ensemble et une précision remarquables. Les artistes de passage à Lausanne étaient unanimes dans les éloges qu'ils faisaient de l'orchestre et, à plus d'une reprise, nos musiciens se sont fait apprécier dans d'autres villes [2], notamment à Genève.

» M. Herfurth d'ailleurs ne donnait pas exclusivement ses soins à l'orchestre. Les membres de la société Sainte-Cécile n'oublieront pas de si tôt avec quelle conscience et quel savoir il les a dirigés. C'est en 1879 [3] que M. Herfurth prit la direction de Sainte-Cécile. Avec lui, cette excellente société a exécuté chaque année des œuvres importantes, parmi lesquelles nous citerons la *IXe Symphonie,* en 1881 et en 1883 ; la *Cantate de la Cathédrale,* de Justin Bischoff [4], en 1881 ; le *Christ,* de Liszt, en 1882 ; le *Requiem* de Brahms, en 1883 ; et, l'hiver dernier, le *Requiem* de Mozart. » [5]

---

[1] Les 14 et 15.6.1884. (*G. de L.*, 7, 12, 13 et 16.6.1884.)

[2] Soit à Yverdon, Morges, Montreux et Vevey.

[3] C'est bien 1879, et non 1880. (*G. de L.*, 30.9.1879.)

[4] Justin Bischoff, 1845-1927, fut professeur de musique et compositeur à Lausanne. Sa famille, d'origine saxonne, avait acquis la bourgeoisie de Lausanne en 1810. Son père, qui était pharmacien, enseigna la chimie à l'Académie.

[5] *Nliste,* 2.5.1884.

Pour remplacer le démissionnaire, la société désigna Gustave Kroeber [1], jusque-là directeur de musique au casino de Baden. Il fut choisi parmi cinquante-deux candidats ! [2] Mais son séjour à Lausanne fut très bref : un hiver. Et, dès le mois de juin de l'année suivante [3], nous retrouvons... Rodolphe Herfurth à la tête de l'Orchestre de la Ville. Que s'était-il passé ? L'ancien chef était-il simplement au bénéfice d'un congé ? C'est fort douteux. Fut-il rappelé ? Revint-il de son propre gré ? Nous n'en savons rien. Le fait est qu'en automne 1885, il avait réintégré son ancien domicile et allait garder pendant six ans encore la direction de l'orchestre. Ce fut une chance inespérée.

Comment caractériser l'activité de la société après le retour d'Herfurth ? Dans l'ensemble, il n'y eut pas de changements profonds. Le comité continua de régler les questions administratives et de donner son avis sur les programmes proposés par le chef. L'orchestre garda son rythme de travail en jouant pour des concerts d'abonnement, des concerts d'oratorio et des concerts populaires. Comme par le passé, il s'en alla rendre visite à nos principales cités : Morges, Yverdon, Lutry, Vevey, Nyon, pour la plus grande édification des cercles d'amateurs qui y cultivaient l'art musical. De même encore, grâce à l'excellent ensemble dirigé par Herfurth, nombre d'artistes célèbres, pianistes, violonistes, violoncellistes, chanteurs, continuèrent de s'arrêter dans nos villes au cours de leurs tournées.

Il y a lieu pourtant de souligner certains faits nouveaux. Tout d'abord, Herfurth obtint la collaboration d'un chef en second, Oscar Thümer [4], qui prit la direction des concerts de musique populaire. Il se trouvait ainsi déchargé d'une besogne ingrate et pouvait se consacrer avec plus d'attention aux concerts classiques. De plus, à partir de 1886, l'orchestre s'assura le concours d'un plus grand nombre d'artistes en engageant, pour certains concerts, des musiciens venant de Vevey et de Montreux. Ainsi renforcé — l'effectif atteignit souvent 40 instrumentistes — l'ensemble lausannois allait pouvoir donner « un cachet particulier aux œuvres choisies » [5].

Dans un autre ordre d'idées, le comité songea à faire plaisir aux abonnés en les invitant à choisir eux-mêmes le programme d'un

---

[1] Gustave Kroeber, né en 1848, venait de Groitzsch (Saxe). Il fut chef d'orchestre à Montreux en 1886 et en 1887.

[2] *G. de L.*, 1.10.1884. — *Nliste,* 9.10.1884.

[3] *G. de L.*, 26 et 30.6.1885, 16.10.1885.

[4] Voir p. 79, n. 5.

[5] Circulaire du 15.10.1886 envoyée aux actionnaires.

concert parmi les neuf œuvres dont il proposait les titres. Le résultat de cette consultation permet de connaître les goûts des auditeurs en 1890. Furent choisis les morceaux suivants : l'ouverture de *Léonore N° 3,* la symphonie *Harold en Italie,* enfin la suite pour orchestre de *Peer Gynt.* Ces trois œuvres constituèrent en effet l'essentiel du concert d'abonnement donné le 18 mars 1891 [1].

En ce qui concerne le répertoire, il faut observer qu'Herfurth, continuant sur sa lancée, proposa aux Lausannois une foule d'œuvres nouvelles pour eux. La liste en est imposante. Glanons-y quelques titres : la *Symphonie N° 2,* de Saint-Saëns ; la *Symphonie N° 4,* de Schumann ; l'*Ours,* de Haydn ; la *Symphonie en ré majeur,* de Ch.-Ph.-Em. Bach ; la *Suite en si mineur,* de Bach ; de nombreux concertos dont les auteurs étaient notamment Bach, Beethoven, Mozart, Raff ; des pièces diverses et des ouvertures de Bizet, Delibes, Godard, Grieg, Massenet, Tchaïkovsky, Wagner... Impossible de les citer tous. En résumé, l'orchestre présenta au public un panorama musical riche et varié, embrassant les périodes classique, romantique et contemporaine. Il fut le grand dispensateur de la culture musicale pendant le dernier quart du XIXe siècle.

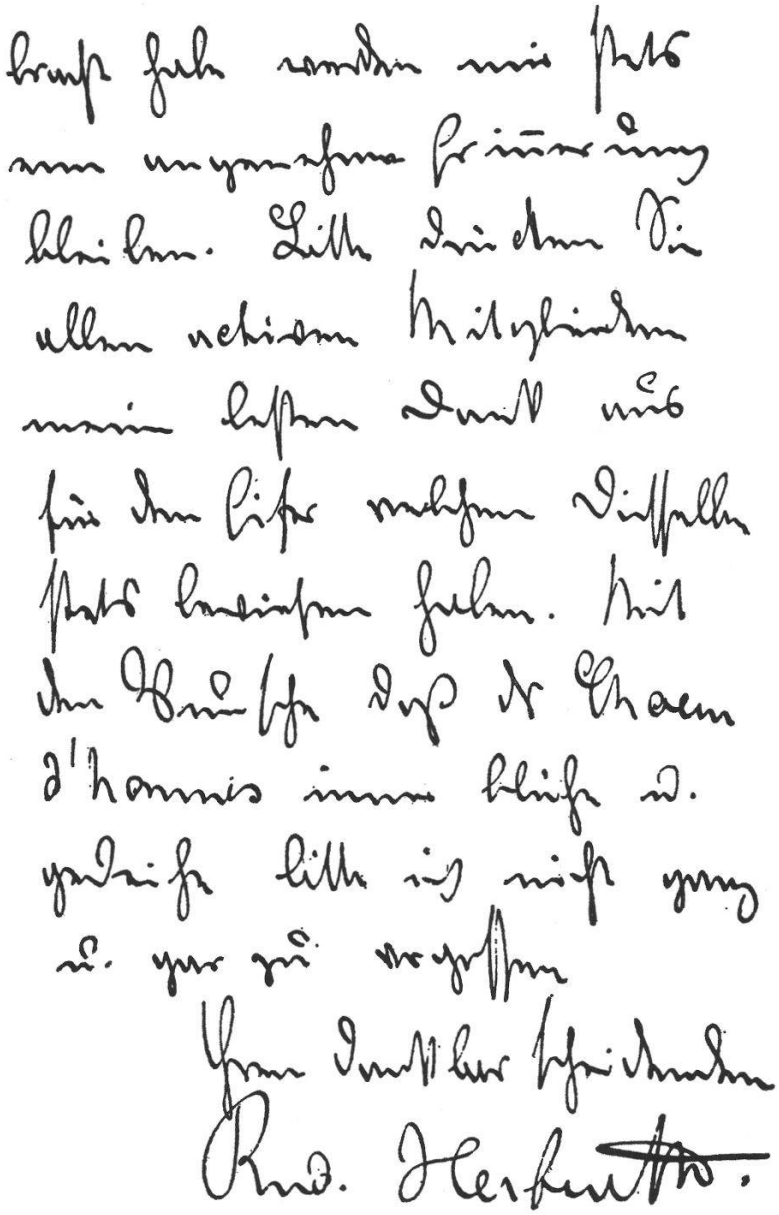
Faut-il ajouter ici que de nouvelles crises ébranlèrent les fondements de l'orchestre ? qu'en 1889, il fut question de supprimer les concerts d'abonnement [2] ? qu'en 1890 leur nombre fut réduit à quatre ? — On a peine à croire qu'une entreprise culturelle de cette envergure dans une ville telle que Lausanne ait rencontré de telles traverses. Hélas, l'historien est bien obligé de constater les faits, tout en les déplorant. Ce ne sera du reste pas la dernière fois qu'il faudra évoquer la fragilité de nos institutions musicales.

En avril 1891, les journaux annonçaient la nomination de Rodolphe Herfurth à la tête de l'Orchestre philharmonique de Berlin [3]. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un faux départ, mais d'un adieu définitif. Avant de s'en aller, le prestigieux chef eut encore l'occasion de faire valoir son talent en dirigeant la *IXe Symphonie,* qui avait été choisie pour le concert d'inauguration de l'Université [4]. C'était la troisième fois qu'on l'entendait dans notre canton. L'œuvre fut exécutée par

---

[1] *G. de L.*, 22.12.1890 ; 6, 14 et 19.3.1891.
[2] *G. de L.*, 16.3.1889, 29.4.1889, 24.8.1889.
[3] *Nliste,* 18.4.1891.
[4] Le concert eut lieu le 18.5.1891. Il avait été précédé d'une répétition publique deux jours avant.

220 chanteurs et par l'Orchestre de la Ville, dont l'effectif avait été porté exceptionnellement à 60 musiciens. Parmi les solistes, mentionnons Mme Agnès Herfurth-Schoeler [1], femme du directeur, et Charles Troyon, dont les anciens Lausannois se rappellent la magnifique carrière. Ce concert fut l'adieu de celui qui, pendant quinze ans, avait présidé souverainement aux destinées de l'orchestre.



Fragment d'une lettre de remerciement de Herfurth, lors de son départ de Lausanne, 17 avril 1891

(Photo Muller, Lausanne)

[1] Agnès Schoeler, alto, de Weimar, avait épousé Herfurth en 1890.

Le musicien qui prit la relève se nommait Lionetto Banti [1]. Il venait de Genève. Au dire d'Eugène Rapin, cet artiste avait « toutes les qualités qui font le bon musicien et aucune de celles qui sont indispensables à un bon chef d'orchestre » [2]. Effectivement, après avoir assumé ses fonctions pendant deux hivers, il dut se retirer au printemps 1893 déjà. Il fut question de le remplacer par Richard Langenhan [3], professeur de musique et organiste à Clarens. Finalement, l'on fit appel à Georges Humbert [4], qui enseignait alors l'histoire de la musique au Conservatoire de Genève. Le nouveau venu allait demeurer en fonctions jusqu'en 1901, faisant bénéficier les Lausannois de sa vaste culture et d'un goût parfait.

Aussi, une année plus tard, le mélomane Albert Cuony [5] pouvait-il vanter presque sans réserves les mérites du nouveau chef : « L'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage a conquis sa place parmi les institutions lausannoises. Il s'est rendu indispensable et jouit d'une légitime réputation. Aussi le nombre de ses abonnés va-t-il croissant chaque année et ses concerts sont-ils très courus. Ce résultat est dû avant tout à l'impulsion éclairée et énergique de son président, M. le professeur William Cart [6], musicien érudit doublé d'un fin lettré, et au zèle de son jeune directeur, M. Georges Humbert. Grâce à eux, la discipline, un peu relâchée après le départ de M. Herfurth, a été rétablie ; les études sont devenues plus sérieuses ; le choix des solistes a été fait avec beaucoup de soin et les programmes ont été combinés de manière que, sans négliger le répertoire classique, on apprît à connaître les œuvres modernes des différentes écoles.

» L'organisation des grands concerts symphoniques présente, à Lausanne, des difficultés que la plupart des auditeurs ne soupçonnent pas. L'orchestre, tel que nous le voyons dans ces occasions, se compose de trois éléments : les membres permanents, qui en forment le noyau ; un certain nombre d'amateurs, bons musiciens pour la plupart,

---

[1] Lionetto Banti, né en 1846, était originaire d'Italie. En 1894, il partit pour Florence, où il prit la direction de l'orchestre philharmonique fondé par von Bülow.

[2] *Lausanne-Plaisirs,* 20.9.1913.

[3] Richard Langenhan, 1865-1900, de Gotha, fut quelque temps organiste au Locle. A partir de 1886, il habita Vevey, puis Clarens. En 1898, il fut nommé chef d'orchestre à Munich. Voir REFARDT entre autres.

[4] Georges Humbert, 1870-1936, était un brillant musicologue. Il est surtout connu pour sa traduction en français du *Dictionnaire de musique* de H. Riemann.

[5] Albert Cuony, 1832-1915, fut pendant quarante-deux ans organiste de l'église catholique de Lausanne. Il fit partie du comité du Conservatoire qu'il présida de 1900 à 1912. Il écrivit de nombreuses chroniques musicales *(DHBS)*.

[6] Voir p. 119, n. 5.

mais n'ayant pas l'habitude des exécutions d'ensemble comme ceux qui en font un métier ; enfin quelques artistes que l'on fait venir comme renforts de Genève, de Montreux ou de Berne et qui, naturellement, ne peuvent assister qu'à la dernière répétition. Fondre ces trois éléments en un tout homogène, leur inspirer une interprétation uniforme des œuvres musicales, les habituer à l'observation simultanée des changements rythmiques ou dynamiques, enfin obtenir de la précision dans les attaques et dans les traits d'agilité, ce n'est pas une tâche aisée et l'on s'explique que quelques défaillances et quelques accrocs se produisent, surtout au commencement de la saison et lorsqu'il s'agit de compositions compliquées comme la *Symphonie N° 2,* de Saint-Saëns...

» Les matinées-concerts, organisées par la Société de développement de Lausanne, ont conservé leur vogue précédente. Elles ont lieu deux fois par semaine au Casino-Théâtre et réunissent un auditoire cosmopolite qui se plaît à entendre un peu de musique tout en bavardant et en dégustant une tasse de thé ou une chope de bière. L'orchestre, sous la direction de M. Thümer, en fait les principaux frais. »[1]

Georges Humbert ne se contentait pas de diriger l'orchestre. Il se préoccupait aussi de donner à ses auditeurs une véritable éducation musicale. Pour y parvenir, il se mit à offrir au public, avant les concerts, une conférence dans laquelle il présentait au piano les œuvres qui allaient être exécutées. Mais il faut croire que le caractère didactique de ces séances n'était pas fait pour enchanter les Lausannois, car au bout de peu de temps, faute d'auditeurs, Humbert fut contraint de les remplacer par un commentaire paraissant dans la *Gazette* à la veille de chaque concert [2].

1896 : l'orchestre est une fois de plus aux abois ! Le *Nouvelliste* révèle à ses lecteurs l'une des innombrables crises dont il est la victime. Malgré le caractère fastidieux de cette relation, nous serons bien obligés, par souci d'objectivité, de reprendre l'examen du malade. Le diagnostic ne sera guère différent hélas, pas plus que le remède. Enfin, voyons ce qu'en écrit le comité :

« Dans sa dernière assemblée générale, tenue le 27 mai 1896, la Société de l'Orchestre a résolu, vu l'état de ses finances, de faire, auprès du public lausannois, un appel de fonds dont le résultat doit

---

[1] *Gazette musicale de la Suisse romande,* 1.11.1894, p. 213 s.

[2] *G. de L.,* 23 et 24.10.1894, 14.11.1894. — *Gazette musicale de la Suisse romande,* 1.2.1894, p. 45 ; 1.11.1894, p. 213 s.

décider de l'existence même de la société ou de sa dissolution immédiate. Malgré tous les efforts du comité de direction, l'activité de l'orchestre ne produit chaque année qu'un chiffre de recettes insuffisant pour couvrir les dépenses. Ces déficits répétés ont absorbé le capital social qui aujourd'hui se trouve complètement épuisé.

» Dans ces conditions, la société, qui ne veut pas contracter des dettes, n'a plus qu'à liquider. Et c'est ce qu'elle fera, à moins qu'elle ne trouve les fonds nécessaires avant le 15 août prochain, date à laquelle doivent être dénoncés, le cas échéant, tous les contrats d'engagement d'artistes. » [1]

D'ailleurs le *Nouvelliste* avait pris les devants en s'adressant, quelques semaines plus tôt, à la population du chef-lieu : « Lausannois ! vous êtes menacés de perdre votre orchestre et de voir disparaître avec lui les ressources musicales et les jouissances artistiques qui vous sont devenues indispensables. Votre petite ville qui, au point de vue musical, se piquait naguère, non sans raison, d'en pouvoir remontrer à de plus grandes qu'elle, devra avouer son impuissance ! Adieu les concerts d'abonnement et ceux que l'on donnait à Saint-François ; finies les matinées-concerts ; plus de grandes auditions orchestrales et chorales combinées ! Vous oublierez les œuvres des compositeurs d'autrefois, vous ne connaîtrez pas celles des maîtres de demain. Vous n'entendrez plus *Mignon,* ni *Miss Helyett.* Vous ne danserez plus qu'aux accords lourds et difficilement rythmés des fanfares ! » [2]

Le résultat ? On apprend, le 17 septembre, que sur 1953 bulletins de souscription envoyés, il en est rentré 106 !... Nouveau cri de détresse poussé par le *Nouvelliste* [3]... Enfin, un miracle se produit sans qu'on sache comment et, le 3 octobre, le rédacteur publie ce communiqué laconique : « Cinq concerts d'abonnement seront donnés cet hiver sous la direction de Georges Humbert. Comme l'an dernier, l'Orchestre de Vevey prendra part à nos concerts. » [4] En somme, peu importent les moyens : le but était atteint... provisoirement.

Toutefois la solution trouvée ne pouvait être que boiteuse, ainsi que le releva sévèrement Edouard Combe [5] à propos d'un concert

---

[1] *Nliste,* 14.7.1896.
[2] *Ibid.,* 1.6.1896.
[3] *Ibid.,* 17.9.1896.
[4] *Ibid.,* 3.10.1896.
[5] Edouard Combe, 1866-1942, compositeur, chef d'orchestre, collaborateur musical de plusieurs journaux, membre fondateur de l'Association des musiciens suisses (*Dictionnaire des musiciens suisses,* 1964).

donné le 15 janvier suivant : « L'orchestre présenta la *Symphonie en fa,* de Dvorak, mais son exécution laissa passablement à désirer... Au surplus, la musique moderne montre l'orchestre de Lausanne sous un jour bien moins avantageux que la musique classique ; elle dépend beaucoup plus que cette dernière de la perfection technique, et tant que la ville de Lausanne n'aura pas sauté le Rubicon, pour parler clair, tant qu'elle reculera devant la dépense d'un orchestre permanent digne d'une ville de son importance, il n'y a pas à espérer de grands progrès dans le sens de la technique, et n'importe quel chef y perdrait son contrepoint. C'est comme pour l'ouverture de *Geneviève* [1]. Ce morceau est difficile pour des orchestres de premier ordre. Quand un Lamoureux l'attaque, il n'est jamais sûr que ses cors ne couacqueront pas à la fameuse entrée que vous savez. Que penser alors de cette ouverture au programme des concerts de Lausanne ? Le dilemme nous paraît sans issue : ou bien renoncer à toute œuvre de difficulté un peu transcendante — et cela équivaut à supprimer d'un trait presque tout le répertoire moderne — ou bien faire les frais d'un orchestre suffisant. Une ville de 40 000 habitants, riche et prospère, ne devrait pas hésiter un instant, semble-t-il. » [2]

Le printemps 1897 fut pour l'orchestre une période de très grave tension. Si, d'une part, la ville lui accorda une subvention bienvenue de 5000 francs, d'autre part la mise à pied de certains musiciens provoqua des remous extrêmement pénibles, tant dans le public que chez les actionnaires et chez les autres musiciens. Ces réactions trouvèrent un écho dans les journaux et alimentèrent une polémique acerbe, sur la base de laquelle il est difficile de fonder aujourd'hui un jugement objectif.

Les 5000 francs tout d'abord. Ils furent alloués par le Conseil communal dans sa séance du 24 mai. Mais ce ne fut pas sans peine que le rapporteur, Emile Bonjour [3], parvint à convaincre ses collègues. Le procès-verbal relatif à cette affaire ne compte en effet pas moins d'une trentaine de pages [4] ! Ce document laisse apparaître certains renseignements intéressants sur l'aide fournie à l'orchestre par la ville de Lausanne. En voici le résumé.

---

[1] *Geneviève,* opéra de Schumann créé en 1850.

[2] *Gazette musicale de la Suisse romande,* 21.1.1897, p. 29.

[3] Emile Bonjour, 1862-1941, journaliste, frère de Félix Bonjour déjà nommé.

[4] Procès-verbaux du Conseil communal, 15.3.1897, p. 142-146 ; 24.5.1897, p. 397-426.

Les allocations furent de 1500 francs dès 1878 et de 2000 francs à partir de 1882 ; l'on apprend en outre que l'organisation de l'orchestre fut reprise en 1883 par une société anonyme au capital de 30 000 francs divisé en 300 actions ; qu'enfin, en 1887, celle-ci se transforma en une nouvelle société régie par le titre XXVIII du code des obligations. En contrepartie, la société s'engageait à fournir à la ville un orchestre composé d'un directeur et de dix-sept musiciens, et à donner, pendant la belle saison, un certain nombre de concerts en plein air. Tel était en gros, le rappel des relations existant entre la société et la ville de Lausanne.

Le rapport Bonjour contenait ensuite plusieurs reproches à l'adresse de l'orchestre. Passons sur ceux qui ont trait à l'administration proprement dite. Mais relevons plutôt les critiques de nature musicale, dont plusieurs paraissent d'ailleurs contestables si l'on en juge par les réfutations assez vives qu'elles provoquèrent, de la part de Charles Secretan [1] notamment, au cours de la discussion qui suivit. Emile Bonjour s'en prenait donc « à une exécution trop relâchée des morceaux ; à la mauvaise composition d'un répertoire qu'on ne rajeunit pas assez et qui ne présente ni la variété ni l'intérêt de celui des villes voisines ». Mais surtout le rapport attaquait l'attitude de Georges Humbert et laissait planer un doute sur ses compétences de directeur : « Le chef actuel, affirmait-il, a cru devoir attribuer l'affaiblissement de l'orchestre à sa composition même et il a obtenu de son conseil, le 10 mars 1897, le renvoi de cinq artistes, dans l'intention de les remplacer par des musiciens plus jeunes et, à ses yeux, plus capables. C'étaient, pour trois d'entre eux [2], des figures bien connues du public lausannois, qui n'a pas appris sans un certain sentiment de tristesse la mesure rigoureuse qui privait de leur gagne-pain d'honnêtes et laborieux travailleurs chargés de famille. » [3]

---

[1] Charles Secretan, 1863-1938, avocat, neveu du philosophe.

[2] Les musiciens licenciés étaient : Jules-Oscar Ernst, 1844-1911, de Dresde, hautboïste, établi à Lausanne depuis 1873 ; Henri Roeser, clarinettiste, fixé à Lausanne depuis 1866, et dont le fils, Max-Auguste, qui était aussi musicien, partit pour Mulhouse en 1899 (voir p. 107, n. 10) ; enfin, probablement Jean-Christophe Biermann, joueur de cor et de cornet à pistons. Ernst reprit un commerce de tabac à la rue Saint-Pierre et Roeser, un café au Petit-Saint-Jean (*Nliste,* 27.8.1897). Quant à Biermann, il mourut peu après, le 6.11.1897 (AVL, 319/24).

[3] Au sujet du licenciement des musiciens, voir : *La Revue,* 31.3 ; 15 et 24.4 ; 25, 26 et 29.5.1897. — *La Tribune de Lausanne,* 13 et 14.4 ; 25.5.1897. — *G. de L.*, 25 et 29.5.1897. — *Nliste,* 25 et 26.5 ; 27.8.1897. — *Gazette musicale de la Suisse romande,* 29.5.1897, p. 127 s.

En somme, pour résumer le point de vue de ceux qui crièrent au scandale à propos du licenciement des trois anciens musiciens, nous n'aurions qu'à citer le rédacteur de *La Revue :* « Si nous sommes intervenus, avec plusieurs autres, c'est uniquement dans l'intérêt des musiciens si inhumainement traités et parce que la Société de l'Orchestre nous paraissait s'engager dans une voie où les sympathies du public ne la suivraient pas. *La Gazette* [1] termine son article par une sorte de recommandation des artistes congédiés à la charité publique. C'est là une insulte gratuite et superflue à de braves gens qui ne demandent pas l'aumône, mais du travail, et que la décision du comité a mis à peu près dans l'impossibilité d'en trouver. Passé l'âge de 50 ans et après 30 ans vécus dans la même ville, il est d'une difficulté extrême pour un musicien pratiquant un instrument spécial et congédié comme incapable, de trouver un engagement ailleurs. » [2]

Quant au point de vue des dirigeants de la société, il est défini par Edouard Combe dans un article dont il faut admirer autant le courage que la pertinence. Relevons quelques passages de sa conclusion :

« Si par une sentimentalité coupable, des musiciens insuffisants étaient conservés dans un orchestre, croyez-vous que le public en saurait un gré quelconque aux chefs de l'entreprise ?... L'amateur qui paie sa place veut entendre de la musique pour son argent, et non simplement s'offrir le plaisir de patronner le doyen des orchestres européens... Est-ce à dire que l'on doive se désintéresser de vieux musiciens, remerciés à la suite d'un long et fidèle service ? Nous n'avons jamais eu cette pensée. Les remplacer est juste, nécessaire et charitable même envers leurs collègues ; mais une fois renvoyés, il est également juste de s'inquiéter encore de leur sort. Aucune loi n'y oblige, certainement, mais l'humanité le conseille. Nous sommes même surpris que les journaux qui s'intéressent si vivement aux musiciens renvoyés n'aient pas déjà lancé une souscription en vue d'assurer à ces malheureux une pension pour leur vieillesse. Ils ont préféré demander à grands cris la démission du comité, bien qu'il n'apparaisse pas très clairement en quoi cette démission pourrait aider leurs protégés. Si la ville de Lausanne éprouve véritablement pour les musiciens en question la sympathie et la reconnaissance dont on fait si

---

[1] *G. de L.*, 25.5.1897.
[2] *La Revue,* 26.5.1897.

grand tapage, rien ne lui est plus facile que de leur témoigner d'une façon pratique cette sympathie et cette reconnaissance, et elle s'honorera en le faisant. » [1]

La polémique provoquée par cette affaire n'eut pas les effets néfastes qu'on pouvait craindre, du moins pas immédiatement, et l'orchestre poursuivit son travail sous la direction de Georges Humbert pour les concerts classiques, et sous celle de Charles Michel [2] pour les autres. Il continua à se rendre de temps en temps dans d'autres villes, ainsi à Vevey [3], à Morges [4] et à Yverdon [5]. Enfin il engagea, comme par le passé, maints grands artistes : Blumer [6], Schelling [7], Pugno [8], Blanchet [9], Marteau [10], Busoni [11], Sarasate [12], pour ne citer que les principaux.

Mais la direction de Georges Humbert allait prendre fin en 1901 au moment où, faute d'argent, il fallut licencier les instrumentistes. Reprenons donc le fil des événements.

Le comité caressait le projet de porter à trente le nombre des musiciens, y compris le chef et le sous-chef. L'ensemble ainsi formé aurait coûté 62 000 francs par année, à savoir 58 000 francs pour les salaires [13] et 4000 francs pour les frais généraux. Afin de faire face à ces dépenses, on envisageait la diminution des engagements de renforts ; l'augmentation de l'effectif ; une augmentation de recettes basée sur une plus grande activité ; des prix plus avantageux pour les prestations extraordinaires ; une subvention communale d'au moins 10 000 francs au lieu de 5000 ; une somme de 10 000 francs à demander annuellement au public, sous forme de parts de 50 francs à fonds perdus. Il s'agissait

---

[1] *Gazette musicale de la Suisse romande,* 29.5.1897, p. 127 s.

[2] Charles Michel, né en 1870, de Mayence, se fixa à Montreux en 1894 et à Lausanne dès 1896. Il dirigea l'Orchestre du Kursaal pendant plusieurs années.

[3] Les 17.6.1897, 14.11.1898, 20.2.1899, 22.4.1899.

[4] Les 1.3.1898, 18.12.1899.

[5] Les 8.5.1898, 31.3.1900.

[6] Voir p. 118, n. 2 et la *Gazette de Lausanne* du 23.5.1934.

[7] Ernest Schelling, 1875-1939, de New Jersey, pianiste virtuose, vécut à Lausanne en 1900.

[8] Raoul Pugno, 1852-1914, pianiste virtuose, organiste et compositeur français.

[9] Emile Blanchet, 1877-1943, pianiste compositeur, était le fils de l'organiste Charles Blanchet.

[10] Henri Marteau, 1874-1934, violoniste virtuose, enseigna pendant huit ans au Conservatoire de Genève et fonda plusieurs ensembles de musique de chambre.

[11] Ferruccio Busoni, 1866-1924, pianiste virtuose italien.

[12] Pablo de Sarasate, 1844-1908, l'un des plus grands virtuoses du violon.

[13] Soit 180 francs par mois et par musicien, autrement dit un salaire non meilleur, mais un peu moins maigre qu'auparavant.

donc, en premier lieu, de trouver 200 souscripteurs dans une population d'environ 50 000 âmes. Telle était la situation au début de juillet [1].

Les Lausannois firent la sourde oreille. Le contraire eût été surprenant !... Ce furent donc 125 souscripteurs seulement qui s'annoncèrent. Dans ces conditions, le comité n'insista pas ; il ne lui restait plus qu'à informer les musiciens de leur licenciement pour le 1er octobre [2]. Mais ceux-ci, loin de songer à quitter Lausanne, décidèrent spontanément de continuer les concerts comme précédemment ; de s'assurer pour cela le concours d'« un directeur capable », qui se chargeât de conduire aussi bien les concerts classiques que les autres ; enfin de solliciter eux-mêmes les subventions dont l'orchestre avait bénéficié jusqu'à ce moment-là. Dans l'espoir que leur projet serait bien accueilli, ils s'engageaient à augmenter leur effectif, « tout en tenant essentiellement à la qualité ». En résumé, leur but était de « rendre l'orchestre digne d'une ville cultivée comme l'est Lausanne » [3].

Il se trouva tout de même quelqu'un pour rendre un hommage public au chef qui avait été à la barre sans désemparer depuis le départ d'Herfurth (si l'on ne tient pas compte du passage fugitif de Banti). Ce fut son ami Edouard Combe, lui-même musicien avisé, l'un des espoirs de la génération montante. « Nous ne pouvons pas laisser disparaître l'orchestre — écrivit-il dans la *Gazette* [4] — sans dire un mot de reconnaissance à M. Humbert. Tous ceux qui, sans parti pris, ont suivi de près l'activité de notre chef d'orchestre, pensent que M. Humbert a droit à toute la gratitude des amateurs d'art honnête et scrupuleux. Jamais il n'a consenti à d'indignes compromis, à jeter de la poudre aux yeux et à faire acte de charlatanisme. De cela, il est probable que beaucoup lui tiennent rancune ; mais c'est de cela précisément que les artistes sérieux lui savent le plus gré. Durant huit années, M. Humbert a peiné loyalement, dans des circonstances peu favorables, pour donner au public lausannois des interprétations soignées, intelligentes et vraiment artistiques. »

Dès lors, les choses allèrent bon train. L'« Orchestre de la Ville », tel était son nouveau nom, fit appel à un directeur allemand origi-

---

[1] *Nliste,* 17.6.1901. — Circulaire du 1.7.1901 envoyée par le comité de l'orchestre à la population lausannoise. — *Conteur vaudois,* 13.7.1901.
[2] *Nliste,* 7.8.1901.
[3] *Ibid.*, 20.8.1901.
[4] *G. de L.*, 21.8.1901.

naire de Bonn, Heinrich Hammer [1], chef d'orchestre à Bochum [2]. Avec la collaboration d'artistes et d'amateurs recrutés à Lausanne, à Vevey et à Montreux, il donna un premier concert symphonique le 18 octobre et présenta, à cette occasion, la *Symphonie N° 7* de Beethoven, les *Préludes* de Liszt et l'ouverture des *Maîtres chanteurs*.

Hammer s'y révéla chef habile et plein d'autorité. « Dès ce premier concert — écrivit le correspondant de *La Musique en Suisse* — il a tiré des éléments à sa disposition tout ce qu'ils peuvent donner. Ces éléments eux-mêmes ont du reste subi une légère amélioration. Une contrebasse a été ajoutée aux deux anciennes ; les supplémentaires du quintette, moins nombreux que jadis, sont par contre meilleurs. M. Hammer a, paraît-il, réussi ce tour de force d'obliger *tous* les supplémentaires à faire *au minimum* deux répétitions. Voilà qui n'a rien d'exorbitant, direz-vous. C'est pourtant ce qu'on a toujours déclaré impossible à Lausanne. Cette innovation prouve qu'il suffit parfois d'un étranger pour obtenir des naturels du pays une dose de considération impitoyablement refusée à un compatriote. » [3]

Malgré leur désir d'indépendance, les musiciens ne pouvaient se passer d'un comité de patronage pour régler certaines questions administratives. C'est pourquoi, après l'arrivée de Hammer, quelques amis des arts [4] s'étaient groupés en un « conseil de l'orchestre », se tenant à sa disposition pour soutenir ses intérêts. C'étaient d'abord Henri de Crousaz [5], président, que nous avons vu à l'œuvre à plusieurs reprises, et Julien Gruaz [6], son secrétaire ; puis quatre membres, soit le municipal François Pache [7], le « ministre » Eugène Rapin [8], le notaire Constant Ribet [9], enfin le philanthrope Anton Suter [10], dont nous aurons bientôt l'occasion de louer l'exceptionnelle générosité.

Dès le mois de novembre, ces messieurs eurent l'occasion d'intervenir efficacement en faveur de leurs protégés et pour le plus grand

---

[1] Heinrich Hammer, né en 1862, était violoniste et pianiste. Il dirigea l'orchestre jusqu'en 1905. De Lausanne, il se rendit à Gœteborg, puis à Washington.

[2] *Nliste,* 19.9.1901. — *La Musique en Suisse,* 1.10.1901, p. 37.

[3] *La Musique en Suisse,* 1.11.1901, p. 61.

[4] *Nliste,* 12.12.1901.

[5] Voir p. 116, n. 7.

[6] Julien-Henri-Samuel Gruaz, 1868-1952, conservateur du Médaillier cantonal.

[7] François Pache, 1874-1918, notaire et municipal.

[8] Voir p. 117, n. 5.

[9] Constant Ribet, 1847-1924, membre fondateur du Chœur d'hommes de Lausanne.

[10] Anton Suter-Ruffy, 1863-1942, fondateur de la Maison du Peuple, président du Conseil communal de Lausanne en 1916.

profit du public peu fortuné. Ils réussirent en effet à s'entendre avec le comité de la Maison du Peuple, qui venait de s'ouvrir à la Caroline, afin d'organiser une série de douze concerts populaires au prix réduit de 20 centimes pour les auditeurs de la « classe laborieuse » et de 40 centimes pour le reste du public [1]. Les programmes de ces concerts, quoique *ad usum populi,* avaient d'ailleurs fort belle allure. Quant aux concerts d'abonnement, ils continuaient à attirer les mélomanes dans la salle habituelle du Casino-Théâtre.

La réussite fut complète. L'orchestre semblait donc entré dans une ère de prospérité nouvelle. Ce n'était malheureusement qu'une apparence. Voyons en effet comment, à la même époque, Edouard Combe jugeait la situation :

« Un orchestre symphonique n'est pas, ne peut pas être une fondation charitable. C'est pourquoi, tout en me gardant de décourager l'essai tenté il y a un an, je n'ai jamais cru à la viabilité d'un orchestre lausannois « en société »... Il y a un an, au début, beaucoup de bonnes âmes crièrent au miracle : depuis que M. Hammer était arrivé, l'orchestre était complètement transformé... M. Hammer faisait travailler ses hommes comme des nègres et obtenait de la sorte certains résultats parfois étonnants. Les malheureux, qui jadis criaient comme des perdus lorsqu'on leur demandait un travail de moitié moins pénible, supportaient sans broncher les exigences du nouveau maître. Mais ce beau zèle ne pouvait durer toujours. Il eût fallu, pour l'entretenir, de meilleurs résultats financiers ; le feu sacré est une lampe qui consomme de l'or en guise d'huile. L'or ne venant pas — et il ne pouvait pas venir, l'expérience du passé le prouvait — l'enthousiasme s'est refroidi et le vieux cheval, à qui le fouet avait paru rendre quelque fringance, a repris son petit trot cassé.

» La solution ? Il faut en tout cas renoncer à l'espérer d'un orchestre « en société ». Pour un petit ensemble aux ressources précaires, l'organisation « en société » est inadmissible. Elle exclut tout espoir de progrès parce que toute amélioration se traduit par une augmentation de frais et par une diminution correspondante de la part de chaque membre. Ainsi l'orchestre se compose de dix-huit membres. Supposez que les concerts marchent si bien que M. Hammer juge opportune une augmentation du nombre des musiciens. Croyez-vous que les

---

[1] *Nliste,* 1.11.1901.

dix-huit membres anciens consentiront à partager le gâteau avec deux ou trois nouveaux venus ?

» La solution n'existe que dans la création d'un nouveau comité, subventionné raisonnablement, ou dans la municipalisation de l'orchestre. Chacun des deux systèmes a ses partisans et ses adversaires. Tous deux aboutiraient sensiblement au même résultat. » [1]

D'ailleurs, en 1902 comme de nos jours, il était impossible à un orchestre de subvenir à ses propres besoins sans l'aide des pouvoirs publics. La *Gazette* [2] démontra aisément cette affirmation en publiant le plan financier d'un concert d'abonnement. Ce document, émanant d'une personne bien renseignée, vaut la peine d'être cité : « La soliste du prochain concert [3], Mme Brema [4], ne chante jamais à moins de 1000 francs par soirée mais, en artiste généreuse et de cœur, elle a abandonné une somme de 400 francs aux musiciens de l'orchestre, comme encouragement à leur nouvelle entreprise. Les programmes, affiches et annonces coûteront 300 francs ; les musiciens engagés comme renforts, 300 francs ; le chef d'orchestre, 200 francs ; la musique et les droits d'auteur, 200 francs ; les frais divers, 75 francs. L'orchestre a la jouissance gratuite du théâtre à la condition d'accompagner pour 40 francs meilleur marché les opéras ou opérettes, ce qui représente, pour chacun des concerts d'abonnement, un sacrifice d'environ 125 francs. La recette se monte en nombre rond à 1500-1600 francs. Le concert soldera donc par un déficit, malgré le don généreux de Mme Brema. »

Quant à l'ancienne Société de l'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage, elle attendit jusqu'en décembre 1902 [5] avant de prononcer sa dissolution, alors qu'elle avait suspendu toute activité depuis le licenciement des musiciens le 30 septembre de l'année précédente. Son actif comprenait quelques instruments et une bibliothèque musicale d'une valeur marchande insignifiante [6]. Finalement, après un appel lancé aux sociétaires par Edouard Bourgeois [7], dernier président

---

[1] *G. de L.*, 28.10.1902.
[2] *Ibid.*
[3] Le concert d'abonnement du 28.11.1902.
[4] Marie Brema, née en 1856, cantatrice du Théâtre de Bayreuth. Elle avait déjà chanté à Lausanne les 11 et 16.2.1898, les 22 et 25.2.1901, enfin le 14.2.1902.
[5] *G. de L.*, 8.12.1902.
[6] Circulaire du 6.12.1902 adressée aux sociétaires par le conseil d'administration.
[7] Edouard Bourgeois, 1865-1917, avocat, membre du comité du Conservatoire, participa à toutes les grandes manifestations musicales de Lausanne.

en charge, les dix membres du conseil d'administration s'engagèrent à payer de leurs propres deniers le solde passif, soit 1750 francs, le Conseil communal ayant refusé de faire débourser cette somme par la caisse de la ville [1]. Voilà comment furent récompensés ceux qui avaient été à la peine et qui, pendant des années, avaient travaillé sans aucune rémunération à une œuvre d'utilité publique au premier chef !

Sur ces entrefaites, il se passa un événement sans précédent dans les annales lausannoises, un événement dont les répercussions sur la vie musicale furent considérables. Les musiciens de l'Orchestre de la Ville ayant proposé à leur directeur un contrat inacceptable, celui-ci donna sa démission. C'est alors que, poussé par son zèle philanthropique, le Dr Suter-Ruffy prit aussitôt sur lui l'entière responsabilité d'engager Heinrich Hammer pour un an à partir du 1er avril 1903 en le chargeant d'organiser, pour la même durée, un orchestre de 32 musiciens [2]. Et ce fut grâce à la généreuse initiative de ce citoyen, qu'on regardait de travers à cause de ses couleurs politiques, que la ville de Lausanne put célébrer dans la dignité le 14 avril du Centenaire !... Mais n'anticipons pas. Prenons plutôt connaissance de la lettre à la Municipalité dans laquelle Anton Suter exposait le problème [3]. Ce beau document mérite d'être connu :

« Depuis un an et demi, je me suis vivement intéressé à la constitution éventuelle d'un orchestre digne de la ville de Lausanne. J'ai cherché à offrir de la bonne musique dans des concerts populaires accessibles à la population ouvrière et commerçante, mais j'ai dû me convaincre que, dans les circonstances actuelles, cette tentative ne pouvait réussir.

» Pour ce qui concerne les grands concerts d'abonnement, un chef excellent, M. Hammer, s'est efforcé d'obtenir une exécution satisfaisante de chefs-d'œuvre classiques et d'œuvres modernes intéressantes au moyen de notre petit orchestre de dix-sept musiciens, renforcé par des artistes et des amateurs de notre ville et du dehors. Malgré les

---

[1] Bulletin des séances du Conseil communal, 3.6.1902, 8.7.1902, p. 391-394, 644-649. — Lettre du 27.12.1902 adressée par le conseil d'administration au directeur des finances de la ville. — Selon une lettre d'Anton Suter à François Pache, datée de La Haye le 21.6.1903, on pourrait admettre cependant que la dette de 1750 francs ne resta pas à la charge de l'ancien conseil d'administration, mais qu'elle fut reprise par le fondateur de l'« Orchestre symphonique de Lausanne » (AVL, 306.6.1, 110).

[2] *Nliste,* 12.1.1903.

[3] La lettre est datée du 19.1.1903. Les larges extraits que nous en faisons montreront bien dans quel esprit Suter entendait conduire son expérience (AVL, 306.6.1, 110).

premiers succès dus à une direction énergique et capable, le résultat a été notoirement insuffisant, en partie à cause des éléments étrangers à l'orchestre et dont on ne peut exiger plus d'une ou deux répétitions, en partie à cause des points faibles que présente le noyau de l'orchestre lui-même. Le zèle qui, au début de la direction de M. Hammer, s'empara des musiciens, dura peu et fit bientôt place, à mesure que devenait plus assurée leur position pécuniaire, à un laisser-aller et un manque de discipline indiscutables.

» La bonne exécution de toute œuvre un peu importante étant impossible avec un effectif de dix-sept musiciens, j'avais offert à M. Hammer de prendre à ma charge, pour deux ans, les frais d'engagement de trois artistes nouveaux, dans l'idée qu'une augmentation graduelle s'imposait, pour permettre ensuite d'éliminer les non-valeurs. L'orchestre a refusé péremptoirement, faisant entendre qu'il ne voulait ni augmenter son effectif, ni le réformer. Il devenait donc impossible de reconstituer un orchestre convenable. »

Après avoir raconté dans quelles circonstances Hammer fut amené à démissionner, Anton Suter poursuivait : « En me plaçant à un point de vue philanthropique, et non pas au point de vue musical, j'aurais préféré garder tous les éléments passables de l'ancien orchestre, à condition qu'ils voulussent bien se soumettre à une direction unique et qu'ils pussent être remplacés en cas d'insuffisance avérée ou de mauvaise volonté. Malheureusement l'orchestre actuel fait preuve d'un esprit d'obstination tel que, malgré toutes les propositions faites jusqu'à ce jour, il n'a pas été possible d'en obtenir le moindre consentement. Ses membres n'ont qu'une idée, c'est de rester entièrement libres de leurs faits et gestes, préférant gagner leur pain au jour le jour plutôt que de se soumettre à une volonté étrangère. L'augmentation de leur effectif ne leur est pas sympathique, dans la crainte de devoir faire plus de parts dans leurs bénéfices.

» C'est pourquoi j'ai cru bien faire en engageant directement un ensemble d'éléments complètement nouveaux. Je suis du reste tout disposé à accepter ceux des musiciens actuels qui désireront se faire engager, si ces derniers sont jugés, par une commission spéciale et par le chef appelé à les diriger, à la hauteur de leur future tâche artistique, et s'ils consentent en même temps à occuper dans l'orchestre les places qu'on leur assignera. Je suis prêt aussi à étudier la question d'une compensation équitable en faveur de ceux d'entre les anciens

musiciens qui se trouveraient, par le fait d'un nouvel état de choses, privés de ressources suffisantes et hors d'état de gagner leur vie.

» Quelques personnalités musicales de notre ville ont bien voulu consentir à faire partie d'un comité du nouvel orchestre [1]. Ce comité serait destiné, d'une part, à gérer les affaires de l'orchestre et, d'autre part, il aurait le droit, une fois l'orchestre de 32 musiciens constitué, de se prononcer sur tout renvoi ou sur tout nouvel engagement d'artiste. Il exercerait la surveillance générale sur la bonne marche de l'orchestre et sur l'activité, soit du chef, soit des musiciens. Il aurait à approuver le règlement de l'orchestre et à en contrôler l'application... Je serais très heureux d'y voir figurer un représentant de la Municipalité, afin que la ville fût assurée d'un contrôle sérieux sur une entreprise artistique pour laquelle son appui serait sollicité.

» Lausanne est une ville qui, de plus en plus, tend à devenir un centre d'éducation important. Il est de toute évidence que la présence d'un orchestre mieux conditionné serait pour elle un puissant élément d'attraction, entraînant à sa suite un surcroît de prospérité matérielle. En vue de l'éducation artistique, Lausanne a des musées, des collections diverses, la plupart entretenus ou subventionnés par l'Etat ou par la commune. C'est une lacune regrettable pour l'art musical de n'avoir pu bénéficier dans une plus large mesure d'une subvention indispensable à l'existence d'un bon orchestre. Pour célébrer dignement les fêtes du Centenaire, l'occasion était tout indiquée de mettre à la disposition des compositeurs vaudois une masse orchestrale aussi complète que possible.

» D'une façon générale, la présence d'un orchestre complet n'exigeant aucun renfort du dehors serait certainement d'une utilité incontestable. Les grands artistes étrangers, plus sûrs de trouver à Lausanne un orchestre digne d'eux, y viendraient d'autant plus volontiers, et de beaux concerts seraient à n'en pas douter un élément capable d'attirer et de retenir beaucoup d'étrangers.

» C'est pourquoi je me permets de solliciter tout votre appui dans cette entreprise absolument désintéressée, en vous priant de vouloir bien proposer au Conseil communal, et au besoin défendre devant

---

[1] Selon le *Nouvelliste* du 6.6.1903, les membres de ce comité provisoire étaient Aloys Baudet, 1866-1932, violoniste ; Ernest Correvon, 1842-1923, avocat ; Alexandre Denéréaz, compositeur ; Alfred Fallot ; Julien Gruaz ; Maurice Gunther, banquier ; François Pache, notaire et municipal ; et Henri Stilling, 1853-1911, professeur de médecine. La présidence était assumée par Anton Suter.

cette autorité, la demande de subvention indispensable pour le nouvel orchestre philharmonique de Lausanne.

» Pour entretenir un orchestre de 32 musiciens, chiffre strictement nécessaire pour le répertoire classique, et s'assurer un directeur capable, il faut un budget annuel de 65 à 70 000 francs. De la part de la ville, je désirerais pouvoir compter sur un appoint de 18 000 francs, le reste devant provenir des recettes de l'orchestre et de cotisations particulières. Les 18 000 francs demandés se décomposeraient en deux subventions : l'une de 12 000 francs accordée à l'orchestre directement et une autre de 6000 francs que la ville remettrait au Théâtre pour la musique de scène et d'entr'acte que celui-ci devrait demander à l'orchestre. »

Une lettre subséquente [1] adressée par Anton Suter au directeur des finances de la ville fournit quelques renseignements sur la formation du nouvel ensemble. Des dix musiciens (sur dix-sept) reconnus capables d'entrer dans l'orchestre nouveau, huit acceptèrent l'engagement proposé. Maurice Hegewald [2] et Charles Brandt [3], à qui l'on offrit respectivement une place de 1er violon et de 3e flûte, refusèrent ces propositions.

« Pour le recrutement des nouveaux éléments, écrivait Anton Suter, je me suis adressé en premier lieu aux artistes lausannois répondant aux conditions requises. Je n'en ai trouvé malheureusement que deux qui fussent disposés à accepter une place permanente dans l'orchestre. Ce sont M. Henri Gerber [4], engagé comme 1er violon soliste, et M. Auguste Giroud [5], comme 1re flûte soliste. Chaque fois que l'occasion se présentera d'engager des musiciens aussi distingués, d'origine lausannoise ou suisse, je m'empresserai de leur offrir une place dans l'Orchestre symphonique... même si cela devait momentanément augmenter l'effectif, mon vif désir étant de créer peu à peu, si possible, une institution musicale vraiment lausannoise et suisse. »

« L'Orchestre symphonique », tel était donc son nom, se présenta au public pour la première fois le 14 avril, dans la Cathédrale, où se

---

[1] Lettre du 21.6.1903 (AVL, 306.6.1, 110). — Bulletin des séances du Conseil communal, 10.11.1903, p. 1034 s.

[2] Gustave-Maurice Hegewald, né en 1874, de Dresde, s'était établi à Lausanne en 1900.

[3] Voir p. 108, n. 6.

[4] Il était élève de Joachim. Voir p. 100, n. 3.

[5] Auguste Giroud, 1874-1958, fut un très remarquable flûtiste. Il enseigna au Conservatoire de 1901 à 1942 et dirigea l'Orchestre du Kursaal de Montreux (*FAL*, 27.1.1958).

déroula le prologue des fêtes du Centenaire vaudois [1]. A cette occasion, il accompagna la *Cantate 1803* due au jeune compositeur Alexandre Denéréaz [2] et au poète René Morax. En outre, le soir de cette journée mémorable, au Théâtre, il participait à la première du *Peuple vaudois,* de Gustave Doret et Henri Warnery. Cette œuvre obtint un succès considérable : dix-huit représentations, dont les dix premières bénéficièrent, grâce à Anton Suter, du concours gratuit de l'orchestre [3] !

Le premier concert symphonique donné par le nouvel ensemble eut lieu le 5 mai à la Maison du Peuple. Il obtint un franc succès, selon le compte rendu qu'en fit le célèbre virtuose genevois Henri Marteau : « C'en est fait. Lausanne a battu Genève. Tandis que d'impuissants comités cherchent la solution du problème dans notre ville [4], Lausanne possède à l'heure qu'il est un orchestre excellent. Grâce à l'aimable invitation de M. Suter, nous avons pu assister au premier concert symphonique et nous rendre compte de l'important facteur que cet orchestre va être dans la vie musicale de Lausanne et aussi, nous l'espérons fermement, de la Suisse romande. Nous tenons à dire qu'avec un chef aussi admirable que M. Hammer, l'orchestre, déjà excellent, fera des progrès rapides et gagnera une cohésion qui le mettra à même de supporter n'importe quelle comparaison. Il a exécuté magnifiquement la *8e Symphonie,* de Beethoven ; l'ouverture d'*Anacréon,* de Cherubini ; le prélude du *Déluge,* de Saint-Saëns ; les *Scènes pittoresques,* de Massenet. » [5]

Là-dessus, qu'on jette un coup d'œil sur le programme de travail prévu pour l'année 1903 ! et l'on se rendra rapidement compte de l'exploit extraordinaire qu'entendait réaliser Anton Suter : 50 concerts d'été à l'Abbaye de l'Arc et au jardin du Casino ; 80 concerts à l'hôtel Beau-Rivage ; 8 concerts d'abonnement au Théâtre ; 8 concerts classiques et 30 concerts populaires à la Maison du Peuple ; soit, en comptant encore ceux qui étaient prévus au-dehors, le total impressionnant de 180 concerts [6] !

---

[1] *La Musique en Suisse,* 1.3.1903.

[2] Alexandre Denéréaz, 1875-1947. Voir le *Dictionnaire des musiciens suisses,* 1964, p. 90 s.

[3] Lettre adressée par Anton Suter à François Pache, datée de La Haye le 21.6.1903 (AVL, 306.6.1, 110). — DORET, *Temps et Contretemps,* p. 128-130.

[4] Il s'agit donc de Genève.

[5] *La Musique en Suisse,* 15.5.1903, p. 224.

[6] AVL, 306.6.1, 110, lettre du 21.6.1903.

Restait à résoudre la question financière ; car enfin si Anton Suter avait pris la responsabilité entière de l'entreprise, il comptait bien, malgré tout, sur une aide venant de l'extérieur. D'un côté, en effet, l'hôtel Beau-Rivage lui assura quelques milliers de francs. D'un autre côté, le comité provisoire dont il a déjà été question lança une souscription publique en offrant des parts de 100, 50 et 25 francs [1]. Enfin le Conseil communal voulut bien allouer une somme de 10 000 francs [2]. Il ne le fit pas sans réticences et certains arguments avancés contre l'octroi de la subvention ne furent pas précisément à la gloire de nos édiles. Mais enfin, le subside fut accordé. C'était là l'essentiel. En décembre, une convention pour les années suivantes fut mise sur pied entre la Municipalité d'une part et la Société de l'Orchestre symphonique d'autre part [3]. Ainsi, à la fin de l'année, l'existence de l'orchestre paraissait assurée.

Voilà donc comment, en cette année du Centenaire, les Lausannois furent gratifiés pour la première fois d'un ensemble symphonique formé exclusivement de professionnels. Encore une fois, tout le mérite revenait au mécène qui en avait conçu la réalisation sous sa propre responsabilité. Gustave Doret, l'un des premiers bénéficiaires de l'institution nouvelle, en garda une profonde reconnaissance à Anton Suter dont il rappela, non sans mélancolie, l'audacieuse entreprise : « Son rêve ne se réalisa pas jusqu'au bout. Il espérait établir définitivement un mouvement artistique normal dans la ville de Lausanne ; le foyer musical qu'il avait créé à la Maison du Peuple brillait d'une flamme très vive et très chaude. Mais il avait compté sans la force d'inertie de toute une partie de la population citadine qui, incapable d'imiter les sacrifices consentis par cet homme de bien, lui reprocha ses théories... socialistes, qu'il mettait en pratique de tout son cœur. Après quelques années, lassé de n'avoir pas été compris, Anton Suter abandonna la magnifique tâche entreprise. Et dès lors, on ne vit plus à Lausanne qu'entreprises orchestrales hasardeuses et partisanes. » [4]

---

[1] *Nliste* et *G. de L.*, 6.6.1903.

[2] Bulletin du Conseil communal, 20.10.1903, p. 883-888 ; 10.11.1903, p. 1029-1042 ; 17.11.1903, p. 1072-1099.

[3] Convention passée en décembre 1903 ; lettre de A. Suter à la Municipalité, en date du 3.2.1904 (AVL, 306.6.1, 110).

[4] Doret, *Temps et contretemps,* p. 130. — Ces considérations datent de 1942 ; Doret ne pouvait se douter, évidemment, que l'année suivante allait naître l'Orchestre de chambre de Lausanne.

Nous n'avons pas trouvé de manifestations orchestrales à Vevey dans la première moitié du XIXe siècle. La mention la plus ancienne concerne un « Orchestre de jeunes gens », dont l'existence paraît ne pas avoir dépassé deux années, soit 1851 et 1852. Cette société fut formée et dirigée par le maître de musique argovien Jacob Kull [1], qui vécut à Vevey de 1851 à 1854. Les programmes des concerts donnés par cet ensemble instrumental sont composés avant tout de danses, de marches et de fantaisies [2] ; ils dénotent chez ces petits amateurs un niveau artistique médiocre.

Dès lors, c'est le silence pendant une dizaine d'années. A partir de 1863 apparaît l'« Orchestre de Vevey », désigné aussi sous le nom de « Société d'orchestre » [3]. Il est fort probable que son fondateur et directeur fut Henri Plumhof [4], qui s'était établi à Vevey en 1855 et dont l'activité musicale s'était déjà révélée très fructueuse. C'est du moins lui qu'on trouve à la tête de cette société en 1868. Le 19 mars en effet, les Veveysans purent entendre, dirigées par lui, l'ouverture d'*Elisabeth,* de Rossini [5] ; la marche du *Songe d'une nuit d'été,* de Mendelssohn ; ainsi qu'une partie de la *Symphonie en ut,* de Haydn [6].

Un peu plus tard, l'Orchestre de Vevey passa sous la baguette d'un musicien d'origine prussienne, Frédéric Hahn [7]. Sous cette nouvelle direction, la société organisa plusieurs séries de concerts par abonnement [8]. En 1876, Hahn était toujours à sa tête [9]. Mais dès lors, il est difficile de savoir si l'orchestre d'amateurs put résister à la concurrence que lui faisaient ceux des hôtels, composés de professionnels.

---

[1] Il venait de Niederlenz. Peut-être avait-il quelque parenté avec Anna Kull, violoncelliste de 17 ans, qui joua à Lausanne et à Vevey au printemps 1859 ?

[2] *G. de L.*, 22.11.1851 et 31.1.1852.

[3] *Ibid.*, 12.12.1863. — *Feuille d'Avis de Vevey* (abrégé : *FAV*), 18.12.1863.

[4] Henri Plumhof, 1836-1914, violoniste, pianiste, organiste, chef d'orchestre et compositeur ; bourgeois d'honneur de Vevey dès 1875. (REFARDT, *Dictionnaire* ; *Gazette musicale de la Suisse romande,* 24.9.1896, p. 201 s. ; *Dictionnaire des musiciens suisses,* 1964.)

[5] *Elisabeth, reine d'Angleterre,* opéra créé à Naples en 1815.

[6] *L'Echo musical,* 1.4.1868.

[7] Frédéric Hahn, 1841-1884, de Lensahn (Holstein), se fixa à Vevey en 1868. Il fonda un commerce de musique et dirigea plusieurs sociétés chorales et instrumentales. Il enseignait le piano, le violon et la flûte. Il devint bourgeois de Vevey en 1873.

[8] *FAV,* 18.12.1872 ; 18.1, 22.3 et 15.11.1873 ; 31.1 et 29.11.1874 ; 14.4.1875 ; 11.11.1876. — *L'Echo musical,* 18.1 et 15.12.1873.

[9] *L'Echo musical,* 11.11.1876.

En effet, à partir de 1868, le Grand Hôtel possédait son propre ensemble de musiciens [1]. L'année suivante, il en fut de même pour l'hôtel des Trois Couronnes [2] et, en 1875, pour celui du Lac. Les artistes attachés à ces établissements eurent l'idée de se grouper sous le nom d'« Orchestre des hôtels réunis » et de jouer en public [3]. L'on ne sait qui était à la tête de l'ensemble ; sauf dans un cas, en 1872, où l'on apprend que le chef se nommait Ernest Wilke [4]. Son effectif était alors de 20 musiciens.

Dans les premières années, les concerts de l'Orchestre des hôtels n'avaient lieu qu'occasionnellement. Aussi quelques citoyens songèrent-ils à doter la ville d'un ensemble qui se produirait chaque jour, soit sur les promenades publiques, soit dans les jardins des hôtels, et cela durant tout l'été. C'est ainsi qu'un groupe de 18 musiciens, le « Grand Orchestre » comme on l'appela, fut mis sur pied pour le 1er juin 1877 et placé sous la direction d'un chef nommé L. Hollstein [5]. Les frais, évalués à 16 000 francs, devaient être couverts par les directeurs d'hôtels (10 000 francs), par les droits d'entrée (3000 francs) et par une souscription publique pour le solde [6].

Trois ans plus tard, Hollstein étant tombé malade, ce fut le violoniste Hermann Merten [7], de Lausanne, qui prit sa place pour les étés 1880 et 1881 [8]. A l'occasion de son deuxième engagement, voici quelles furent les considérations émises par les dirigeants du Grand Orchestre à l'intention des actionnaires :

« Notre comité est de plus en plus convaincu de la bonne influence des vraies jouissances musicales sur les mœurs de notre population. De jour en jour davantage, il sent toute l'importance qu'il y a pour une ville où tant d'installations ont été créées en vue des étrangers,

---

[1] *FAV*, 28.5, 17.6 et 18.10.1868 ; 13.10.1869.

[2] Ou hôtel Monnet.

[3] *FAV*, 13 et 20.10.1869 ; 30.8.1871 ; 28.8, 29.9 et 3.11.1872.

[4] *Ibid.*, 6.12.1872. — Ernest-Hugo-Rodolphe Wilke, né en 1835, de Breslau, vécut à Vevey de 1872 à 1877. Dès lors, il s'établit à Montreux où il dirigea pendant de nombreuses années le petit orchestre qui portait son nom. Ses deux fils, Charles, né en 1866, et Ernest-Marius, né en 1875, embrassèrent la carrière paternelle.

[5] Nous n'avons pas réussi à identifier ce musicien, qui semble avoir échappé au contrôle des habitants. Nous savons simplement qu'il fut directeur pendant trois étés consécutifs et qu'il écrivit, pour l'orchestre, une *Fantaisie sur la Fête des Vignerons de 1865* (*FAV*, 11.9.1878).

[6] *FAV*, 27.10.1876 et 23.3.1877.

[7] Henri-Auguste-Hermann Merten, 1850-1929, d'Osthausen (Saxe-Meiningen), vécut à Lausanne de 1871 à sa mort. Il fut violon solo de l'Orchestre de Beau-Rivage.

[8] *FAV*, 19.3.1880 et 16.4.1881.

à leur offrir quelques-unes au moins des jouissances et des distractions qui leur sont prodiguées ailleurs.

» Nous n'avons ainsi rien négligé pour doter notre ville, cette année encore, d'un orchestre semblable à celui qu'elle a applaudi ces quatre dernières années... MM. Schott, Hirschy [1] et Mooser [2] se sont engagés vis-à-vis de nous pour des sommes assez importantes et recevront comme du passé nos actionnaires sur leurs terrasses. Les concerts du mercredi ainsi que les concerts gratuits du dimanche auront lieu comme précédemment sur la promenade de l'Aile. » [3]

En 1882, Hermann Merten fut remplacé par un autre musicien allemand nommé Reinhold Bellmann [4]. La convention passée avec lui par le comité du Grand Orchestre et les directeurs d'hôtels fournit d'utiles précisions sur l'ensemble veveysan [5]. Ainsi l'orchestre à engager devait comprendre 20 musiciens, soit trois premiers violons, deux seconds violons, un violon-alto, un violoncelle et une contrebasse ; une flûte, un hautbois, deux clarinettes et deux bassons ; deux cornets à pistons, deux cors et un trombone ; plus des timbales.

Une somme de 15 000 francs était mise à la disposition du chef pour la rémunération des musiciens, dont l'engagement allait du 1er juin au 30 septembre. Ce montant était à la charge des hôteliers (8000 francs) ; de la ville de Vevey et des souscripteurs (5000 francs) ; du comité pour le restant.

De son côté, l'orchestre s'engageait à jouer tous les jours dans les hôtels, suivant une alternance strictement définie, à savoir le matin de 10 heures à 11 heures et demie, et le soir dès 7 heures ou 8 heures. Le programme du matin devait comprendre cinq ou six morceaux et celui du soir neuf ou dix, suivant l'importance des œuvres choisies. De plus l'orchestre devait jouer pour le public deux soirs par semaine de 8 à 10 heures le mercredi et le dimanche, ainsi que le dimanche matin de 11 heures à midi. Enfin il pouvait être tenu de se produire dans des concerts organisés par les sociétés locales, pour l'accompagnement d'un opéra, ou pour toute autre manifestation.

---

[1] F. Schott et A. Hirschy étaient respectivement propriétaire et directeur de l'hôtel des Trois Couronnes.

[2] C'était le directeur de l'hôtel-pension Mooser en Chemenin.

[3] *FAV*, 16.4.1881.

[4] Rodolphe-Reinhold Bellmann, 1853-1900, de Mügeln (Saxe), vécut à Vevey de 1878 à sa mort. Il dirigea plusieurs sociétés chorales et instrumentales. Il acheta la bourgeoisie de Vevey en 1892. Son fils Ernest-Reinhold fut aussi professeur de musique à Vevey.

[5] Convention du 17.4.1882.

Une convention semblable fut signée au printemps 1883 [1] entre Reinhold Bellmann et le comité, dont le président était alors l'avocat Emile Gaudard [2]. Elle spécifiait, à l'article 6, que les artistes composant l'orchestre n'avaient pas le droit de se produire dans aucune circonstance, ni collectivement ni individuellement, sans avoir obtenu une autorisation du comité. D'un autre côté, selon l'article 7, « les artistes et le directeur auront toujours pour les concerts des vêtements de couleur foncée. Le soir, ils porteront tous des chapeaux noirs. Le matin, ils pourront avoir des chapeaux de paille, mais à la condition qu'ils en aient tous. »

En ce même printemps 1883, le chef de musique Adolphe Langhof [3] fonda un « Orchestre des grands hôtels » qu'il avait l'intention de faire jouer à tour de rôle, jusqu'au 15 octobre, au Grand Hôtel, à l'hôtel du Lac et à l'hôtel d'Angleterre ; ainsi que, le lundi soir, sur la promenade de l'Aile et, le dimanche à 11 heures, sur la promenade d'Entre-Deux-Villes [4]. Il semblerait donc que dès lors il y eut deux orchestres en compétition, celui que dirigeait Bellmann et celui que venait de créer Langhof. C'est en tout cas ce qui ressort d'un article informant la population que le dimanche 17 juin, on entendrait sur la promenade de l'Aile le « Grand orchestre de Vevey » sous la direction de Bellmann et, le lendemain, au même endroit, l'« Orchestre des grands hôtels » conduit par A. Langhof [5].

Cependant la distinction entre ces deux ensembles ne paraît pas avoir duré longtemps, car les journaux et les programmes des années suivantes mentionnèrent tantôt l'un, tantôt l'autre, tout en ayant l'air de désigner le même groupe instrumental. En automne 1893 par exemple, le libellé du prospectus annonçant trois concerts par abonnement n'est pas le même que celui des programmes, alors qu'en fait il s'agissait bien du même ensemble de musiciens [6]. Au cours des années cependant, il semble que le terme « Orchestre de Vevey » l'ait emporté sur l'autre.

---

[1] Convention du 17.4.1883.

[2] Emile Gaudard, 1856-1941, avocat et conseiller national, fut abbé-président de la Confrérie des Vignerons de 1899 à 1941.

[3] Ehregott-Adolphe Langhof, né à Pieschen (Saxe) en 1856, joueur de cornet à pistons, déploya une grande activité à Vevey et à Montreux entre 1881 et 1894. Entre-temps, de 1889 à 1892, il fut le chef de la Musique municipale de Bienne.

[4] *FAV,* 21.5.1883.

[5] *FAV,* 15.6.1883.

[6] Le prospectus d'octobre 1893 indique « Orchestre de Vevey », alors que le programme du 6.11.1893 mentionne « Orchestre des hôtels de Vevey ».

De même les noms et les attributions des directeurs n'apparaissent pas très clairement. Il y eut donc Bellmann et Langhof. Nous retrouvons aussi Ernest Wilke dans les années 1887 et 1888 [1]. Ensuite viendront successivement Ernest Stahl [2], Frédéric Ludde [3], puis surtout Wilhelm Hoech [4], qui demeura à Vevey pendant plusieurs années.

Malgré les imprécisions que nous venons de signaler, il est possible de fixer avec certitude un certain nombre de points. Tout d'abord, on apprend l'existence, en 1888, d'un « Orchestre Langhof » formé de 12 musiciens [5]. En second lieu, l'on sait que Bellmann dirigea un « Orchestre d'amateurs » entre 1891 et 1893 [6]. D'un autre côté, nous voyons le « Grand Orchestre » renaître de ses cendres en été 1889. Voici en effet ce qu'en dit le texte d'une circulaire lancée par le comité :

« Notre ville a été privée depuis quelques années de son Grand Orchestre. Le comité désigné pour remédier à cette situation a fait ses efforts pour assurer à Vevey, cet été, un orchestre composé de 18 musiciens de choix. Nous avons traité avec M. Ernest Stahl, maître de chapelle à Dresde, qui dirigera son orchestre à Vevey du 1er juin au 30 septembre... Nous devons lui payer 16 000 francs, somme qui n'est point élevée quand on veut de la bonne musique. Les directeurs d'hôtels nous ont assuré un subside de 12 000 francs ; la commune de Vevey nous a accordé 500 francs ; la Société de développement, 500 francs ; la Confrérie des Vignerons, 300 francs. Il nous reste ainsi 2700 francs à trouver auprès du public sous forme d'abonnements. Il y aura deux ou trois concerts chaque jour sur les magnifiques terrasses de l'hôtel des Trois Couronnes, du Grand Hôtel de Vevey, de l'hôtel du Lac, de l'hôtel Mooser... » [7]

Le plan des concerts dirigés par Stahl fera constater l'organisation ingénieuse de l'entreprise [8] :

---

[1] *FAV*, 5.6 et 23.10.1887 ; 17 et 24.6.1888 ; 26.1 et 16.2.1890.

[2] Ernest-Frédéric-Edouard Stahl, né en 1846, de Dresde, passa à Vevey l'été 1889.

[3] Frédéric Ludde, né en 1855, de Lehre (Braunschweig), passa à Vevey l'été 1892.

[4] Wilhelm-Gotthold Hoech, né en 1852, de Lengefeld (Prusse), fut chef d'orchestre à Genève et à Lugano. Il dirigea l'Orchestre des hôtels de Vevey dès l'automne 1892 ; il en était toujours le chef en 1901.

[5] *FAV*, 7.1, 12.2 et 11.3.1888.

[6] *FAV*, 24.6 et 1.11.1891 ; 6.4.1892 ; 22.2.1893.

[7] *FAV*, 8 et 22.2.1889.

[8] *FAV*, 25.5.1889.

Grand Orchestre de Vevey
Programme du 1er juin au 30 septembre 1889

Jours	Matin 10 h. - 11 h. 30	Après-midi 16 h. 30 - 18 h.	Soir 20 h. - 22 h.
Lundi	Trois Couronnes	Gd Hôtel de Vevey	Hôtel Mooser
Mardi	Gd Hôtel de Vevey	Gd Hôtel du Lac	Trois Couronnes
Mercredi	Hôtel Mooser	Derrière l'Aile	Gd Hôtel de Vevey
Jeudi	Trois Couronnes	Gd Hôtel de Vevey	Gd Hôtel du Lac
Vendredi	Gd Hôtel de Vevey	Hôtel Mooser	Trois Couronnes
Samedi	Gd Hôtel du Lac	Trois Couronnes	Gd Hôtel de Vevey
Dimanche	Derrière l'Aile	—	Derrière l'Aile

Vu le succès remporté par l'orchestre dirigé par Stahl, le comité s'entendit avec les musiciens qui étaient restés à Vevey, leur saison finie, afin d'organiser pendant l'hiver une série de concerts d'abonnement. Il y en eut neuf [1]. Malheureusement, les programmes révèlent des préoccupations artistiques de bas étage. Beaucoup de musique de danse : Fahrbach, Stahl, Strauss, Waldteufel et *tutti quanti ;* un grand nombre de fantaisies, de paraphrases ou de pots-pourris ; peu de musique classique, tout au plus quelques ouvertures : *Zampa, Tancrède,* le *Barbier* et les *Noces de Figaro.*

En revanche, à partir de 1892, les Veveysans eurent le privilège d'assister à cinq séries de concerts d'une haute tenue présentés par les orchestres de Lausanne et de Vevey réunis sous la direction de Richard Langenhan [2]. A la vérité, ce n'était pas la première fois que l'Orchestre de Beau-Rivage se rendait dans la cité des Vignerons. Il y avait joué une vingtaine de fois au cours des années 1867 à 1877, puis à quelques reprises vers 1883-1885. Mais les concerts donnés entre 1892 et 1897 avec le concours de l'Orchestre des hôtels dépassèrent de beaucoup le niveau artistique des précédents, tant par la qualité des œuvres choisies que par la renommée des solistes engagés.

Ainsi, en l'espace de cinq ans, nous voyons défiler à Vevey une quinzaine de virtuoses parmi lesquels il faut mentionner au moins les pianistes Willy Rehberg, Eugène d'Albert et Carl Reinecke [3] ; les

[1] *FAV,* 4, 11, 18 et 25.11.1889 ; 16 et 27.12.1889 ; 6, 13 et 20.1.1890.
[2] Voir p. 129, n. 3.
[3] Willy Rehberg, 1863-1937 ; Eugène d'Albert, 1864-1932 ; Carl Reinecke, 1824-1910. (Programmes des 29.11.1892, 26.1.1894, 5.11.1894, 18.1.1897.)

violonistes Sauret et Auer [1] ; les cantatrices Julia Uzielli-Haering et Cécile Ketten [2]. C'était la première fois que les Veveysans avaient l'occasion d'entendre, dans leurs murs, des solistes accompagnés non par un simple piano, mais par un orchestre symphonique [3]. C'était la première fois, par conséquent, qu'ils pouvaient écouter quelques-uns des concertos les plus célèbres : concertos pour le violon, signés Bruch, Mendelssohn, Ernst, Beethoven et Saint-Saëns [4] ; concertos pour le piano dus à Jadassohn, Chaminade, Chopin, Liszt et Mozart [5].

Mais l'intérêt des concerts donnés par Langenhan résidait tout autant dans la partie purement orchestrale des programmes. Ceux-ci réservaient, naturellement, une place de choix à des œuvres attrayantes telles que la *Suite de Peer Gynt,* les *Scènes pittoresques* et la *Danse macabre* [6] ; ou à des ouvertures comme celles d'*Egmont,* de *Lohengrin,* de *Parsifal,* du *Vaisseau fantôme,* de *Léonore N° 3* [7]. Cependant l'intérêt se concentrait avant tout sur des symphonies, une à chaque concert, parmi les plus belles : les 2e, 4e, 5e, 6e et 8e de Beethoven [8] ; la 4e de Dvorak ; l'une de celles en sol mineur de Mozart ; l'*Inachevée* de Schubert ; la 1re de Schumann [9].

Malgré le silence quasi total observé par la presse, on peut tout de même supposer que les concerts Langenhan eurent du succès. S'il en fallait une preuve, nous la trouverions dans leur continuité. Leur cessation, au bout de cinq hivers, ne doit pas être imputée au manque d'intérêt des auditeurs, mais bien plutôt aux dissensions survenues dans l'orchestre de Lausanne, dissensions auxquelles Langenhan se trouva mêlé malgré lui [10] et qui furent sans doute à l'origine de son départ pour l'Allemagne, l'année suivante [11].

---

[1] Emile Sauret, 1852-1920 ; Léopold Auer, 1845-1930. (Programmes des 21.12.1894 et 24.2.1896.)

[2] Julia Uzielli-Haering, 18..-19.., soprano, était la fille d'Antoine Haering, 1825-1886, qui fut organiste à Genève dès 1866. — Cécile Ketten, 18..-1912, alto, était la fille du ténor Léopold Ketten, de Genève. (Programmes des 17.1.1893, 19.2.1894, 3.11.1896.)

[3] Si l'on fait abstraction des concerts d'oratorio dirigés par Henri Plumhof.

[4] Programmes des 13.2.1893, 6.11.1893, 21.12.1894, 24.2.1896, 30.11.1896.

[5] Programmes des 29.11.1892, 5.11.1894, 28.1.1895, 18.1.1897.

[6] Programmes des 17.1.1893, 6.11.1893, 28.1.1895.

[7] Programmes des 17.1.1893, 6.11.1893, 19.2.1894, 28.1.1895, 10.2.1896.

[8] Programmes des 29.11.1892, 26.1.1894, 5.11.1894, 15.11.1895, 30.11.1896, 18.1.1897.

[9] Programmes des 10.2.1896, 24.2.1896, 12.9.1894, 17.1.1893.

[10] Voir p. 132-135. — Procès-verbaux du Conseil communal de Lausanne, 24.5.1897, p. 423 s. — Lettre de Langenhan parue dans *La Revue* du 29.5.1897.

[11] Il fut nommé chef d'orchestre à Munich (*Nliste* du 25.7.1898).

De même qu'à Vevey et, dans une certaine mesure, à Lausanne, les orchestres de Montreux durent leur existence aux hôtels qui les entretenaient. Mais, fait digne de remarque, ils ne dépendirent jamais des pouvoirs publics, la prospérité de l'industrie hôtelière suffisant à assurer leur entretien. Leur naissance et leur vie furent donc liées étroitement à l'expansion extraordinaire du tourisme dans la région montreusienne. L'on peut situer aux environs de 1870 le début de cette évolution sans précédent, qui allait transformer sans espoir de retour l'un des plus beaux paysages qu'il soit possible d'imaginer.

En ce qui concerne la musique, c'est en 1872 que l'on découvre pour la première fois l'existence d'un orchestre d'hôtel, la « Chapelle de Montreux », créée dans le seul but d'agrémenter le séjour des étrangers. Nous ne connaissons pas son effectif, mais il ne devait pas être bien considérable : cinq ou six exécutants peut-être. En 1873, l'orchestre avait pour chef un musicien nommé Tabaglio [1]. Depuis 1877, il fut dirigé par Ernest Wilke, qui avait quitté Vevey pour s'établir à Montreux. Le petit ensemble jouait le plus souvent à la « Tonhalle », du moins dans les débuts. Ses programmes comprenaient surtout de la musique légère. C'est pourquoi on faisait volontiers appel à lui pour des bals ou d'autres manifestations populaires. On le demandait aussi à l'extérieur, par exemple à Villeneuve en 1894 [2], à Aigle en 1897 [3], à Yverdon deux ans plus tard [4]. Jusqu'à quand l'Orchestre Wilke subsista-t-il ? Nous l'ignorons. En revanche, nous savons qu'en 1903 son chef habitait toujours Montreux [5] comme ses fils Charles et Ernest-Marius, musiciens eux aussi, qui jouaient probablement sous la direction de leur père.

Jusqu'en 1883, les hôtes de la Riviera vaudoise eurent souvent l'occasion d'applaudir les orchestres de Vevey et de Lausanne. Ceux-ci disposaient d'un plus grand nombre de musiciens que la minuscule chapelle montreusienne et pouvaient, par conséquent, présenter des programmes plus variés et plus denses. L'Orchestre de Beau-Rivage, pour sa part, fut engagé plus d'une fois pour des concerts d'abonne-

---

[1] Jean Tabaglio, de Brescia, séjourna à Montreux en 1873 et en 1875. Il vécut à Bex au début de 1875 en tout cas.

[2] *Nliste,* 21.4.1894.

[3] Programme du 27.2.1897.

[4] *FAY,* 25.2.1899.

[5] Permis de séjour du Châtelard, 28.12.1903.

ment [1]. En avril-mai 1883, il joua même sept mercredis de suite sur la scène du Kursaal [2]. Mais, comme nous allons le voir, Montreux ne devait pas tarder à s'affranchir de toute aide extérieure.

En effet, le Kursaal venait d'ouvrir ses portes. Il fallait à tout prix créer un orchestre de premier ordre pour attirer et retenir dans cet établissement les nombreux étrangers qui séjournaient dans la région pendant la saison d'hiver. C'est dans ces conditions que naquit un ensemble instrumental dont la réputation eut bientôt franchi les frontières : l'Orchestre du Kursaal de Montreux. Il vit le jour en automne 1881. Le premier chef, Isidore Lévi [3], ne passa qu'une saison sur les bords du Léman. Il avait amené avec lui quelques compatriotes, ainsi Albert Filbien [4], Louis Foret [5] et Pierre Renard [6]. Les autres musiciens étaient des Allemands.

En janvier 1882, la direction du Kursaal annonça des concerts classiques pour chaque jeudi et chaque samedi après-midi. Quelques semaines plus tard, un journal local pouvait constater avec plaisir que les étrangers assistaient, de plus en plus nombreux, à ces auditions et qu'ainsi le « très grand effort » des vingt-deux artistes placés sous les ordres de Lévi avait trouvé sa récompense [7]. En mars cependant, une grève éclata chez les musiciens parce que leur salaire n'avait pas été payé le jour convenu [8]. Le chef tint bon avec cinq de ses administrés, mais comme c'était la fin de la saison, l'orchestre se dispersa. Il fallut attendre sa reconstitution jusqu'en automne 1883 [9].

Effectivement, en octobre, les journaux annoncèrent [10] qu'un orchestre jouerait désormais au Kursaal tous les jours de 3 à 5 heures, sauf le mardi, où il se produirait entre 10 et 12 heures. De plus, un concert hebdomadaire de musique classique était prévu chaque jeudi à 3 heures. Cette fois-ci, le directeur du Kursaal s'était contenté d'un

---

[1] *Feuille d'Avis de Montreux* (abrégé : *FAM*), 11.3.1873, 9.12.1875, 11.11.1876.

[2] Du mercredi 18 avril au mercredi 30 mai.

[3] Isidore Lévi, 1er prix de violon du Conservatoire de Paris, avait donné un concert à Lausanne en 1880 (*FAL*, 5.6.1880). Il habita Montreux de l'automne 1881 jusqu'en octobre 1882, puis partit pour Marseille. (Permis de séjour du Châtelard.)

[4] Albert Filbien, de Boulogne, resta à Montreux en 1881 et 1882. (*FAM*, 29.3 et 14.10.1882. — Permis de séjour du Châtelard.)

[5] Louis Foret, de Lyon, habita Lausanne (1881), Montreux (1881-82), Genève (1883), puis de nouveau Lausanne (1884).

[6] Pierre Renard, 1er prix de piston du Conservatoire de Paris, habita Montreux en 1881-82.

[7] *FAM*, 25.1 et 1.2.1882.

[8] *FAM*, 29.3.1882.

[9] Dans l'intervalle, les hôtes de Montreux durent se contenter de l'Orchestre Wilke.

[10] *FAM*, 10.10.1883.

groupe de quatorze exécutants. Il en avait confié la direction à Adolphe Langhof, le chef de musique que nous avons vu à l'œuvre à Vevey [1]. En 1884, il fut décidé que l'orchestre jouerait tous les après-midi de 3 à 5 heures et tous les soirs de 8 à 11 heures. Enfin l'année suivante, Langhof put bénéficier d'un avantage sensible puisque l'effectif fut porté à vingt-trois musiciens [2].

Au cours de l'été 1886, le Kursaal entra en pourparlers avec Rodolphe Herfurth, l'excellent chef lausannois, dans l'espoir de l'engager au moins pour une saison. Mais la maladie empêcha Herfurth de donner suite à ce projet [3]. Ce fut Gustave Kroeber, naguère directeur à Lausanne, qui prit la place occupée jusque-là par Langhof. Sous sa direction, l'orchestre compta trente-cinq musiciens [4]. Les concerts classiques du jeudi furent maintenus [5].

Kroeber ne resta que quelques mois à Montreux. Un autre Allemand, le violoniste Eric Huthmacher [6], assuma la direction dès le mois de septembre 1887. Il réussit à obtenir l'engagement de dix musiciens supplémentaires, de telle sorte que sous sa baguette l'effectif atteignit quarante-cinq exécutants [7]. Huthmacher était un virtuose. Il joua souvent en soliste pendant son séjour en Suisse. C'est en présentant le *Concerto de violon* de Mendelssohn qu'il avait pris contact avec le public de Montreux [8]. Sous sa direction, l'orchestre fit de rapides progrès et s'engagea sur une voie royale qui allait le conduire, après l'arrivée de Jüttner, à de très brillants succès.

Avant d'aborder cette nouvelle étape, jetons un regard sur les programmes et sur les solistes qui défilèrent à Montreux pendant les huit premières années. En ce qui concerne les premiers, il n'y a rien d'extraordinaire à signaler. Ils offrent plus d'une analogie avec ceux de Lausanne, pour autant que nous en ayons dressé un inventaire complet [9]. Naturellement, les symphonies de Beethoven passent au premier rang. Saint-Saëns devait être goûté puisqu'on interpréta au

---

[1] Voir p. 149.
[2] *FAM,* 22.10.1885, 4.3.1886.
[3] *FAM,* 18.9.1886.
[4] *FAM,* 21.10.1886.
[5] *FAM,* 18.11.1886.
[6] Eric Huthmacher, né en 1859, de Köslin (Prusse), habita Montreux de 1887 à 1889. Après un séjour à Lucerne, il vécut à Vevey de 1891 à 1892. Il prenait parfois le pseudonyme d'Erichs.
[7] *FAM,* 1.9 et 6.10.1887 ; 2.9.1888.
[8] *FAM,* 6.10.1887.
[9] Le nombre des programmes retrouvés est loin d'être exhaustif.

moins deux de ses poèmes symphoniques : *Le Rouet d'Omphale* et *La Jeunesse d'Hercule*. La *Symphonie N° 3*, de Raff, et la *Symphonie en la majeur,* de Jadassohn, qui furent jouées à Montreux [1], paraissent aujourd'hui vouées à l'oubli. Constatons qu'à une exception près les programmes du Kursaal, avant 1889, ignoraient Haydn, Mozart, Schubert, Schumann et Brahms. Cependant, vu les lacunes de notre information, nous nous garderons d'être trop affirmatif.

Bien entendu, nous retrouvons à Montreux les ouvertures traditionnelles qui avaient pour auteurs Auber, Beethoven, Mendelssohn, Rossini, Wagner et Weber. Nous y découvrons la *Rhapsodie slave op.* 85 de Dvorak, la *Suite algérienne* de Saint-Saëns ; puis, de Bizet, la *Suite Roma,* et la *Suite de l'Arlésienne*. Enfin divers concertos de Mendelssohn, Rubinstein, Schumann et Weber. Voilà pour les programmes.

Quant aux solistes, c'étaient, pour la plupart, des artistes qui venaient de se produire à Lausanne ou qui étaient sur le point de s'y rendre : les cantatrices Dyna Beumer [2] et Julia Haering ; les pianistes Ernest Schelling et Adolphe Ratzenberger [3] ; les violonistes Wilhelmj et Sarasate.

L'arrivée d'Oscar Jüttner, en automne 1889, marqua le point de départ d'une période extraordinairement brillante pour la musique symphonique. Sous la baguette de ce chef de premier ordre, puis sous celle de ses successeurs, l'Orchestre du Kursaal allait faire de la Riviera vaudoise l'un des centres musicaux les plus vivants de l'Europe occidentale, par le nombre incroyable de concerts qui furent organisés ; par la quantité inouïe d'œuvres mises sur pied, souvent pour la première fois en Suisse ; par le niveau artistique remarquable des interprétations ; enfin par la valeur des solistes engagés.

Oscar Jüttner venait de Liegnitz, en Prusse [4]. Il était né le 24 novembre 1863. C'était donc avec l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse qu'il pouvait répondre à l'appel de Montreux. Il dirigea l'Orchestre du Kursaal pendant seize ans, presque sans interruption [5].

---

[1] Dans les concerts des 12.5 et 1.9.1887.

[2] Dyna Beumer, cantatrice belge, chanta à plusieurs reprises, entre 1882 et 1888, à Lausanne, à Vevey et à Montreux.

[3] Adolphe Ratzenberger, 1845-1915 (contrairement à ce qu'écrit REFARDT), de Grossbreitenbach (Thuringe), pianiste, s'installa à Vevey en 1872. Il devint bourgeois de cette ville en 1894.

[4] A environ 50 km à l'ouest de Breslau.

[5] Une maladie de quelques mois, à la fin de 1902, l'obligea à se faire remplacer alors par le flûtiste Albert-Bernard Streletzki (ou Strelitzki), sous-chef de l'orchestre.

Grâce à son talent et à son zèle, il fit de cet ensemble de quarante musiciens un merveilleux instrument de précision et de sûreté. Ses mérites de chef lui valurent d'ailleurs une décoration du gouvernement français et aussi des appels de Belgique et d'Espagne notamment, pour aller diriger des concerts dans ces pays. Une année après son arrivée en Suisse, il avait épousé une Polonaise, Marie Goldstand, qui mourut prématurément [1], lui laissant le soin d'élever quatre enfants en bas âge. Malgré ce souci, il demeura encore deux ans à la tête de l'orchestre. Après l'avoir quitté, au printemps 1905, il resta chez nous jusqu'en 1908, année où il fut nommé directeur de musique à Görlitz, en Saxe [2]. Tels sont les renseignements [3] qui nous sont parvenus sur cet artiste de grand talent, hélas complètement oublié des générations actuelles, malgré le lustre dont il fit briller l'art symphonique vers les années 1900.

La période qui suivit l'arrivée de Jüttner au Kursaal fut caractérisée d'abord par une profusion de concerts difficilement imaginable. L'orchestre jouait deux fois par jour, le matin et le soir. En outre, il donnait chaque jeudi un concert symphonique et chaque samedi un concert dit « des solistes », où les chefs de pupitre avaient l'occasion de faire valoir leur virtuosité [4]. Enfin, il offrait pendant la saison d'hiver un nombre variable de concerts « extraordinaires » pour chacun desquels il engageait un des plus grands solistes de l'époque. Cela durait ainsi pendant toute la saison, soit du mois de septembre à la fin d'avril, si bien que les habitués du Kursaal et des hôtels voisins pouvaient entendre, en moyenne et entre autres, trente concerts symphoniques au cours de l'hiver ! Il va de soi que ces flots d'harmonie étaient destinés avant tout aux nobles étrangers qui séjournaient en grand nombre dans la région. Rares étaient les autochtones qui assistaient aux manifestations du Kursaal. D'ailleurs, ils en auraient été empêchés par leur travail professionnel puisque les concerts avaient lieu en plein après-midi.

Autre élément de surprise : la quantité fabuleuse de musique consommée journellement. Selon une statistique communiquée à la

---

[1] *FAM,* 29.12.1903.

[2] *FAM,* 14.4.1908. — Il abandonna son poste de Görlitz en 1912 (*La Vie musicale,* 15.4.1912, p. 350).

[3] Voir aussi Refardt, *Dictionnaire,* p. 153.

[4] *FAM,* 31.8.1893, 28.8.1894.

presse, l'orchestre jouait en moyenne six cents morceaux par mois ! [1] Dans cette évaluation, il faut compter, bien entendu, les pièces de musique légère, plus brèves et plus nombreuses que les autres. Le nombre mensuel total n'en est pas moins impressionnant. Une autre évaluation, tout aussi suggestive, montre l'importance relativement grande du répertoire symphonique : au cours de l'hiver 1901-1902, en effet, l'orchestre joua trente symphonies, dont douze en première audition pour Montreux ; dix-neuf poèmes symphoniques (douze) ; quarante-quatre ouvertures (onze) ; et vingt-trois œuvres diverses (douze). Soit le total extraordinaire de cent seize grandes œuvres, dont quarante-sept en première audition ! [2]

L'examen des programmes [3] et celui de la bibliothèque musicale encore existante [4] permettent de déceler l'orientation artistique que Jüttner entendait donner à ses concerts. Une première remarque s'impose : on était en pleine fièvre wagnérienne et l'orchestre de Montreux ne pouvait y échapper. C'est pourquoi chaque année il affichait plusieurs programmes consacrés exclusivement à des œuvres de Wagner. L'on y trouve tous les principaux morceaux symphoniques de ses ouvrages lyriques, de *Tannhäuser* à *Parsifal,* en passant par *Lohengrin, Tristan et Iseult, Les Maîtres chanteurs* et, évidemment, la *Tétralogie des Nibelungen.* Entre 1889 et 1903, nous avons pu repérer vingt fois l'ouverture de *Tannhäuser* et dix fois celles du *Vaisseau fantôme* et de *Lohengrin.* Mais à quoi bon cette énumération ? Qu'il nous suffise de nous rappeler combien profonde et constante fut l'influence du maître de Bayreuth au sein de l'orchestre montreusien.

Wagner n'était du reste pas le seul compositeur allemand mis en honneur au Kursaal. Les symphonies, les ouvertures et les concertos de Beethoven furent exécutés fréquemment, de même que les ouvertures de Weber et les symphonies de Mendelssohn, de Schumann et de Brahms. Quant aux classiques autrichiens Mozart et Haydn, ils ne paraissent pas avoir joui d'une faveur aussi constante : leurs noms apparaissent moins souvent sur les programmes que nous avons eus entre les mains.

---

[1] *FAM,* 18.10.1898.
[2] *FAM,* 24.4.1902.
[2] Il en manque malheureusement un grand nombre.
[4] Au moment où Jüttner quitta ses fonctions à Montreux (juin 1905), le Kursaal lui acheta pour 15 000 francs l'ensemble de sa bibliothèque musicale, qui passait alors pour l'une des plus complètes et des plus riches. (*Messager de Montreux,* 14.6.1905.)

Loin de se cantonner dans les répertoires allemand et autrichien, l'orchestre proposa à ses auditeurs des œuvres provenant de tous les pays européens. Citons-en quelques auteurs : les Tchèques Dvorak et Smetana ; les Danois Gade et Lassen ; le Finlandais Sibelius ; les Russes Balakirev, Borodine, Moskovsky, Rimsky-Korsakov et Tchaïkovsky ; les Norvégiens Sinding et Svendsen ; l'Espagnol Albeniz ; le Hongrois Franz Liszt, dont les poèmes symphoniques eurent une grande vogue à Montreux.

En outre, Jüttner eut le mérite de présenter aussi une vaste galerie d'œuvres françaises. Il le fit par goût probablement, mais aussi pour donner satisfaction aux hôtes du Kursaal, dont un grand nombre venaient d'outre-Jura [1]. Son choix se porta d'abord sur les anciens : Berlioz, Gounod, Franck, Lalo, Saint-Saëns, Dubois et Bizet ; cependant, il ne négligea pas pour autant leurs successeurs : Bourgault-Ducoudray, Chabrier, Massenet, Emile Bernard, Widor et Benjamin Godard. Enfin, il accorda une place aux compositeurs de la nouvelle école, les Vincent d'Indy, les Charpentier, les Chaminade, Ropartz, Dukas et Rabaud [2]. La part relativement grande réservée à l'école française est tout à l'honneur d'un chef d'origine germanique, qui avait à diriger un orchestre composé d'Allemands presque exclusivement.

Mais ce n'est pas tout. A plusieurs reprises, Jüttner invita certains compositeurs français à conduire ou à jouer leurs propres œuvres. Ce fut par exemple le cas de Vincent d'Indy qui, en 1896, dirigea lui-même sa *Symphonie sur un chant montagnard français* et sa trilogie *Wallenstein* [3]. Il en fut ainsi un peu plus tard pour Théodore Dubois [4]. Signalons en passant que la première exécution en Suisse de la *Symphonie en ré mineur,* de César Franck, eut lieu à Montreux le 11 novembre 1897 [5].

Il faut relever de plus, à l'actif de ce bilan, l'hospitalité accordée par Jüttner à des compositeurs suisses. Le chef montreusien aurait

---

[1] *FAM,* 25.4.1895.

[2] Berlioz, 1803-1869 ; Gounod, 1818-1893 ; Franck, 1822-1890 ; Lalo, 1823-1892 ; Saint-Saëns, 1835-1921 ; Dubois, 1837-1924 ; Bizet, 1838-1875 ; Bourgault, 1840-1910 ; Chabrier, 1841-1894 ; Massenet, 1842-1912 ; Bernard, 1843-1902 ; Widor, 1845-1937 ; Godard, 1849-1895 ; Indy, 1851-1931 ; Charpentier, 1860-1956 ; Chaminade, 1861-1944 ; Ropartz, 1864-1955 ; Dukas, 1865-1935 ; Rabaud, 1873-1949.

[3] *FAM,* 8.10.1896.

[4] *Ibid.*, 5.2 et 13.3.1900.

[5] *G. de L.*, 3.11.1897. — *FAM,* 6.11.1897.

pu les ignorer et s'en tenir aux noms illustres que nous avons mentionnés. Il n'en fit rien et ce fut grâce à lui que Joseph Lauber, par exemple, alors âgé d'une trentaine d'années [1], put faire interpréter pour la première fois sa *Symphonie en mi majeur* et, un peu plus tard, sa *Symphonie en la mineur* [2]. De même, en 1898, Pierre Maurice [3] eut la joie d'entendre jouer, en première audition, son prélude de *Daphné* [4] et, en 1901, son poème symphonique *Francesca da Rimini* [5]. Emile Jaques-Dalcroze, pour sa part, eut aussi le privilège d'une « première » à Montreux. Il s'agissait de sa *Suite de ballet*, créée le 7 décembre 1899 dans un concert symphonique où elle voisinait avec des œuvres de Mozart, Mendelssohn et Smetana [6]. Parmi les compositions d'auteurs suisses jugées dignes d'être jouées par l'Orchestre du Kursaal, notons encore, du Bâlois Hans Huber [7], la sérénade *Nuits d'été* [8] ainsi que la *Symphonie de Boecklin* [9].

Il reste enfin quelques précisions à apporter sur les concerts extraordinaires. Ceux-ci étaient toujours rehaussés par la présence d'un soliste. Le Kursaal ne reculait devant aucun sacrifice pour s'assurer la collaboration des meilleurs artistes européens. On vit défiler à Montreux les plus grands virtuoses du piano, du violon et du violoncelle. Il est impossible de les mentionner tous. Contentons-nous de citer les vedettes dont les dictionnaires ont gardé le souvenir jusqu'à nos jours : les violoncellistes Hugo Becker et Pablo Casals ; les violonistes Léopold Auer, Carl Halir, Hugo Heermann, Henri Marteau, Tivadar Nachèz, Emile Sauret, César Thompson, puis surtout les incomparables Joachim et Sarasate ; enfin, les pianistes Eugène d'Albert, Teresa Carreno, Clotilde Kleeberg, Marie Panthès, Raoul Pugno, Willy Rehberg, Edouard Risler, Emile Sauer, Ernest Schelling, Blanche Selva, sans oublier le célèbre Ignace Paderewski. Cette énumération, si terne qu'elle puisse paraître, n'en atteste pas moins l'éclat exceptionnel d'une période qu'on peut considérer comme l'âge d'or de l'orchestre montreusien.

---

[1] Joseph Lauber, 1864-1952 *(Dictionnaire des musiciens suisses)*.
[2] Respectivement les 10.10.1895 et 15.10.1896.
[3] Pierre Maurice, né à Allaman en 1868, mort à Genève en 1936.
[4] Le 14.4.1898.
[5] Cette œuvre, jouée à Montreux le 28.11.1901, avait été créée à Genève en 1899.
[6] *FAM*, 9.12.1899.
[7] Hans Huber, 1852-1921 *(Dictionnaire des musiciens suisses)*.
[8] Les *Sommernächte, op.* 86, datant de 1885, furent jouées à Montreux le 27.3.1902.
[9] La *Böcklinsinfonie, op.* 115, créée à Zurich en 1900, fut exécutée à Montreux le 6.3.1902.

Deux mots, pour finir, sur ce qui se passa après le début du siècle. En 1905, Jüttner eut pour successeur le violoniste Julius Lange [1]. Celui-ci fut remplacé à son tour par le Portugais Francisco de Lacerda [2]. Après quoi, en 1911, arriva Ernest Ansermet. C'est là que notre illustre compatriote allait faire ses premières armes. Mais, nous voici en août 1914. La guerre éclate. Les musiciens plient bagage. Ils rentrent précipitamment en Allemagne. L'Orchestre symphonique de Montreux ne sera plus désormais qu'un beau souvenir...

Autres orchestres

Pendant la seconde moitié du siècle, l'on vit éclore de modestes orchestres d'amateurs dans presque toutes les localités de moyenne importance. La création de si nombreuses sociétés était due, pour une bonne part, à l'introduction du violon à l'Ecole normale [3]. C'est en effet à partir de 1869 que cet instrument fut enseigné aux futurs instituteurs ; d'abord par Charles-César Dénéréaz [4], ensuite, pendant plus de vingt-cinq ans, par Charles Pilet-Haller [5]. De telle sorte que le corps enseignant fut bientôt à même de fournir un nombre appréciable d'instrumentistes aux orchestres d'amateurs et, par conséquent, de contribuer au maintien et au développement de ces petits foyers de culture.

Cependant, dans quelques localités, on avait pris les devants. Ainsi, en 1865, un groupe de musiciens du Sentier avait formé un noyau de sept instrumentistes comprenant à l'origine trois violons, un alto, une contrebasse, une flûte et une clarinette. Les intentions des fondateurs étaient définies de la manière suivante : « La société a pour but de se perfectionner dans la lecture et l'exécution de la musique instrumentale et surtout d'en introduire le goût chez les jeunes gens. » Les répétitions devaient avoir une durée de trois heures au minimum ! Chaque musicien s'engageait à payer une con-

---

[1] Julius Lange, né en 1866, dirigea l'Orchestre du Kursaal de 1905 à 1909. (Refardt, *Dictionnaire.*)

[2] F. de Lacerda, 1869-1934, dirigea l'orchestre de 1909 à 1911.

[3] Paul Decker, *Ecole normale du canton de Vaud,* Lausanne 1933, p. 96.

[4] Charles-César Dénéréaz, 1837-1896, enseigna le violon de 1869 à 1878 et le chant de 1869 à 1896. Il fut le père du compositeur et professeur Alexandre Denéréaz, 1875-1947.

[5] Charles-Emile Pilet-Haller, 1858-1905, enseigna le violon de 1878 à 1905. Il fut le père du violoniste Pierre Pilet, 1888-1954, qui enseigna au Conservatoire de Lausanne de 1912 à 1954.

tribution mensuelle de 20 centimes. Malgré des crises inévitables, l'orchestre a pu célébrer dernièrement son centième anniversaire [1].

Peu après la fondation de la société du Sentier, l'on apprit coup sur coup l'existence d'autres orchestres, à Lutry (1866) [2], à Orbe (1868) [3] ; à Bex [4], à Moudon [5] et Cossonay (1870) [6]. Les renseignements recueillis sur les trois premiers sont rares. Tout au plus savons-nous que l'Orchestre de Lutry était dirigé en 1884 par Henri Burdet et qu'en 1872, celui de Bex obéissait aux ordres d'un professeur de Saint-Maurice nommé N. Etter. En revanche, il existe quelques données de plus sur les deux autres.

L'Orchestre de Moudon est mentionné pour la première fois en 1870. Mais, à lire la *Gazette* [7], il existait depuis un certain temps déjà : « C'est avec un plaisir toujours croissant qu'on a entendu la société moudonnoise L'Harmonie, qui devient chaque année plus forte et plus intéressante grâce au constant dévouement de ses membres et particulièrement de son directeur, M. le professeur Becker [8]. De progrès en progrès, on ne saura bientôt à quel instrument donner le plus d'éloges : violons, flûtes, violoncelles et contrebasse rivalisent de zèle. » Dès lors, la société fit peu parler d'elle, à trois exceptions près : en 1876, Becker était toujours à sa tête ; en 1878, elle donna un concert à Oron ; enfin, elle existait encore en 1880 [9].

A Cossonay, l'orchestre eut une activité régulière à partir de 1883 seulement, car on peut tenir pour négligeable l'essai tenté treize ans auparavant [10]. Grâce à son registre de procès-verbaux, il est facile de le suivre année après année. Le premier directeur, Louis Studer [11], resta en fonctions jusqu'en 1894, année où il s'en alla habiter Pully.

---

[1] Plaquette intitulée : *100 ans. Orchestre du Sentier. 27 et 28 mars 1965.* — *Nouvelle Revue,* Lausanne, 5.4.1965.

[2] *Echo musical,* 1.1.1866. — *G. de L.*, 9.12.1881, 13 et 16.4.1885.

[3] *Nliste,* 19.11.1868. — *G. de L.*, 19.2.1870. — Procès-verbaux de l'Orchestre de Cossonay, 17.2.1892.

[4] *Echo musical,* 4.2.1870, 2.2.1874, 28.2.1879. — *G. de L.*, 20.8.1885, 2.3.1887.

[5] *G. de L.*, 8.12.1870, 12.11.1874, 30.9.1876. — *Echo musical,* 30.3.1878, 23.4.1880.

[6] *Echo musical,* 2.4.1870. — *Nliste,* 26.3.1886, 22.8.1892, 16.5.1894. — *G. de L.*, 8.4.1902. — Procès-verbaux de l'Orchestre de Cossonay.

[7] *G. de L.*, 8.12.1870.

[8] Gottfried Becker, 1811-1889, organiste à Moudon pendant cinquante ans, chef de musique et compositeur, auteur de plusieurs recueils de chant, maître au Collège de 1840 à 1887. En 1843, il avait été nommé membre d'honneur de la Société helvétique. Il était l'oncle du musicologue George Becker, 1834-1928.

[9] *L'Echo musical,* 24.10.1876, 30.3.1878, 23.4.1880.

[10] *Ibid.*, 2.4.1870.

[11] Jean-Louis Studer, 1860-1918, était instituteur à Lussery.

Lui succédèrent David Lavenex [1], hautboïste ; puis Alexandre Dénéréaz, le jeune compositeur lausannois. Mais ce dernier, trop absorbé par son travail dans le chef-lieu, laissa la baguette à Oscar Thümer en janvier 1899. Ainsi, passé le cap du XXe siècle, l'avenir de l'orchestre paraissait assuré. Il le fut en effet pour quelques décennies... Aujourd'hui, il n'en reste que le souvenir.

Toutefois, avant de le quitter, jetons un regard sur sa composition au 1er décembre 1900 : quatre violons I, deux violons II, un violon-alto, un violoncelle, une contrebasse, une flûte, deux clarinettes, deux cornets à pistons, un cor, un trombone, un tambour, une grosse caisse, un piano ; soit dix-neuf instruments. Vraiment, Oscar Thümer disposait là d'un effectif qui avait de quoi rendre jaloux d'autres chefs-lieux de district. Il est temps de dévoiler que la prospérité de l'orchestre était due avant tout aux soins que lui vouaient des musiciens de l'endroit : la famille Dénéréaz-Thélin. C'était Louis Dénéréaz [2], en effet, qui l'avait créé en 1883 et qui, avec l'aide de son frère Ernest d'abord, de sa femme et de ses fils plus tard, en avait fait un ensemble réputé. Bel exemple de foyer musical rayonnant dans une petite cité !

A Aigle, un violoniste italien nommé Manzetti, « fort habile dans son métier de musicien à tout faire », réussit à convaincre Paul Doret, le père du compositeur, de lui fournir les moyens de créer, avec les instrumentistes amateurs de la région, un orchestre dont il prit la direction [3]. Cet ensemble est signalé pour la première fois en 1871 [4]. Cinq ans plus tard, il était encore entre les mêmes mains [5]. Dès lors, on perd sa trace. A la même époque, Pully eut aussi son orchestre [6]. On sait qu'en 1897, il était sous les ordres de Louis Studer, l'ancien directeur de Cossonay [7].

Nous avons décelé l'existence de quatre autres sociétés d'amateurs entre 1876 et 1881. Ce sont, dans l'ordre chronologique, celles de Payerne, Cully, Nyon et Baulmes. L'Orchestre de Payerne, fondé en 1876 [8], fut dirigé d'abord par William Pilet [9], le futur président de la

---

[1] David Lavenex, 1867-1949, fut instituteur à Penthaz, à Goumoens et à Lausanne.
[2] Louis-Marc Dénéréaz, 1864-1928.
[3] Doret, *Temps et Contretemps*, p. 17.
[4] *L'Echo musical*, 3.2.1871.
[5] Programme du 19.2.1876. — *L'Echo musical*, 11.11.1876.
[6] *L'Echo musical*, 19.2.1875, 5.4.1879.
[7] *G. de L.*, 23.5 et 20.9.1894 ; 5.2.1897. — *Nliste*, 2.5.1896.
[8] C'était en 1876 et non en 1878, comme l'indique par erreur A. Burmeister dans ses *Cent cinquante ans de vie payernoise*, p. 246. Voir *Nliste*, 28.4.1876.
[9] William Pilet, 1855-1932, enseigna aux Collèges de Payerne et de Vevey. Il dirigea plusieurs sociétés de chant et publia des recueils de musique.

Société des chanteurs vaudois. Tombé en décadence peu après le départ de son chef, il reprit vie en 1897 sous la baguette de Gustave Assal [1]. A Cully, la société s'appelait « Orchestre de Lavaux » [2] ; à Nyon, « La Symphonie » [3] ; et à Baulmes, « Orchestre du Jura » [4]. Pour compléter le tableau, ajoutons que de petits ensembles s'étaient formés aussi à Romainmôtier [5], à Vallorbe (15 musiciens) [6], à Rolle (direction Oelklaus) [7], enfin à Bière (direction F. Schwab) [8].

Nous ne voudrions pas quitter nos orchestres d'amateurs sans mentionner celui qui exista pendant quelques années au sein de la Société de Zofingue. On se rappelle que, dès sa fondation en 1820, la section lausannoise de Zofingue avait pris une grande part au développement du chant choral populaire [9]. Or, non contents de posséder un chœur capable de participer aux fêtes cantonales de chant [10], les étudiants de Zofingue s'offrirent le luxe d'entretenir un orchestre qui groupa jusqu'à vingt-cinq exécutants. C'est ainsi qu'en 1897 par exemple, grâce à leur chœur, à leurs musiciens et à leurs acteurs, ils purent mettre sur pied avec succès un spectacle tel que *L'Arlésienne,* de Bizet [11].

De façon générale, nos amateurs ne s'engageaient naturellement pas dans l'étude d'œuvres symphoniques importantes, et pour cause ! Ils se livraient, plus modestement, à l'interprétation aussi soignée que possible de morceaux les plus simples : marches, galops, gavottes, polkas, quadrilles, valses ; ils éprouvaient une prédilection marquée pour les fantaisies et les pots-pourris ; parfois, ils tentaient de mettre sur pied des ouvertures telles que *Martha, Norma, Stradella, Zampa, Le Calife de Bagdad, Les Joyeuses Commères de Windsor.* Enfin, tant à Cossonay qu'au Sentier [12], l'on se risqua, de temps en temps, suivant

---

[1] Sur l'Orchestre de Payerne, voir *G. de L.*, 16.6.1878 ; *Nliste,* 28.4.1880 et 21.10.1897 ; *L'Echo musical,* 25.5.1880. — Gustave Assal fut organiste de 1891 à 1910.

[2] *L'Echo musical,* 22.1.1879. — *FAL,* 17.5.1880. — *Nliste,* 3.2.1881.

[3] *G. de L.*, 31.8.1881 et 20.3.1884.

[4] *Ibid.*, 21.11.1881.

[5] *Ibid.*, 6.4.1886. — *Nliste,* 24.3.1887. — L'Orchestre de Romainmôtier collabora avec celui de Cossonay (Procès-verbaux de l'Orchestre de Cossonay, 17.2.1892).

[6] *Nliste,* 1.9.1892.

[7] *Ibid.*, 9.10.1893.

[8] *Ibid.*, 9 et 18.1.1894.

[9] Burdet, *Les Origines...*, p. 65-84.

[10] Zofingue y participa, avec des fortunes diverses, de 1861 à 1929. A ce propos, rappelons la publication du fameux *Recueil de chants de Zofingue,* paru en 1853, et dont la onzième édition, sortie de presse en 1917, comprenait 227 chœurs.

[11] Les représentations eurent lieu les 15 et 17 février.

[12] Les programmes de ces deux sociétés ont été conservés.

Orchestre de Zofingue — L'Arlésienne, 1897

De g. à dr. 1er rang : R. Bergier, Muret, Pahud, Nadler, Herzen, Trembley, Meystre. 2e rang: H. Bergier, Perriraz, Patry, Chavan, Carey, Girardet, Andreae, Anet, Mercanton. 3e rang : Marguerat. 4e rang : Péclard, Rumpf, Hopf, Bezençon, Dessemontet.

les possibilités du moment, à jouer quelques mouvements de symphonies, celle des *Adieux* [1] par exemple ; ou la musique de scène d'un opéra-comique, comme *Don César de Bazan*, de Massenet, à Cossonay en février 1898 [2].

En résumé, même si le niveau artistique des orchestres d'amateurs ne s'éleva pas au-dessus de la moyenne, il faut reconnaître que ces sociétés rendirent de précieux services à l'art musical. A une époque où la radiophonie et la musique enregistrée étaient inconnues, c'était le seul moyen, pour des localités excentriques, de faire connaissance avec des œuvres d'une certaine valeur. Enfin, il n'est pas superflu de le rappeler, rien ne vaut la musique qu'on fait soi-même. Nos amateurs avaient donc une occasion bienvenue d'entrer en contact direct avec elle, de la comprendre, puis de l'aimer.

Outre les sociétés d'amateurs dont il vient d'être question, quelques petits orchestres de famille eurent leur moment de vogue, en particulier le Septuor Junod, à Lausanne ; la Musique Charoton et la Musique Chaillet, au pied du Jura. Ces ensembles minuscules ne jouaient que pour des bals, des abbayes et toute sorte d'autres divertissements populaires. Leur répertoire se composait donc exclusivement de musique légère, la seule qui pouvait convenir à ce genre de manifestations.

L'orchestre désigné sous le nom de Septuor Junod se fit connaître entre 1850 et 1875. Il avait été fondé par le facteur d'instruments Louis Junod [3]. Son effectif, trois ou quatre musiciens au début, fut porté à sept dès 1862 [4]. En firent partie les trois fils du fondateur, à savoir Gustave [5], François [6] et Laurent [7]. Sans qu'on puisse l'affirmer positivement, il devait être composé surtout de cuivres. Entre juin et septembre 1875, il eut la responsabilité de dix concerts populaires

---

[1] Elle fut jouée au Sentier les 7 et 8.2.1880.

[2] Les 26 et 27.2.1898, sous la direction d'Alexandre Denéréaz.

[3] Louis Junod, né en 1820, est mentionné en qualité de musicien entre 1850 et 1881 (*FAL*, 10.12.1850 ; AVL, recensement de janv. 1881).

[4] *G. de L.*, 30.8.1862.

[5] Louis-Gustave Junod, 1845-1873, était facteur de pianos. Il dirigea l'Harmonie instrumentale. Il a laissé quelques compositions pour piano et pour fanfare.

[6] Louis-François Junod, 1848-1890, fit des études musicales en Allemagne. Il était violoniste. Il dirigea l'Harmonie instrumentale, puis le corps de musique qui remplaça la Musique militaire en 1879.

[7] Louis-Laurent Junod, né en 1850, violoncelliste et flûtiste, fut élève de Franchomme à Paris. Il a laissé un certain nombre de compositions pour piano et pour fanfare. En 1883, il devint chef de la Musique municipale de Genève. Dans cette dernière ville, en 1887, il donna un concert en collaboration avec Francis Planté.

dans les jardins du Casino [1], alternant avec ceux que donnait l'Orchestre de Beau-Rivage.

L'histoire de la « Musique à Charoton » a fait l'objet d'une évocation pittoresque et pleine de charme due à M. G.-A. Rosset, ancien président du Tribunal cantonal [2]. Nous ne savons jusqu'à quel point l'auteur a tenu compte d'une tradition de famille difficilement vérifiable. Cependant, pour l'essentiel, nous ne pouvons que le suivre en nous laissant séduire par l'originalité du récit. Ainsi donc l'ancêtre, Jean-Louis Charoton, avait été chef de musique militaire du 7e arrondissement, à Morges [3]. Avec ses fils Henri, Louis, Alexandre, Jean et Marc, auxquels s'étaient joints ses neveux, Jules, Denis et François [4], il forma un orchestre populaire qui eut son heure de célébrité dans tous les villages du pied du Jura. Selon G.-A. Rosset, « il n'y eut plus de fêtes, d'abbayes, de noces, de bals, de tirs sans la Musique à Charoton ». Mieux encore, ces paysans musiciens allaient être à l'origine d'une véritable dynastie d'instrumentistes et c'est dans leur famille que devait naître la mère de notre plus grand chef d'orchestre, Ernest Ansermet.

Jean-Henri Chaillet, fondateur de la société qui porta son nom, était le neveu de Jean-Louis Charoton [5]. Il habitait Villars-Bozon. Le groupe instrumental qu'il constitua avec ses trois fils, Charles, Gustave et Julien [6], était analogue à celui que dirigeait son oncle : même répertoire, mêmes occasions de jouer, même réputation dans tout le pied du Jura. Tantôt nous le rencontrons à l'église de Cossonay [7], tantôt dans celle de Romainmôtier [8] ; tantôt dans un bal, une abbaye ou une kermesse. Autre similitude : on ne compte pas moins de neuf musiciens parmi les descendants de Jean-Henri Chaillet, notamment deux membres fondateurs du remarquable Ensemble

---

[1] *FAL, passim.*

[2] *Hommage à Ernest Ansermet,* Lausanne 1943, p. 75-81.

[3] *Nliste,* 4.8.1830. — Archives cantonales vaudoises, Protocoles du Département militaire, 10.8 et 23.9.1830.

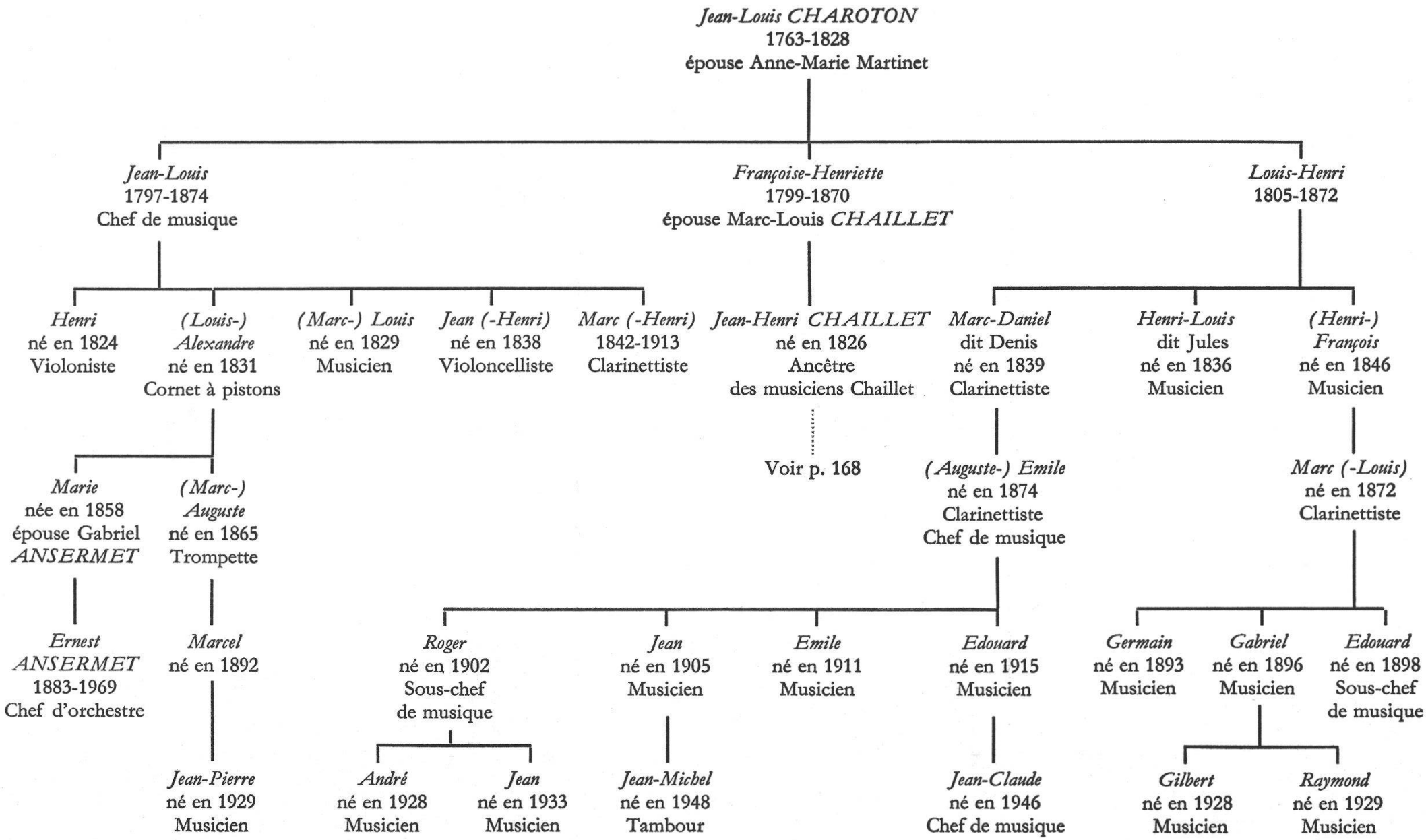
[4] Voir tableau généalogique ci-après. — Marc, fils de Jean-Louis, et son cousin Denis, clarinettistes, furent membres de l'Orchestre de Cossonay entre 1887 et 1890.

[5] Jean-Henri Chaillet, né en 1826, était le fils de Marc-Louis Chaillet et de Françoise-Henriette Charoton. Il fut sergent-major trompette, clarinettiste et violoniste.

[6] Charles-Louis-Alfred, 1850-1912, et Gustave-Edouard, né en 1861, furent caporaux trompettes. Julien-Henri, 1868-1941, sergent-major trompette, dirigea de nombreuses fanfares et composa un grand nombre de marches.

[7] *G. de L.,* 27.3.1879.

[8] *Ibid.,* 26.4.1883.


Jean-Louis CHAROTON
1763-1828
épouse Anne-Marie Martinet
Jean-Louis
1797-1874
Chef de musique
Françoise-Henriette
1799-1870
épouse Marc-Louis CHAILLET
Louis-Henri
1805-1872
Henri
né en 1824
Violoniste
(Louis-) Alexandre
né en 1831
Cornet à pistons
(Marc-) Louis
né en 1829
Musicien
Jean (-Henri)
né en 1838
Violoncelliste
Marc (-Henri)
1842-1913
Clarinettiste
Jean-Henri CHAILLET
né en 1826
Ancêtre
des musiciens Chaillet
Voir p. 168
Marc-Daniel
dit Denis
né en 1839
Clarinettiste
Henri-Louis
dit Jules
né en 1836
Musicien
(Henri-) François
né en 1846
Musicien
Marie
née en 1858
épouse Gabriel ANSERMET
(Marc-) Auguste
né en 1865
Trompette
(Auguste-) Emile
né en 1874
Clarinettiste
Chef de musique
Marc (-Louis)
né en 1872
Clarinettiste
Ernest ANSERMET
1883-1969
Chef d'orchestre
Marcel
né en 1892
Roger
né en 1902
Sous-chef
de musique
Jean
né en 1905
Musicien
Emile
né en 1911
Musicien
Edouard
né en 1915
Musicien
Germain
né en 1893
Musicien
Gabriel
né en 1896
Musicien
Edouard
né en 1898
Sous-chef
de musique
Jean-Pierre
né en 1929
Musicien
André
né en 1928
Musicien
Jean
né en 1933
Musicien
Jean-Michel
né en 1948
Tambour
Jean-Claude
né en 1946
Chef de musique
Gilbert
né en 1928
Musicien
Raymond
né en 1929
Musicien

Une famille de musiciens, les CHAILLET

de L'Isle (VD)

Jean-Henri CHAILLET
1826-1915
Sgtm. trompette.
Clarinettiste. Violoniste.

Gustave (-Edouard)
1861-1924
Cpl. trompette.

Charles (-Louis-Alfred)
1850-1912
Cpl. trompette.

Julien (-Henri)
1868-1941
Sgtm. trompette.
Chef de fanfare.
Compositeur.

Henri (-Alfred)
1894-1949
Sgt. trompette.
Chef de fanfares.
Compositeur.

Mme (Rosalie-) Anna
LEBLANC-CHAILLET
née en 1885
Pianiste amateur.

Jean-Jacques (-Alfred)
1917-1968
Chef de fanfares.
Membre fondateur
de l'Ensemble romand
d'instruments de cuivre.

Gérald (-Paul-Henri)
né en 1919
Trompette solo.
Membre fondateur
de l'Ensemble romand
d'instruments de cuivre.

Céline
née en 1921
Professeur de piano
au Conservatoire.
Epouse de
Roger VOLET,
fondateur et chef
de l'Ensemble romand
d'instruments de cuivre.

Jacques
né en 1946
Trompette.

Myriam
née en 1946
Chanteuse et danseuse
de comédie musicale.

Mme Josiane
ROBERT-VOLET
née en 1947
Pianiste.

romand d'instruments de cuivre, dont s'honore actuellement la Société suisse de radiodiffusion [1].

Parmi les orchestres étrangers au canton de Vaud, il faut signaler le passage, à plusieurs reprises, de deux ensembles qui paraissent avoir joui chez nous d'un certain crédit : l'Orchestre à la Strauss, de Bâle, et surtout l'Orchestre de Marienbad.

L'Orchestre à la Strauss, dont le chef se nommait Muller, comprenait vingt exécutants quand il séjourna à Lausanne en 1864. Il se produisit au Casino plusieurs jours de suite, à partir du 6 septembre [2]. Au mois de mai de l'année suivante, il revint, fort de vingt-cinq musiciens [3], et donna une dizaine de concerts des plus goûtés, à en croire le *Nouvelliste* : « L'Orchestre Muller, déjà si bon l'année dernière, a encore progressé et a atteint aujourd'hui une véritable perfection, tant au point de vue de la correction de l'ensemble qu'à celui de l'exécution parfaite des détails. » [4]

Quant à l'Orchestre de Marienbad, c'était un ensemble itinérant formé d'instruments à cordes [5]. Il joua souvent à Lausanne, à Morges et à Vevey entre 1864 et 1868 [6]. Il se composait de vingt-deux artistes et avait pour chef un nommé Kruttner [7]. Son lieu de stationnement en Suisse romande paraît avoir été la ville de Genève [8]. Il ne faut pas le confondre avec la chapelle fondée par Joseph Gungl [9] en 1864, connue pour ses tournées en Allemagne, au Danemark, en Suède, aux Pays-Bas et en Suisse, où elle se trouva notamment en juillet 1868 [10]. L'ensemble placé sous les ordres de Kruttner ne joua pas moins d'une vingtaine de fois dans le canton de Vaud, en présentant tantôt des concerts symphoniques, tantôt des concerts d'oratorio [11].

---

[1] Le fils aîné de Jean-Henri Chaillet, Charles-Louis-Alfred, 1850-1912, eut pour fils Henri-Alfred, 1894-1949, qui fut sergent trompette, directeur de plusieurs fanfares et compositeur. Les deux fils de ce dernier, Jean-Jacques et Gérald, furent membres fondateurs de l'Ensemble romand d'instruments de cuivre, et sa fille, Mme Céline Volet-Chaillet, pianiste. Enfin Jacques Chaillet, né en 1946, fils de Jean-Jacques, marche brillamment sur les traces de ses ancêtres.

[2] *Nliste,* 6.9.1864.

[3] *Ibid.*, 14.5.1865.

[4] *Ibid.*, 21.5.1865.

[5] *G. de L.*, 9.3.1867.

[6] *Nliste,* 22.1.1864, 16.2.1868.

[7] *Ibid.*, 2.3.1865 ; 1 et 6.2.1866 ; 3.3.1867. — *G. de L.*, 13 et 14.1.1865 ; 10.1 et 3.2.1866 ; 7 et 9.3.1867 ; 17.2.1868.

[8] *G. de L.*, 28.2.1865. — *Nliste,* 2.3.1865 ; 9 et 12.9.1868.

[9] Voir p. 110, n. 4.

[10] MENDEL, *Musikalisches Conversations-Lexikon,* Berlin 1874, t. IV.

[11] *G. de L.*, 28.2.1865, 13.2.1866, 6 et 9.3.1867. — *FAL,* 26.2.1866.

Malgré la satisfaction générale du public, son chef fut blâmé par certains critiques à cause de son répertoire opportuniste. Ainsi, selon le violoniste G.-A. Koëlla, ses concerts « auraient pu avoir une bonne influence sur le goût musical si les programmes en avaient été plus homogènes en excluant les morceaux de danse, genre de musique qu'on devrait enfin abandonner aux bals, aux cafés et aux jardins publics » [1]. Au surplus, l'on formula une autre réserve à l'occasion d'une exécution de la symphonie *Jupiter* : « Tout le monde connaît la perfection du jeu de ces artistes distingués. C'était une fête de les entendre. Le seul regret qu'on éprouve, c'est qu'ils ne possèdent ni hautbois, ni bassons, instruments d'une grande importance et qui, souvent, ne peuvent être remplacés. » [2]

Mais, d'un autre côté, l'Orchestre de Beau-Rivage s'affirmait de plus en plus, de telle sorte qu'après 1868, il ne sera plus question de tournées faites par les musiciens de Marienbad, ni d'un appel éventuel à la chapelle dirigée par Gungl [3].

* * *

Parvenus au terme de cet exposé sur les orchestres dans le canton de Vaud au XIXe siècle, tentons d'en dégager une vue d'ensemble et d'expliquer, si possible, les raisons des défaillances constatées si souvent. D'une part, un travail immense, opiniâtre, sans cesse repris ; d'autre part, la désaffection, le découragement, l'abandon. Et cela pendant cent ans ! Ce n'est pas sans humiliation que nous devons nous rendre à l'évidence. Ce peuple, décidément, manquait-il du sens musical le plus élémentaire ? — Non, il y a de bonnes raisons d'admettre qu'il en était pourvu aussi bien qu'un autre. Que l'on songe en particulier à l'extraordinaire épopée du « chant national » entre 1830 et 1834 ! [4] Ensuite, qu'on se rappelle, plus près de nous, la réussite exceptionnelle de la Société philharmonique dirigée par Senger ! Deux exemples qui suffisent à détruire la légende absurde de l'incapacité congénitale des Vaudois pour la musique.

---

[1] *L'Echo musical,* 30.6.1866.
[2] *G. de L.*, 9.3.1867, art. signé Edouard Tallichet.
[3] *Nliste,* 9 et 12.9.1868, 17.1.1869.
[4] Burdet, *Les Origines..., passim.*

Non ! l'explication de nos chutes et de nos rechutes doit être recherchée ailleurs. Ce qui nous manquait le plus et ce qui nous manque encore aujourd'hui d'ailleurs, c'était une tradition fermement enracinée et, par conséquent, le sentiment de respect dû à l'art et aux artistes. Enfermé entre les Alpes et le Jura, notre petit pays avait vécu en dehors des grands courants artistiques européens. Nous étions confinés à l'intérieur de nos frontières, préoccupés avant tout de l'aspect matériel de l'existence. De plus, notre caractère ancestral d'indolence et d'insouciance, si malicieusement dépeint par Gilles et Urfer dans leurs poèmes musicaux, ne prédisposait pas non plus à l'effort soutenu qu'exige la pratique de l'art musical. Capables d'enthousiasme, de générosité pour une idée, mais incapables de demeurer longtemps dans cet état de grâce, les Vaudois n'ont pas su profiter des occasions que leur offrirent tant de musiciens de carrière : Le Comte, Grandjean, Kaupert, Mascheck, Koëlla, Plumhof, Rehberg, Heinrich, Senger, Herfurth, et nous en passons.

Cela étant dit, nous ne saurions que rendre un hommage d'autant plus sincère aux innombrables artisans et artistes dont nous venons de décrire les efforts. C'étaient des idéalistes. Ils allaient de l'avant, le regard fixé sur un objectif qu'ils présumaient pourtant inaccessible, méconnaissant les fatigues, surmontant les obstacles, insensibles au découragement, toujours prêts à reprendre la lutte. S'ils ne sont pas parvenus complètement au but qu'ils s'étaient proposé, ils ont du moins tout mis en œuvre pour s'en rapprocher le plus possible. A ce titre, ils ont droit à la reconnaissance de nos générations.